



CHEFS-D'OEUVRE
DE
P. CORNEILLE.

TOME TROISIEME.

CHEFS-D'OEUVRE
DE
P. CORNEILLE.

TOME TROISIEME.

EDITION STEREOType.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ,
AU PALAIS NATIONAL DES SCIENCES ET ARTS.
AN VIII.

CHIFFRE D'ORLÈANS

REGISTRE

LIBRAIRIE

H. Pexys.



174884

II

174884

P. 6/90/16

HÉRACLIUS,
EMPEREUR D'ORIENT,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

- PHOCAS, empereur d'Orient.
HÉRACLÉUS, fils de l'empereur Maurice, ou Mar-
tin fils de Phocas, amant d'Éléonore.
MARTIAN, fils de Phocas, ou Léonore fils de Léon-
tine, amant de Pulchérie.
PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse
de Martin.
LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois
gouvernante d'Héraclius et de Martin.
EUGÈNE, fils de Léontine et maîtresse d'Héraclius.
CRISPE, gendre de Phocas.
EUSÈBE, patriarche de Constantinople.
AMIRAS, ami d'Éléonore.
UN PAGE DE LÉONTINE.

La scène est à Constantinople.

HÉRACLÉUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS

Craus, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne;
Et celui dont le ciel pour toi accepte fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids.
Mille et mille douces et amolles attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'importunes caresses,
Qui croit les posséder les sent s'évanouir;
Et le peur de les perdre suspend d'un point.
Sur tout qui, comme moi, d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la trône-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élève
De lui, que par le crime, acquis et conquis,
Autant que sa fortune s'est élevée de sises,
Autant de sous le sillon il croit voir de semailles;
Et comme il n'a sous qu'épave et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que douleur.
Fus si sous beaucoup et depuis quatre lustres
Mon trône n'est flétri que sur des succès illustres;
Et j'ai mis en combat, pour régner sans effort,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi,
Mais le sang répandu de l'empereur Martin,
Sur cinq fils à ses yeux envoyés en supplice,

HERACLIS.

En vain en ont été les premiers fondemens,
 Si pour en faire ce trépas ils servent d'instrumens.
 On en fait revivre un au lieu de vingt autres.
 Tyranes savons, dis-tu, favorable à nos vœux;
 Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
 D'une trop facile amitié se laisse séduire,
 Impatient déjà de se laisser séduire
 Au premier imposteur armé pour me le défaire,
 Qui, s'osant revêtu de ce fantôme aimé,
 Voudra servir d'idole à son seul caractère.
 Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'écoute?

CHŒUR.

Il nous nomme Héraclis celui qu'il nous aime.

PROCE.

Quiconque en est l'auteur doit mieux l'inventer.
 Le nom d'Héraclis doit peu se réprouver;
 Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable,
 Pour craindre un grand effet d'une si vaine folie.

Il n'a vécu que six mois, et, lui vivant le danger,
 On en fit digresser plus de lait que de sang;
 Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame,
 Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
 Il me survécut encore qu'il fut deux jours caché,
 Et que sans Léonine on l'eût longtemps cherché;
 Il fut livré par elle, à qui pour récompense
 Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
 Du jeune Marcian, qui, d'âge presque égal,
 Était resté sans mère en ce moment fatal.
 Juge par là combien ce conte est ridicule.

CHŒUR.

Tout ridicule il paraît; et le peuple est sensible.
 Mais avant qu'il se contre il se laisse emporter,
 Il veut en trop aisé de le faire arrêter.
 Quand vous ferez périr Marcie et sa famille,
 Il vous en plus, seigneur, réserver une fille,
 Et résoudre des-les qu'elle ait pour époux

ACTE I, SCÈNE I.

Ce prince destiné pour régner après vous.
 Le peuple en sa personne aime encore et révère
 Et son père Marcie et son aïeul Tibère,
 Et vous verrez sans trouble en occuper le rang,
 S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
 Non, il ne pourra plus après l'ombon du trône,
 S'il voit monter la cour dans le trône du père.
 Mais presser est hymen: le prince aux champs de
 Mars,

Chaque jour, chaque instant, s'effrite à mille hasards;
 Et, s'il est Léonine, ou la dernière guerre
 Ce dessein avec lui serait tombé par terre,
 Peisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
 Marcian descendroit en mort ou prisonnier.
 Avant que d'y penser, s'il faut qu'il y périsse,
 Qu'il vous laisse en un moment le soin de Marcie,
 Et qui, résumant l'ame et l'esprit raison,
 Tait chez vous l'amour qu'un garde pour son nom.

PROCE.

Hélas! de quoi me sert ce dessein salutaire,
 Si pour en voir l'effet tout me devient contraire?
 Pauléme et mon fils ne se trouvent d'accord
 Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort;
 Et les crévions, entre eux, deux montelles,
 Les font d'intelligence à se mouvoir rebelles.
 La princesse sur-tout dévint à mon aspect;
 Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
 Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
 L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
 Sa mère, que long-temps je voulais épargner,
 Et qu'en vain par desecor j'espérai de gagner,
 L'a de la sorte contrainse; et ce que je vous envoie
 Me prouve bien du trop que je la laisse vivre.

CHŒUR.

Il faut agir de force avec de tels esprits.
 Seigneur; et qui les flatta tendroit leurs malgrés.

La violence est juste où le dessein est vain.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine:
Je l'ai mandé exprès, non plus pour le flatter,
Mais pour prendre mon ordre, et pour l'exécution.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Brefin, madame, il est temps de vous rendre:
Le besoin de l'état défend de plus attendre.
Il lui faut des Caïens; et je me suis pressé
D'un vain maître l'assent de vous et de mon fils,
Ce n'est pas enique grande reconnaissance
Des soins que mes hontes ont pris de votre enfance,
De voir ici qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honneur au sang le plus sublime;
Ma couronne et mon fils valent bien quelques esclaves:
Je vous les offre encor après tant de refus.
Mais apprenez aussi que j'en ai souffert plus;
Que de force ou de gré je me veux satisfaire;
Qu'il ne faut enchaîner en maître, ou me choisir en père;
Et que, à votre égal, s'oblige à me haïr,
Qui ne peut être aimé de petit faible esclave.

PULCHERIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance
À vos soins tant vains d'élever mon enfance,
Que, tant qu'on m'a laissé en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité;
Mais, puisque un usage enfa d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,

Que je me montre ouverte à l'injuste fureur.

Et parle à mon tyran en fille d'empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, et fille de Mamie,
Si tu n'as cessé de m'éblouir les yeux
Jusqu'à priver les deux pour des dons précieux:
Toi que sont ces présents dont le refus t'étonne:
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi,
Et l'autre en est indigne étant sorti de toi?
Tu blâmes à me faire peine à comprendre:
Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre;
Et puisque l'enque moi tu veux le contenance,
Tu ne me rends aucun bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Passe dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'indigne ravisseur,
Te fasse vrai monarque et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indigne
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargné:
Cette saine demeure, cette ombre d'amitié,
Vins de ta politique, et non de ta pitié;
Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve:
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve;
Et mal sûr dans ta trêve où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre.
Mais comme Pulchérie, et crasse de prétendre,
Je sais qu'il m'appartient de trêve où tu te tiens,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds:
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il a été levé de tien il ne me mettrait que gloire;
Et tu meurt, que mes vœux s'efforcent de haïr,
Est l'unique degré par où j'y veux monter.
Veux-tu quelle je suis, et quelle je veux être,
Qu'un autre s'élève en père, ou te redonne en maître,

Le cœur de Fulcérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourgeois de son sang.

PROCLA.

J'ai servi ma colère à te prêter alliance,
Pour voir à quel excès trait ton insolence;
J'ai vu ce qui t'abusé et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te déshonorer.

N'estime plus mon sceptre usurpé au ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je règne, et je règne avec toi;
Et j'en eus tout le droit des dieux qu'on fit de moi.
Le trône où je me siéds n'est pas un lieu de race;
L'armée à ses vaincus pour remplir cette place;
Son choix en est le titre; et tel est notre sort,
Qu'une autre élection nous conduisente à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Mithras;
J'en vis avec regret le triste sacrifice;

Au repos de l'est il laissa l'accorder;
Mon cœur, qui résistoit, fut contraint de céder.
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille;
Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PROCLA.

Un châtiment des troupes de Mède,
Qu'un gros de mortels eût pas faussé,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de ces dieux?
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes,
Lui qui de tous les méchans fit autant de victimes,
Croire s'être levé d'un si male attentat
Et imposer leur poids au repos de l'état!
Il fait plus, il me croit digne de cette exerce!
Souffrir, assise à ton tour que je te déshonore;
Apprends que, si jadis quelques séditions
L'auraient le droit de ces élections,

L'empire étoit chez nous un bien héréditaire;
Mithras ne l'eût point qu'en genre de Tibère;
Et l'on voit depuis lui reconnoître mon droit
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'âme assez abattue...

PROCLA.

Hé bien! si tu le veux, je te le restitue
Cet empire, et nous en aurons que tu feras
Impôts à nos remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends, et te fais des carences
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra être quelques autres couleurs
Autorise ta haine et flatter ta douleur.
Pour un dernier effort je veux souffrir le rage
Qu'allume dans toi contre cette sanglante image.
Mais que t'a fait mon fils? étoit-il, en berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau?
Tout de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'eut-elle pas fait trop digne de l'empire?
Na-t-il en quelque espoir qu'il n'ait assez rempli?
Et voit-on dans le ciel prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PROCLA.

Où, je ne croirois point ses vertus et son crime;
Comme un bien lui en jure, et me n'outrage pas;
Peu vois assez en lui pour les plus grands états;
Faudrait chaque jour les pousser qu'il en donne;
L'honneur en valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que d'en voyant indigne il ne demande rien,
Que ses longues larmes témoignent qu'il s'effrite
De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
S'il ne devoit régner, ne passeroit être sensible;

Et cette grande ardeur où tu veux le porter
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé que, mère, et un frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier,
Que j'aime par là leur trône au meurtrier!
Non, non; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose épargner ses vertus de ton crime,
Sépares tes présents, et ne m'offres aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Ainsi; et si tu crains qu'il ne t'ait trop infléchi
De remettre l'empire en la main d'un étranger,
Tu peux dès aujourd'hui le voir même occupé:
Le ciel me rend en force à ta rage échappé;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paraître;
Tyran, descendu du trône, et fait place à ton maître.

PROCAS.

A ce compte, arrogant, au fortune nouveau,
Qui se vante confus fait assés du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance!
Ce bruit t'en fait déjà digne de ta croyance;
Mais...

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux; pour l'assurer en sang
Tu rage en vain de voir tout ton sang.
Mais la soif de la peste en cette conjoncture
M'a fait aimer l'auteur d'une telle imposture.
Au seul nom de Marcien il te fera trembler:
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire.
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'aveugler pour mon frère et pour mon empereur,
En dehors son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon première louange.
Toi, si quelque remède te donne un juste effroi,

Sois du trône, et te laisse abaisser comme moi
Prends cette occasion de te faire justice.

PROCAS.

Où, je me le ferai bientôt par ton supplice;
Ma honte ne peut plus arrêter mon devoir;
Ma patience a fait par-déjà son pouvoir:
Qui se laisse contraindre mieux qu'on l'outrage;
Et l'audace impie en elle trop son courage.
Taise, menace, brave, espère en de faux bruits;
Fortelle, affermis ceux qu'ils aient vécus sçavoirs;
Dure ton sang à ton ger change ma destinée:
Mais choisis pour demain la mort ou l'hygiène.

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
À qui hait l'hygiène et ne craint point la mort.

PROCAS.

Dis, si tu veux sucer, que ton cœur le souhaite.

(Dans les deux scènes suivantes Héraclius passe pour Marcien, et Marcien pour Léonce. Héraclius se dévoile, mais Marcien ne se dévoile pas.)

SCÈNE III.

PROCAS, PULCHÉRIE, HERACLIUS, CRISPE.

PROCAS, à Héraclius.

Approche, Marcien, que je te le sigète.
Cette ingrate femme, après tant de soupçons,
Compire encore la peste et du père et du fils.
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère;
Mais quoi qu'il en soit, maintenant elle puisse imposer,
Dessin de la venant punir, ou l'épouser.

HERACLIUS.

Seigneur...

PROCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colère.

HERACLIUS.

D'un si mal usage de cet amour de pain,
 Etant ce que je suis, je me fais quelque effort
 Pour vous dire, seigneur, que c'est vous faire tort,
 Et que d'est trop maniere d'injuste défiance
 De ne pouvoir rigueur que par son alliance
 Sans prendre un non-ven droit de non de son époux,
 Me méritant peut-être pour rigueur après vous.
 Fui du cœur, et ferois l'empire même infâme
 S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PROCAS.

Hé bien! elle meurt: tu n'en as pas besoin.

HERACLIUS.

De vous même, seigneur, daignez même prendre soin:
 Le peuple aime Maxime, en perdre ce qui reste
 Vous rendroit ce tour de un dernier point funeste.
 Au nom d'Héraclius à deux esclaves,
 Vous veniez par sa mort le désordre achevé.
 Il veut même la poivre du rang qu'elle rejette,
 Faire signer son seron, et la laisser aller;
 Et d'un parti plus bas passissent son orgueil.

PROCAS.

Quand Maxime peut tout de cœur de son conseil,
 A ce lieu supposez dont il me fait défendre
 Tu parles d'ajouter un véritable grand!

HERACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette noblesse.

PROCAS.

A l'épreuve d'un accepter il n'est point d'amitié,
 Point qui ne s'oblige à l'éclat de sa pompe,
 Point qui après son hymen se laisse au mariage,
 Elle meurt, le dieu.

PROCAS.

Ah! ne s'empêchez pas
 De rejoindre les miens par un heureux trépas.

La vapeur de mon sang les pressés le foudre
 Que Dieu tienne d'ici près à le séduire au poudre;
 Et son seron en servant de comble à tant d'horreurs...

PROCAS.

Par ses remerciements juge de ses sentiers.
 J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effort aïre.
 Résois-le de l'aïre, si tu veux qu'elle vive;
 Sinon, j'en jure encore, et ne d'écouter plus,
 Sans trépas dès demain paraitra son refus.

SCÈNE IV.

PULCHERIE, HERACLIUS, MARTIAN.

HERACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
 L'empere en votre cœur surprendre quelque place;
 Votre velle est juste, et j'en suis la raison.
 Ce n'est pas à nous deux d'ouvrir les deux maisons;
 D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre.
 Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre;
 Vous savez en Léontine un digne possesseur;
 Je serai trop heureux d'en posséder le cœur.
 Ce guerrier vous aime, et vous l'aimez de même;
 Je suis ainsi d'Éudoxe autant connu je l'aime:
 Léontine leur amour est propre à nos vœux;
 Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux
 nœuds,

D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
 Que nos cupidités doivent être innocentes.

PULCHERIE.

Seigneur, vous connaissez ce cœur informé:
 Léontine y peut beaucoup; vous me l'avez donné,
 Et votre main illustre engage le mérite
 Des vœux dont l'éclat pour lui me sollicite.
 Mais à d'autres vœux il me faut recourir
 Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir;

Et quand à ce départ avec vous me préparez.

HÉRACLIS.

Redonnez-moi peu moins les rigueurs d'un barbare.
 Parlez-moi, moi ce mot; pour vous servir d'appui,
 J'ai peine à reconnaître encore un père en lui.
 Résolu de périr pour vous sauver la vie,
 Je suis tous mes respects obéi à votre envie;
 Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours;
 Et mon nom tout entier va à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est dans une maison que je commence à connaître,
 Non le mort, non l'hésitant, où l'on me veut
 Contraindre.

Mais ce péril extrême où, pour me secourir,
 Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah! mon prince, ah! madame, il faut mieux vous
 Secourir.

Par un heureux hymen à jamais ce fondez.
 Au nom de votre amour, et de votre amitié,
 Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
 Que le vœu du fils, si pieux et si sincère,
 Vainque la juste haine que vous avez du père;
 Et pour mon intérêt n'exposez pas tous deux.

HÉRACLIS.

Que me dis-tu, Léonce? en qu'est-ce que tu veux?
 Tu n'es pas en la vie; et pour reconnoître
 Je voudrais à tes yeux être leur récompense;
 Et, ministre innocent d'un prince barbare,
 Couvrir de cette honte un nom si glorieux;
 Ingéni à mon sort, perfide à ce que j'aime,
 Cruel à la prison, odieux à moi-même!

Je te reconçois, Léonce, et mieux que tu ne crois;
 Je sais ce que tu veux, et ce que je te dois.
 Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne
 Léonce et Martien en la même personne.

C'est Martien en lui que vous favorisez.
 Opposés la constance aux périls opposés.
 Je suis père de Phocas sans le père;
 Et si je n'en obtiens la grâce toute entière,
 Malgré le nom de père et le titre de fils,
 Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
 Oui, si un crime s'obstine à votre porte,
 J'irai pour l'accomplir jusqu'à la force ouverte;
 Et puisse, si le ciel m'y voit bien égarer,
 Un faux Hévaüs en ma place régner!
 Adieu, madame.

SCÈNE V.

PULCHÉRIE, MARTIAN.

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,

Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
 Digne d'un autre père. Ah! Phocas! ah! tyran!
 Se peut-il que ton sang ait frôlé Martien?

Mais adieu, cher Léonce, adieu! sans courage,
 Tâcher de vider part à repasser l'orage.
 Tu t'es fait des amis, je suis des mécontents;
 Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps;
 L'honneur te le commande, et l'amour s'y consens.

MARTIAN.

Pour être en ses mains ce tige à votre vie;
 Et je n'osai rien qu'avec un juste effroi
 Qu'il ne venge sur vous ce qu'il voudra de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe; à tout sur le péril doit contraindre;
 Et ce faut vouloir rien quand on a tout à vouloir.
 Adieu examinez pour ce coup glorieux
 Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Vous et que j'ai cru de son œil enflammé.

EUDOXE.

Si n'étoit saisi son sort, il n'auroit mal aimé.

LEONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé
 Vous des siles, Eudoxe, et vous avez parlé.
 Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
 Sans la dire à l'oreille à quelque âme infidèle,
 A quelque esprit léger, ou de votre lieu jaloux,
 A qui ce grand secret a pu comme à vous
 C'est par là qu'il est en, c'est par là qu'on publie
 Ce prodige étrange d'Héraclius en vie;
 C'est par là qu'un tyran plus instruit que tremble
 De l'ennemi secret qui l'auroit assailli,
 A justes lieu de sa mort à tant de crimes,
 Et se sacrifiera pour nous elles victimes
 Ce prince dans son sein pour son fils dévot,
 Vous qu'il aime son œil, et moi qui l'ai secret.
 Vous combien de malice pour n'avoir en vous tant,

EUDOXE.

Madame, mon respect souffrir tout d'une voix,
 Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
 Ne se laissera plus de croire trahison;
 Car c'en est une enfin bien digne de supplice,
 Qu'avoir d'un tel secret devant le moindre indice.

LEONTINE.

Et qui donc auroit tant le fait connaître à tant?

Est-ce le prince, ou moi?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.

De grâce, examinez ce bruit qui vous alarme.
 On dit qu'il est en vie, et son nom seul les effraye;
 On se dit point comment vous trompâtes Phébus,
 Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
 Ni comme après, de s'en étant le gouvernante,
 Par une tromperie encor plus importante,
 Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
 Vous livraîtes pour lui ce prince à son tyran;
 En sorte que le sien passe ici pour mon frère,
 Cependant que de l'autre il croit être le père,
 Et voit en Martian Léonce qui n'est plus.
 Tandis que vous ce nom il aime Héraclius.
 On dirait tout cela si, par quelque imprudence,
 Il n'étoit échappé d'en faire confidence;
 Mais, pour toute nouvelle, on dit qu'il est vivant;
 Avoir n'ose pousser l'histoire plus avant.
 Comme ce sont pour tous des routes incertaines,
 Il semble à quelques uns qu'il doit toucher des ailes;
 Et j'en suis tel qui croit, dans sa simplicité,
 Que pour punir Phébus Dieu l'a ressuscité.
 Mais le voici.

SCENE II.

HERACLIVS, LEONTINE, EUDOXE.

HERACLIVS.

Madame, il n'est plus temps de taire
 D'un si profond secret le dangereux mystère;
 Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
 Rend son crime trop juste et le péché trop grand;
 Non que de ma naissance il fasse conjecture;
 Au contraire il poud tout pour grossière imposture,
 Et se conseil à punir pour le gouverner

A l'hymen qu'il conclut le présent me force.
 Il m'oppose à mon vœu qui le veut de surprendre ;
 De son fils de Maurice, il m'en veut faire garder,
 Et s'approprier les droits d'un prince et d'un roi.
 En me donnant moi-même à son vœu pour mari.
 En vain nous résistons à son impétuosité,
 Elle par haïne aveugle, et non par reconnaissance ;
 Lui, qui ne conceit rien de l'insolence d'un roi
 Qu'oppose la nature à ce vœu criminel.
 Menace Pulchérie au refus obstiné,
 Lui propose à demain la mort ou l'exil.
 J'ai fait pour le fâcheux un inutile effort ;
 Pour éviter l'insulte elle n'a que la mort.
 J'ajure s'il n'est pas temps de me dire que nous sommes,
 De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
 D'aimer mon tyran aux périls de ma sœur,
 Et de rendre à mon père un juste successeur.

CLÉONIDE.

Puisse vous ne craignez que sa mort, ou l'insulte,
 Je rends grâce, seigneur, à la haine cruelle
 De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux,
 Que nous n'ayons encore rien à craindre pour vous.
 Votre courage seul nous donne lieu de craindre ;
 Modérez-en l'auteur, dégagez-vous y contraindez ;
 Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
 Soyez encore son fils, et ne vous nommez pas.
 De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
 J'ai vu trop de moyens d'arrêter sa fureur,
 De rompre cet hymen, ou de le retarder.
 Pourvu que vous veniez au point de hazarder.
 Répandez-moi de vous, et je vous répands d'elle.

MURICUS.

Jamais l'occasion ne s'offre si belle.
 Vous voyez un grand peuple à deux côtés,
 Sans qu'on aie l'auteur de cette nouveauté.
 Il semble que de Dieu le bras approuvé,

Se faisant du tyran l'effroyable partie,
 Veuille avancer par là son juste châtiment ;
 Que, par un si grand bruit sans confusion,
 Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
 Et presse Héraclius de se faire connaître.
 C'est à vous de répondre à ce qu'il en prétend ;
 Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
 Evitons le hazard qu'un imposteur l'abuse,
 Et qu'après s'être vengé d'un nom que je refuse,
 De nous trahir à Phocas sous ce titre sacré
 Il puisse me punir de m'être trop méfié.
 Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
 Qu'il se rende mon nom, les naissance, et l'empire,
 Quand il se prévendra de ce nom déjà pris
 Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

ALCISTÈS.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
 Je voudrais bien encore ce coup, s'il vous menace.
 Mais gardez jusqu'au bout ce secret important ;
 Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple insouciant.
 Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
 Semble digne, seigneur, de votre confiance ;
 Je ne laisserai point mon courage imparfait ;
 Et bientôt mes dangers auront un plein effet :
 Je punirai Phocas, je vengerais Maurice ;
 Mais encore n'aura part à ce grand sacrifice ;
 J'en veux toute la gloire ; et vous ne le devez ;
 Vous règnez par moi, et par moi vous vivez.
 Laissez entre mes mains aller vos destinées,
 Et ne hazardez point le fruit de vingt années.

PERSONNES.

Seigneur, si votre amour peut écarter mes pleurs,
 Ne vous exposer point au danger des malheurs.
 Le sort de ce tyran, quoique trop légitime,
 Auroit, dedans vos vœux, l'usage d'un grand crime ;
 Le peuple pour vaincre aura maintenu

Que le ciel par son fils l'airain voulda punir ;
 En sa haine obstinée après cette chimère
 Y veut croire parvenu en vengeance contre père ;
 La vaine ardeur ni le nom ni l'effort
 Que d'un héros mesme à contraindre on forçoit ;
 Et d'une telle erreur l'ouïe sera trop naïve
 Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
 Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HERACLIS.

Vous en êtes aussi, malade, et je me rends ;
 Je n'excuse rien, et n'ai pas la passion
 De combattre l'amour et la reconnaissance,
 Le secret est à vous, et je serois lâche
 Si, sans votre exemple, j'osois en faire éclat,
 Princesse, sans votre avis, toute maus aventure
 Passeroit pour un songe, ou pour une imposture.
 Je dirai plus, l'empire est plus à vous qu'à moi,
 Puisqu'à Libouce mort tout entier je le dois
 C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire
 Que je rends à la mort ce que je tiens du frere.
 Vous que pour me acquitter par cette election
 Mon devoir ait forcé sans inclination
 Il présente mon cœur sans peur qui le charment,
 Il prépare mon ame au lieu qu'il alloit errer ;
 Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
 Acheveront sur moi l'effet de ce desir.
 Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trépas s'aspire
 Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
 Je ne me suis voulu jeter dans le hasard
 Que par la seule loi de vous en faire part ;
 C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'injure
 Je n'ai qu'à m'élargir de ce climat funeste ;
 Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,
 Ce sera par moi seul que vous l'honneur perdez ;
 Seul je vous ferai ce que je vous dois rendre ;
 Disposé des moyens et du temps de le rendre ;

Quand vous voudrez régner, laissez-m'en possession.
 Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour moi seul,
 Tenez dans ce jour de ce péril extrême,
 Ou de vain je ne prends conseil que de moi-même.

ADONTE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
 Et n'ayez appréhension ni l'hyem ni le mort.

SCENE III.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je dépense ;
 A ne vous rien cacher son amour s'entend ;
 Vous sçavez les dessein de tout ce que j'ai fait,
 Et pouvez me servir à pousser leur effet.

Notre vrai Martin adonc la prisonne ;
 Amisons toutes deux l'unant pour la maîtresse ;
 Faisons que son amour nous venge de Phocas,
 Et de son propre fils arme pour nous le bras.
 Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
 Si je pardis Libouce, et ne le fis pas vivre,
 Ce fut sur l'espérance que'un jour pour s'agrandir
 A ma plaine vengeance il pourroit s'embarber ;
 Je ne l'ai conservé que pour en parachever.

EUDOXE.

Ah malade !

LEONTINE.

Ce mot déjà vous intimide !
 C'est à de telles maux qu'il nous faut recourir ;
 C'est par là qu'un tyran est digne de périr ;
 Et le courroux du ciel, pour en punir la terre,
 Nous doit en parachever un vengeur du tonnerre.
 C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter ;
 Plus le commandant, s'il le peut éviter ;

Et nous imiterions au sang de votre frère
 Le père par le fils, ou le fils par le père.
 L'ordre est digne de nous, le crime est digne d'eux :
 Sauvons Héraclès au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père :
 Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ?
 Et sachant sa vertu, paraissez-vous justement
 Absent lorsque-là de son avengement ?

LEONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse ressemblance
 Mérite que l'erreur antique l'insidieuse,
 Et que, de quelque côté qu'il se soit levé,
 Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

SCÈNE IV.

LEONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

Empereur, madame, est là qui vous demande.

LEONTINE.

Empereur ! A ce nom que ma surprise est grande !
 Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi,
 Lui que je ne vois point, qu'à peine je connais ?
 Dans l'ame il hait Phocas, qui s'arrogea son père ;
 Et se tenez ici cache quelque mystère.
 Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.

SCÈNE V.

EXUPÈRE, LEONTINE, EUDOXE.

EXUPÈRE.

Madame, Héraclès vient d'être découvert.

LEONTINE, à Eudoxe.

Hi bien !

EUDOXE.

Si...

LEONTINE.

(à Eudoxe.) (à Exupère.)

Taisez-vous... Depuis quand ?

EUDOXE.

Tout-à-l'heure.

LEONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure ?

EUDOXE.

Le tyran est bien loin de s'en voir déshonoré.

LEONTINE.

Comment ?

EUDOXE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LEONTINE.

Je ne vois que Léontine.

EUDOXE.

Ah ! quittez l'artifice.

SCÈNE VI.

MARTIAN, LEONTINE, EXUPÈRE,
EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dans je croise un billet de Martien ?
 Voyez si c'est en vain, ou s'il est contrefait ;
 Il faut s'il me dérange, ou m'alarme en effet,
 Si je sais votre fils, ou s'il étoit mon père :
 Vous en devez connaître encore le caractère.

LEONTINE, lit le billet.

Léontine a trompé Phocas,

Et, levez pour moi là un des yeux au troupeau.

Dérobe à sa fureur l'histoire de l'empire.
O vous, qui me venez de si belles choses,
Honorez son grand zèle, apprenez son projet.
Sous le nom de Léandre Heraclius respire.

MAURICE.

(*Elle rend le billet à Eurypare.*)

Saigneur, il vous dit vrai ; vous étiez en mes mains
Quand on eut vû Romain au piège des humains.
Maurice se fonda de cette confiance.
Mon zèle y répondit par-delà son espérance.
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'eût communiqué ;
Mais enfin, toute prête à me voir déconcerté,
Ce zèle sur mon sang détourna votre perte.
J'allai pour vous sauver vos efforts à Phocas ;
Mais j'allais votre nom, et ne vous donnai pas.
Le prétendre ardeur de sujette fidèle
Me rendit pour moi prince à moi-même cruelle ;
Mon fils fut pour moi le fils de l'empereur ;
J'abolis le tyran, je trompai sa fureur ;
Léandre au lieu de vous lui servit de victime.

(*Elle fait un soupir.*)

Ah ! pardonnez de grâce ; il m'échappa sans crime.
J'ai pu pour vous sa vie, et lui rendre un soupir ;
Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir :
A cet illustre effort par mon sang devoit résister.
J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.
Phocas, ravi de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.

Voilà ce que mes soins vous laissent ignorer ;
Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits votre rare vaillance
Pût faire à l'empereur croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit

Nous pût de son nom proclamer quelque fruit.
Car comme j'ignoreis que votre grand monarque
En eût pu être aveuglé, on lui vint quelques marques,
Je doutais qu'un secret n'eût été en que de moi.
Sous un tyran si cruel pût trouver quelque foi.

EURYPARE.

Comme on crut, pour moi même prince Maurice,
Le sortit de ses fils à voir le sacrifice,
Ce prince vint l'échange et l'allait empêcher,
Mais l'effort de ses courroux fut plus prompt à trancher.
La mort de votre fils ardeur cette rage,
Et priant d'un moment le relief de sa vie,
Maurice, à quelque espoir se laissant laisser,
S'en courut à Félix qui vint le visiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre en plein étalage.
Félix est mort, seigneur, et j'appris en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent ;
Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Eurypare,

« Ne sois ton prisonnier, et venge ton père.
« Ardeur d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu m'assurer
« Combien parmi le peuple il étoit de pouvoir s'en
« J'ai fait entrez en bruit sans vous faire connaître,
« Et, voyant tous les cœurs vous secher pour maître,
« J'ai ligé le tyran sur les secrets caennais,
« Mais sans leur découvrir plus qu'il me se leur permis.
« Ils aimont votre nom, sans savoir d'avantage,
« Et cette seule joie nous leur estrange.
« Sans qu'entrez que les deux, qui vous parloient si bas
« De tout ce qu'elle a fait, sachant plus que Phocas.
« Vous venez de savoir ce que vous voulez d'elle ;
« C'est à vous de répondre à son grand zèle.
« Le peuple est mutiné, nos armés assemblés,
« Le tyran effrayé, ses confidentes troubles ;
« Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprend
« Et ne débaignez pas l'indignité de sa mort.

MARTIAN.

Surpris des nouvelles d'un tel événement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.

Je sais ce que je dois, malade, au grand service
Dont vous avez sacré l'héritier de Maurice,
Je croyois comme fils devoit tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis en soins;
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble et trop d'insécurité,
Faisant, sans le savoir, et sans cœur enflammé,
Trouver enfin une autre destinée.

Je perds une maîtresse en gagnant un royaume;
M'amoiser en courtoisie, et mon cœur en soupire;
Et de mille pensées mon esprit agité
Paroit en secret dans la simplicité.

Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande,
Il faut donner un chef à votre illustre bande;
Allez, brave Exécuteur, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je lui parle au moment sans répit.
Disposez cependant vos amis à bien faire;
Sur-tout sauvez le fils en menant le père;
Il s'est rien de tyran qu'un peu de tyrannie sang;
Dans le dernier guerre a trop saigné son sang.

EXÉCUTEUR.

Nous vous rendrons, seigneur, votre obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCENE VII

MARTIAN, LEONTINE, EUDOXE

MARTIAN.

Machée, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je croyois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont été cachés le secret tant d'années.

D'autres soupçonneront qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian venant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'attente d'être d'être sorti de vous;
Mais je tremble à l'idée une telle pensée,
Et ne plains seulement d'une douleur insensée,
D'un détestable amour que pour me proposer
Vous-même vous avez placé dans mon cœur.
Quel destin fatal vous sur cet aveugle impose?

LEONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce conseil funeste;
Et je le craignois peu, trop sûr que Plécos
Ayant d'autres devoirs sur le cœur brisé pas.
Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle
Fût votre cœur couronné de vertus dignes d'elle,
Et que, votre valeur l'écartant au combat,
Le refus du tyran vous fût mieux écrit.
Vous n'avez pas voulu mon espérance vainre;
J'ai vu dans votre amour une cause de haine;
Et j'ai dit encore qu'un bras si renommé
Pout-être auroit mieux fait si le cœur n'eût aimé.
Achilles donc, Antigone et polixène
Doit craindre l'aveugle et d'une aveugle suite.

MARTIAN.

Pout-être il voudroit mieux me-même le porter
A ce que le tyran exige et se souhaiter.
Son amour qui pour moi résiste à sa colère,
N'y résistez plus quand je suis son frère,
Pourriez-je lui trouver un plus illustre époux?

LEONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire? et que me dites-vous?
MARTIAN.
Que peut-être pour rompre un si digne hyménée
J'expose à tout sa tête avec son destinée.

Et fais d'Héraclius un chef de conjuration
 Dont je vois les complots avec mal assurés.
 Avec d'orgueil du tyran n'appartient la personne ;
 Et quand même l'usage en pourroit être bon,
 Peut-être il en est beaucoup de reprendre l'état
 Par l'unique succès d'un lâche assassin.
 Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
 Faire parler pour moi tous ses retentissemens ;
 Et trouver à l'empire un chemin glorieux
 Pour venger mes parents d'un bras victorieux.
 C'est dont je vais chercher avec cette prière ;
 Pour qu'on ne plus l'amour mais le sang m'intéresse.
 Venez, avec votre Eudoxe.

LEONTINE.

Ah! seigneur, écoutez.

MARTIN.

J'ai besoin de conseil dans ces difficultés ;
 Mais à parler sans fond, pour écouter les vôtres,
 Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
 Je ne suppose point vos vœux ni votre loi ;
 Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
 Adieu.

SCÈNE VIII.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire
 Je ne fais rien du tout quand je pense tout faire ;
 Et, lorsque le hasard me fait avec succès,
 Tout moi devient après au milieu de succès ;
 Il semble qu'un dieu m'inspire à sa volonté
 Des biens commencent à m'emporter la suite.
 Ce lieu dont je vois Martin absent
 Fait plus en ma faveur que je n'en ai moi.

Il aime passionnément le fils contre le père ;
 Mais comme il a levé le bras en qui j'espère,
 Sur le point de frapper je vois avec regret
 Que la nature y forme un obstacle secret.
 La vérité le trompe, et ne peut le séduire ;
 Il s'écrit en reculant ce qu'il croit mieux détruire ;
 Il doute ; et du côté que je le vois pencher,
 Il va passer l'incertain lieu de l'empyrée.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connaissance
 De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence.
 Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
 Du prince Héraclius les devoirs avec le nom.
 Ce billet, confirmé par votre témoignage,
 Pour monter dans le trône est un grand avantage.
 Si Martin le peut sans ce titre occuper,
 Pensez-vous qu'il se laisse aisément déromper ?
 Et qu'au premier moment qu'il verra venir de lui
 Aux mains de son vrai maître il remettra l'empire ?

LEONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.
 N'ai-je pas déjà dit que j'y aurai pourvoir ?
 Tâchez sans plus tarder à revoir Euphrosine,
 Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

MARTIAN, PULCHERIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
 A de la peine encore à vous nommer un cœur.
 Quand, malgré son fortune à vos pieds abaissé,
 J'osai jusqu'à vous élever un pensée,
 Plus plein d'étonnement que de gratitude,
 J'interrogeai ce cœur sur sa liberté;
 Et dans ses mouvements pour secrets éléme
 Je sentis quelque chose au-dessus de Léonce,
 Dont, malgré ses vains l'empêchers effort
 Emportait mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHERIE.

Moi-même avec secret j'ai senti dans mon âme
 Ma naissance en secret me repêcher un flamme.
 Mais quel ! l'empêcher, à qui je dois le jour,
 Avait innocemment fait naître cet amour.
 J'approchois de quinze ans, alors qu'impétueuse
 Pour avoir contrait mon indigne hyménée
 Elle vella ses vœux à ses derniers soupîrs;
 « Le tyran veut surprendre au ferce vos desirs,
 « Ma fille; et se fureur à son fils vous destine;
 « Mais prenez un époux des mains de Léontine;
 « Elle parle un trésor qui vous sera bien cher.
 « Cet ordre en sa faveur ne est si bien touché,
 Qu'un feu de la haine d'avoir ligné mon frère
 J'en tirai le breu pour faux, elle me devint chère;

Et, confondant ses vœux de trépas et d'époux,
 Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous:
 J'approchai de la scie à ma fière naissance
 Les favorables lois de mon établissement;
 Et je m'impatulai même à trop de vanité
 De trouver entre nous quelque inégalité.
 La race de Léonce étant patricienne,
 L'éclat de vos vœux m'égalait à la mienne;
 Et je me laissais dire, en mes douxes ardeurs:
 « C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs;
 « Tu peux, bien sans imaginer ains, un grand courage
 « A qui le succès entier peut rendre un juste
 « hommage. »

J'écroutois sans défiance ce qui m'autorisait;
 L'amour pensait le dire, et le song le disait;
 Et de ma passion la flatteuse imposture
 S'emparait dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah! un cœur, puisse-t'enfin mon destin éclairé
 Veut que je ne m'accoutume à vous nommer ainsi,
 Qu'insensément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène!
 C'est un penchant si doux, qu'on y tombe sans peine!
 Mais quand il fait changer l'amour en amitié,
 Que l'âme qui s'y laisse est digue de pitié!
 Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en
 défondre,

Se laisse déchirer avant que de se rendre!
 Ainsi donc la nature à l'esprit le plus dextre
 Fait succéder l'erreur, et l'obscurité d'être à vous!
 Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être!
 Ah! s'il m'étoit permis de ne me pas connaître,
 Qu'en m'élisant jadis avois seroit le préférer
 A l'Espeu vicieux qui vient de m'insulser!

PULCHERIE.

Jeus pour vous trop d'un cœur pour ignorer ses forces.
 Je sais quelle naissance aigrit de tels discours;

Et la haine à mon gré lui fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ai senti comme vous mes douleurs bien vives
En lisant les beaux vers qui me tenoient espiés;
Mais j'en escompterois le plus doux souvenir
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surpris, et ne m'a point troublé;
Mais sans l'a vécu sans en dire possible;
Et comme tous ces vœux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le deuil les éteint.
Je ne vois plus d'argent où je rencontrais un ferre;
L'un ne me peut toucher, ni l'autre me déplaire;
Et je tiens tout toujours mes larmes infuses,
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.
Vous, que va sur le trône éléver la naissance,
Répète sur votre cour avant que sur Byzance;
Et, de tout comme moi ce dangereux destin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIN.

Ah! vous êtes toujours l'illustre Palétrie,
Et fille d'empereur des le berceau couronné;
Et ce grand nom sans peine à moi vous enseignez
Comment dessus vous-même il vous faisoit régner;
Mais pour moi, qui, vengé sans une autre vengeance,
D'une main plus commune ai pris quelque vengeance,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me vois
Mille un peu de Léonce au cœur d'Héraclius,
Et mes vœux respectés soient donc moi-même;
C'est Léonce qui parle, et non pas votre fille;
Mais si l'un parle mal, l'autre se bien agit.
Et par si l'autre enfin ne vous font songer.
Et vous des conjurés entendez l'entreprise,
Puisqu'une main si haute à frapper s'attentive,
Et tient que pour vengé on se occupable sang
L'assassinat est noble et digne de mon rang.
Pourrois-je cependant vous faire une prière?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Palétrie une puissance entière.

MARTIN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ne vous, mettez l'empire en la main d'un époux,
Épousez Martin comme un autre moi-même;
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fureur d'aise
Un vœu mal étoit d'incertitude humaine.
Afin donc qu'il se choisisse tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martin veut beaucoup, sa personne n'est chose;
Mais purgez sa vertu des crimes de son père;
Et donnez à mes vœux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier objet.

MARTIN.

Tous le voyez, j'y consens; mais enfin s'il arrive
Que l'aise ou devienne ou dure ou tardive,
Toute partie est partie; et d'aillieurs mes vœux
Au tyran immuable voudrois rejoindre ce fils.
Soyez d'un tel père et de sa vie et de sa vie;
Par cet heureux hymen, conservez l'un et l'autre;
Consentez ma sœur des faveurs de Floccus,
Et mon ami de salut au tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'empereur
Dans un sang solennel respecte mon beau-frère;
Et donnez au tyran, qui n'est pourra fuir,
Quelques moments de joie afin de l'effrayer.

PULCHÉRIE.

Mais devant ces moments, mère à sa fille,
Il deviendra mon père, et je serai sa fille;
Je lui devrai respect, amour, obéissance;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;

Et tous mes vœux pour vous seront vains et froids,
 Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
 Ouvre que le succès ait encore à douter,
 Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous offenser;
 Si vous y succomber, pourrai-je me dédire
 D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
 Ah! combien ces moments de quoi vous me flatter
 Allez pour mon supplice accroître d'attraits!
 Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse;
 Comme elle vient de naître, elle n'est que follesse:
 La raison a plus de force, et les yeux mêmes convains;
 Et, se dût avec moi perdre tout l'univers,
 Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
 Le tyran n'aura droit de me traiter de père.
 Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma loi;
 Vous semez, je l'estime, il est digne de moi;
 Tout son crime est un père à qui le sang l'attache;
 Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache;
 Et cette mort, proposée à former ces beaux nœuds,
 Pourrait l'objets, justifiera mes vœux.
 Allez donc préparer cette heureuse journée;
 Et de songer du tyran siguez est l'espérance.
 Mais quel intérêt devons nous le conduire?

MARTIAN.

Je suis trahi, madame, rompez le nœud.

SCENE II.

PHOCAS, EUPHERE, ANINTAS, MARTIAN,
 PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse?
 Des noces que je vous?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.

Mais quand?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas eu d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.

Où dit qu'Héraclius est fort connu de vous?

Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connaître.

MARTIAN.

Vous le connaissez trop, puisque je vois ce trait.

EUPHERE.

Je serai mon empereur, et je suis mon devoir.

MARTIAN.

Chacun de l'avouera; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grâce, Adalabiasse ce que je vous propose:

Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose;

Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommer-moi par mon nom, puisque vous le savez;

Dites Héraclius, il n'est plus de Léonce;

Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort

Pour m'arracher le sceptre et rompre un nœud.

MARTIAN.

Fait fait ce que j'ai dit. Votre sang m'a pu vaincre

Qu'il est devenu mon nom et ma naissance,

Et ne peut écouler le sang de mes parents,

Qui ne crut en vain cœur que la mort des tyrans.

Quoi qu'il en soit, l'empire est la gloire de ma vie.

Rensser à cet honneur s'il peut souffrir un maître;
Hors le trône, ou la mort, il doit tout désigner;
C'est au Heu s'il s'est en se perdre ou régner.
J'en tends donc mon sort sans qu'on me le présente.
Héraclis meurt comme à vie Léonce,
Son sujet, meilleur prince; et sa vie et sa mort
Remplissent dignement et l'un et l'autre sort.
La mort s'a vie d'alléger pour une ame bien née;
À mes vœux pour toi je l'ai tout fais rendre;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tombait sur ton fils.

PROCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice,
Héraclis n'eut point de part à ce service;
J'en ai payé Léonce, à qui seul échoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais, sans des noms divers à toi-même contraire,
Qui conserva le fils attenté sur la pare;
Et, se détachant d'un aveugle secours,
Stât qu'il se contentât en tout à mes jours.
Je te devais sa vie, et je me dois justice.
Léonce est effacé par le fils de Héraclis.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer;
Et je n'eus point comme récompenso.

MARTINE.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnaissance
Pour ce service conçu le honteuse espérance;
Et sais trop au-dessus de cette indignité
Pour te vouloir payer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie,
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie?
Héraclis vivroit pour te faire la cour!
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
Pour ton propre intérêt, sais-je si ce n'est point
Ta vie avec la sienne est trop incompatible;
Un si grand salut ne peut être payé,

Et je ne serois de m'en voir égaré.
Si de ton fils servi j'ai appelé l'usage,
J'ai voulu de Léonce ôter le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclis.
Je me tiens plus heureux de périr en meurtre que
Que de vivre en dépit sans en porter le coup;
Et puisque pour finir d'un si glorieux sort
Je n'ai que ce moment qu'on donne à ma mort,
Je la rendrai si belle, et si digne d'être,
Que ce moment vaudra le plus illustre vie.
N'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'honneur de te voir.

PROCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame honteuse,
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispet, qu'on me l'y garde attendant que mon dieu
Pour point son forfait vous donne d'autre loix.

MARTINE, à Pulchérie.

Adieu, madame, adieu. Je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encore dans l'esclavage;
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

SCÈNE III.

PROCAS, PULCHÉRIE, EUPHRE, AMINTAS.

PROCAS.

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclis, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce lieu et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'attends d'un coup de tige et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans des vœux d'homme;
Laisse aller tes soupçons, laisse voler ton honte.

FELICIE.

Moi pleurer! moi géme, tyran! J'avais pleuré
Si quelques Méhémis l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire toute entière,
S'il n'avoit fait songer par la mortelle prière,
Si quelque insigne espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité le sort que tu lui vas donner.
Si tu n'avois jusqu'en haut ne s'est point ébranlé;
Il n'a point percé le ciel ni le sort à partie,
Point qu'on ait le bras qui fait ces lâches coups,
Point d'ajugé contre lui par des justes courroux.
Sans te reconner ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de toi-même, il s'est montré le maître;
Et dans cette surprise il a bien eu osé
À la nécessité qu'il voyoit de seoir.
Le poësis cette joie en un sort si contraire.
Je l'ai vu comme amant, je l'ai vu comme frère;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frère, et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique-moi le fond de ta pensée;
Et, sans plus te parer d'un vertu faroucé,
Pour appaiser le père, offre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frère à son prix.

FELICIE.

Créé-tu que sur le fil de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses?
Frends-moi sang pour le sien; mais, s'il y faut mon
cœur,
Périssè Hérahias avec un triste sang!

PHOCAS.

Mé bien! il en périr; tu haïsses un cot-couplice.

FELICIE.

Et je venrai du ciel bientôt choir ton supplice.
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Vait épargner après tous les supplices humains.

Il veut lapper le coup sans notre ministère.
Si l'on t'a bien donné licence pour mon frère,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux déshonorés,
Ont été comme lui des Césars opprimés.
L'État, qui dans leur mort voyoit trop sa ruine,
Avait des généraux autres que Libanios;
Ils trouperont d'un barbare aisément le fauteur,
Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur.
Crains, tyran, toutes menes; dans les quatre peut-être
L'un après l'autre on va te vent faire paraître;
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connaîtras qu'en recevant le sort.
Moi-même à leur défaut je serai la conquête.
De quiconque à mes pieds apportera la tête:
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut l'assassiner.
Va perdre Hérahias, et quitte la parole
Que je me pare ici d'une vertu faroucé;
Et, sans m'importuner de répondre à tes vains,
Si tu postules régner, défais-tu de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'étois avec plaisir ces moments frivols;
Je n'étois d'un desespoir qui n'a que des paroles;
Et, de quelque façon qu'elle se ose entager,
Le sang d'Hérahias en est duit avec vengre.

Tous deux, mes vrais amis, qui me tuez de peine,
Vous dont je vois l'empereur quand j'en craignois la haine,
Vous qui m'avez servi mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fidèles à demi;
Résolvez avec moi des moyens de sa perte:
La leçon-mes secrets, ou bien à force ouverte!

Pourrions-nous le plus sûr, ou le plus glorieux ?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr veut le plus sûr ;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclaire,
De peur qu'on l'ignorerait le peuple ne se flâte,
N'attende encore ce prince, et n'ait quelque raison
De croire en aveugle à qui prendra son nom.

PROCLA.

Donc, pour être tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPERE.

Mais si vous la voyez dedans votre palais,
Ces obstacles mêmes ne le croiront jamais ;
Et, sans que pas un d'eux à son sort se reconne,
Ils diront qu'on lui porte un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à servir toujours qui voudra l'empêcher.

PROCLA.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux et pour un artifice ;
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connaître sa main.
Si vous voulez calmer toute crête trompée,
Il faut en plaise plaire à votre courtoisie,
Et qu'il dise, en mourant, à ce peuple confus
- Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. -

PROCLA.

Il le fait, je l'avoue ; et déjà je deslins
A ce même échafaud l'incluse Léontine.
Mais si ces incidents l'arrêchent de ses mains ?

EXUPERE.

Qui l'osera, seigneur ?

PROCLA.

Ce peuple que tu crains.

EXUPERE.

Ah ! s'entend-elle mieux des discordes qu'ordance
Dans un peuple sans chef la puissance épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersa soudain chacun de son côté ;
Les plus audacieux craignent votre justice,
Et le reste en tremblant lui voit son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se quereller et de se séparer ;
Envoyez des soldats à chaque coin des rues ;
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues ;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'on ait l'indigne intérêt à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusqu'à l'échafaud laissez-nous le conduire ;
Nous aurons trop d'honneur en venir à bout ;
J'en réponds sur ma tête, et j'en ai fait le tout.

PROCLA.

C'en est trop, Exupere ; allez, je m'abandonne
Aux fâcheux conseils que votre ardeur me donne.
C'est l'unique moyen de dompter ces masses,
Et d'être à jamais ces troubles incertaines.
Je suis, sans différer, pour cette grande affaire,
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire.
Venez, pour répondre aux vœux que vous m'avez
promis.

Allez de votre part assembler vos amis ;
En croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire,
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCÈNE V.

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

Nous sommes en l'aveir, ami ; tout est à nous.

L'honneur de notre droit va faire des jaloux.

AUTANTE.

Quelque allégresse lui que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous d'accord les noms de perfide et de traître ?

EUDOXE.

Je sais qu'aux généraux ils doivent faire honneur ;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur ;
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.

Allons ; pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les bruits qu'ils nous font répéter.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HERACLIUS, EUDOXE.

HERACLIUS.

Vous avez grand sujet d'apprendre pour elle ;
Fléchez au dernier point la tendre criminelle ;
Et je le conçois mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, cher Eudoxe, et non pas votre mere ;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Euxippe ;
Il traitait justement qui meritoit un traître.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature ?

HERACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'en empêcher d'entreprendre, et, par en haut rapport,
Comblance en Martian et mon nom et mon sort ;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne ;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa beauté loi,
De signer en ma place, ou de péir pour moi.
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service ?

EUDOXE.

Est-elle démentie ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que sévérer
Ce que sur-tout alors il lui falloit céder ?
Quand Martian par là n'eût pas connu son père,
C'étoit vous hasarder sur la loi d'Euxippe.

Elle en doutoit, seigneur, et, par l'événement,
 Vous voyez que son sort en doutoit justement.
 Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire,
 Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
 Elle à son Martien naturel se comp' toit
 De l'épouse d'un emp' qu'elle connoissoit mal.
 Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HERACLIVS.

Qu'importe qui des deux en devint le supplice?
 Qu'importe, Martien, vu ce que je te doi,
 Qui trahisse mon sort, d'Empereur, ou de moi?
 Si l'un se me disservoit, il faut que je m'expose;
 Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
 Since qu'étant trahi je meurois malheureux,
 Et que, méritant pour moi, je meurois glorieux.

EUDOXE.

Quoi! pour déshonorer une aveugle furie,
 Rompez votre destin, et donnez votre vie!

HERACLIVS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
 Faut-il pour moi quand je lui dois le jour?
 Et lorsque vous me voyez si en perte,
 Tendriez-vous le sien au fortune conquête?
 S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
 Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur:
 Mais connoyez en liche à ce nom qu'on me vole,
 Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'assume!
 Souffrez qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort!
 Visre par son supplice, et riguez par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande;
 De cette lieuse l'enfantie est trop grande.
 Meurtrez-vous pour sauver ce héros du trépas?
 Mais meurtrez-vous en maître, et ne vous perdez pas:
 Baissez cette valeur où s'opposoit ma mort;
 Garantissez le fils par la perte du père;

Et, prenant à l'empire un chemin dédaigné,
 Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HERACLIVS.

Il n'est plus temps, madame; un autre a pris ma
 place.

Se prison a rendu le peuple tout de glace.
 Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
 Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus;
 Et, ne me regardant que comme un fils perfide,
 Il aura de l'horreur de voir un parricide.
 Mais quand même il voudroit secourir mes devoirs,
 Le tyran tient déjà Martien en ses mains.
 S'il voit qu'on se lève je marche à force ouverte,
 Rigé de ma révolte, il lâche sa perte,
 Et croira qu'on m'a tant l'espoir de le sauver
 Il m'ôttera l'ardeur qui me fait soulever.
 N'en parlons plus; en vain votre amour me retarde.
 Le sort d'Héraclius tout entier me regarde;
 Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille péir,
 Au trépas, comme au trépas, on me verra courir.
 Mais voici le tyran, et son traître Empereur.

SCÈNE II.

PHOCAS, HERACLIVS, EMPEREUR, EUDOXE,
 TRUPE DE GARDES.

PHOCAS, montrant Eudoxe à ses gardes.
 Qu'on le tienne en lieu sûr en attendant sa mort.

HERACLIVS.

À-elle quelque part...?

PHOCAS.

Non, verriez à l'aise:
 Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, s'en allant.

Seigneur, ce moyen rien de ce qu'il vous en dire.

PROCAS, à Eudoxe.

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

SCÈNE III.

PROCAS, HERACLIUS, EXUPÈRE, GARDIENS.

PROCAS, à Héraclius.

Ses pleurs pour ce coupable implorant la pitié?

HERACLIUS.

Seigneur.

PROCAS.

Je suis pour lui quelle est ton amitié?

Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tireras ton sens injuste, et sa mort légitime.

Qu'en le laisse venir. Peux-tu tirer l'aveu

Il ne sera besoin ni du fer ni du feu:

Loin de s'en repentir l'orgueilleux en fait gloire.

Mais que me dirais-tu qu'il ne me fait pas soupçon?

Eudoxe m'en conjure; et l'avis me surprend.

Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HERACLIUS.

Oui, si vous n'y plus fait comme votre service

Que se soit Exupère, et que n'a-tu Martire.

PROCAS.

La perdition! Ce jour lui sera le dernier.

Parle.

HERACLIUS.

Je chéris devant le prisonnier:

Trouver bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandatez, s'explique en sa présence.

PROCAS.

Le voici. Mais sur-tout ne me dis rien pour lui.

SCÈNE IV.

PROCAS, HERACLIUS, MARTIAN, EXUPÈRE,
TROUPE DE GARDIENS.

HERACLIUS.

Je sais qu'en ma prière il seroit peu d'appui;
Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels faits en soient pas impunés.
Perdez Héraclius et laissez votre fils:
Veillez tout mon soulas et toute ma prière.
M'en refusez-vous?

PROCAS.

Tu l'obtiens tout entière!

Ton salut en effet est douteux sans ce mort.

MARTIAN.

Ah! prince, j'y eussent sans me plaindre du sort;

Son indigne signeur n'est pas ce qui me touche!

Mais en voir l'arrêt sorti de votre bouche!

Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HERACLIUS.

Exupère en ce moment tu ne me connais pas.

Konant, père aveugle, et toi, prince orgueilleux,

Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.

Procas, connais ton sang, et tes vrais ennemis;

Je suis Héraclius, et laisse-moi ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HERACLIUS.

Que je ne puis plus taire

Que deux fois Léonaire me tromper ton père,

Et, comme de nos noms un insensible avertis,

Fit un laus Martien du jeune Héraclius.

PROCLA.

Maurice te dément, Hélas! tu n'es qu'il lève.
- Sous le nom de Léonce Héraclius espère.
Tu fais après cela des vœux superflus.

HÉRACLIS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus,
Fétois Léonce alors, et j'ai vu de l'épée
Quand Maurice immolé n'en a pu rien secourir.
Nul laïus par écrit ne qu'il eût pu voir,
Ce qui mérit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Pénse,
Où vous êtes, trois ans, le fortuné diable.
Cependant Léontine, étât dans le château
Reine de nos destins et de notre horizon,
Pour me rendre le sang qu'occupait votre race,
Fut Martien pour elle, et me mit en sa place.
Ce seul en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en convintes rien;
Et ces infames traits qu'il six mois à l'enfance
Ayant mis entre nous fait peu de différence,
Le faible souvenir en trois ans s'en perdit;
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous victimes tous deux sous le nom l'un de l'autre;
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre,
Et je ne jugeais pas me devoir craindre
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur facile à votre vie
Sans qu'il déjà la victime eût été ravie,
Je me crus, seigneur, coupable innocemment,
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre au nom qui seul a fait son crime;
Conservés votre haine, et changez de victime;
Je ne demande rien que ce qui m'eût permis;
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils.

MARTIAN, à Procla.

Admire de quel fil le ciel t'a fait le père,

Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran; et ne prends pas pour une vaine
Ce qu'irrevocable pour moi se glorieux.

(à Héraclius.)

C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
Deux honneur mon bras ma fortune espère;
Je vous aurai la vie, et ne la perdrai pas;
Et pour moi sans chercher un autre trépas!
Ah! si vous n'en devez quelque reconnaissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, s'est même injurieux.

PROCLA.

En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en lutte!
Lequel croire, Excuse? et lequel démentir?
Tombe-je dans l'erreur, ou si j'en suis sortir?
Si ce billet est vrai, le reste est raisonnable.

EUPHRE.

Mais quel sort si ce reste est faux ou véritable?

PROCLA.

Léontine deux fois a pu tromper Procla.

EUPHRE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas;
Et plus que vous, seigneur, dehaus l'ingratitude,
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis;
Vous voyez quels efforts en ont été produits:
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
L'apporte à me voir, Tyran de la prisonne,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

HERACLIVS.

Hérodote.

MARTIAN.

Ah! ciel! quelle est sa rage!

Martian ainsi l'adonne, et sa mere l'abuse.
 Par l'honneur d'un hymen qu'il croit incertain,
 De ce prince à sa fille elle donne les vœux;
 Et son ambition, adroite à le séduire,
 Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
 Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis;
 Mais de mon ignorance elle espérait ses fruits,
 Et me dévoilait encore la vérité cachée,
 Si tantôt ce ballet ne l'en eût arrachée.

PHOEN, à Esopere.

La méchante l'abuse ainsi bien que Phéon.

ESOPERE.

Elle a pu l'abuser, ou ne l'abuser pas.

PHOEN.

Tu vois comme la fille a part un stratagème.

ESOPERE.

Et que la mere a pu l'abuser elle-même.

PHOEN.

Que de pensées divines que de soucis flottants!

ESOPERE.

Je vous en dirai, seigneur, dans peu de temps.

PHOEN.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice?

ESOPERE.

Oui, si nous connoissons le vrai fils de Martius.

HERACLIVS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

MARTIAN.

Demandez-vous à l'aveugle encore quelque crédit?

HERACLIVS.

Ainsi, rends-moi mon nom; la faveur n'est pas grande;

Ce n'est que pour savoir que je te le demande.

Prends ce triste jour que tu m'as volé,
 Ou médis-moi en honneur que tu m'as presque été.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
 Prié pour ses jours par un motif d'un crime?
 Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
 Et mon nom en dessein d'annuler un dire avert:
 Dehors Héradivs il a gloire volée,
 Et dehors Martian il devient parricide.
 Puisqu'il faut que je meure illustre ou criminel,
 Couvert, ou de louange, ou d'apprehes étouffé,
 Ne sois-tu point ma mort, et ne veuilles pas faire
 Du vengeur de l'empire un assassin d'un père.

HERACLIVS.

Mon nom seul est coupable; et, sans plus disputer,
 Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter;
 Il conspira lui seul, tu n'en es point complice.
 Ce n'est qu'Héradivs qu'on envoie au supplice.
 Sois son fils, tu vietas.

MARTIAN.

Si je l'avois été,

Seigneur, se traite en vain m'aurait sollicité;
 Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre,
 La nature en secret aurait en m'en défendu.

HERACLIVS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur s'a prévenu.
 J'ai voulu conspirer, mais tu m'a retenu;
 Et dehors mon père Léontine timide.

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HERACLIVS.

Toi, que de Pulchérie elle a fait découvrir,
 Juge sans les deux noms tes dessein et tes lieux.
 Elle a cru pour toi l'un et l'autre fautive,
 Martian parricide, Héradivs incesté,
 Et n'ôt pas eu pour moi d'accuser d'un grand forfait,

Peuque dans sa personne elle en prenait l'effet.
 Mais elle m'empêchait de hasarder ma tête.
 Espérant par ton bras me lever au conquête.
 Ce formidable armement dont elle s'a déloit
 T'exposait aux périls pour m'en donner le fruit,
 Et s'étoit ton succès qu'attendait sa puissance
 Pour découvrir au peuple en cachet sa naissance.

PHOCAS.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils;
 Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
 En ce péril quel conseil dois-je suivre?
 J'ai aimé un ennemi, mon bonheur me le fit voir;
 Je sais que de mes ennemis il ne se peut trouver,
 Je sais que je le vois; et ne puis le trouver.
 La nature tremblante, incertaine, étonnée,
 D'un usage confus envers sa destinée;
 L'assassin sous cette ombre s'échappe à son signeur,
 Et, poissant à mes yeux, il se cache en mon cœur.
 Marcien! à ce nom aucun ne veut répondre,
 Et l'amour paternel ne peut qu'à me confondre.
 Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;
 Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
 Que veux-tu donc, nature! en que prétendais-tu faire?
 Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?
 De quoi parle à mon cœur ton mariage imparfait?
 Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait.
 Qui que ce soit des deux que mon sang a dû cultiver,
 Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le moi connaître.
 O toi, qui que tu sois, enfant d'ennemi,
 Et trop digne de sort que tu n'es promis,
 Mon frère est-il plus toi plus hautement qu'un esclave?
 O malheureux Phocas! ô trop heureux Marcien!
 Tu meurras deux fils pour me servir à point toi;
 Et je n'en puis trouver pour régner après moi.
 Qu'aux honneurs de ta mort je dois parler en vain.
 Puisque mon propre fils les préfère à sa vie!

SCÈNE V.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
 CRISPE, EXUPÈRE, LEONTINE,
 GARDES.

CRISPE, à Phocas.

Seigneur, ma diligence enfin a réussi;

J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

PHOCAS, à Léontine.

Approche, malheureuse!

HERACLIUS, à Léontine.

Arrête tout, madame.

J'ai tout dit.

LEONTINE, à Héraclius.

Quoi, seigneur!

PHOCAS.

Tu l'ignores, infâme!

Qui des deux est mon fils?

LEONTINE.

Qui vous en fait douter?

HERACLIUS, à Léontine.

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter.

Il en croit ce billet et votre témoignage.

Mais ne le laissez pas dans l'erreur de mariage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourmens, ne me déguise rien.

M'en-tu livré ton fils? as-tu changé le sien?

LEONTINE.

Je t'ai livré mon fils, et j'en sers la gloire.

Si je parle de ceite, comme-tu m'en croiras?

Et qui l'assurera que pour Héraclius,

Mes qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fais-m'en voir quelle haute prudence

En des temps si divers leur en fait confidence,
 A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui,
 L'UN ET L'AUTRE, au moment des deux prisonniers.
 Le secret n'en est en ni de lui, ni de lui;
 Tu n'en susses sans plus les véritables causes;
 Devais-tu te peindre, et choisir si tu l'oses.

L'un des deux est ton fils, l'autre, ton empereur.
 Terrible dans ton secret, terrible dans sa faveur.
 Je te veux toujours voir, quoi que tu rige aies,
 Combats ton ennemi dedans la propre aie,
 Toujours aimer ton fils déclare ton ennemi,
 Sans être ni tyran ni père qu'à demi.
 Tandis qu'attente des deux tu gardas ton étude,
 Mon ame jouira de toi jusqu'à l'étude;
 Je vivrai de ta peine, ou, si tu m'en peins,
 Tu garderas avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les peins tous deux sans les connaître,
 L'un comme Héraclius, l'autre pour voudrais-tu?

LEONTINE.

Je m'en consolais quand je voyais Phocas
 Croire affermir son sceptre en se comparant le bras,
 Et de la même main son ordre tyrannique
 Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnaissance, Ingrate! tu me rends
 Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
 De l'avoir confié ce fils que tu me caches,
 D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
 D'avoir mis à tes pieds ma tête qui t'achèteroit!
 Rend-moi mon fils, Ingrate.

LEONTINE.

Il m'en déshonore!
 Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux reconnaître,
 A le cœur avec bien pour ne vouloir pas l'être.
 Admire sa vertu qui trouble ton repos.

C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce bien,
 Tant ce qu'il a reçu d'heureuse occurrence
 Devrait ce malheur song qu'il eût de la nature!
 C'est avec dignement répondre à tes bienfaits
 Que d'avoir dérangé ton fils de son forfait.
 Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
 Il l'auroit resembled, s'il eût eu sa naissance;
 Il seroit lâche, impie, infamé comme toi:
 Et tu me dois ainsi plus que je ne te dois.

EUPHRE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
 Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
 Qui, ne faisant qu'aggraver votre ressentiment,
 Vous donne peu de jour pour ce châtiment.
 Laissez-moi, seigneur, quelques moments en garde!
 Puisque j'ai commencé, le reste me regarde:
 Malgré l'obscurité de son illusion,
 J'espère dissiper cette confusion.
 Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse.

PHOCAS.

Achève, si tu peux, par l'avis ou par adresse,
 Empereur; et suis sûr que je te devrai tout,
 Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
 Je n'aurois cependant perdue à part l'un et l'autre;
 Et peut-être qu'enfin nous trouverions le maître.
 Agis de ton côté; je le laisse avec toi;
 Cède, flatts, surprends. Vous autres, suivez-moi.

SCÈNE VI.

EUPHRE, LEONTINE.

EUPHRE.

On ne peut nous contraindre. Il est juste, madame,
 Que je vous serve enfin jusqu'au fond de mon ame;
 C'est passer trop long-temps pour traiter auprès de
 vous.

Vous laissez Phocas, nous le laissez tous..

CLÉOPATRE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
Que lui vendre tes priées et le sang de ton père!

HERCLIS.

L'apparence vous trompe; et je suis en effet..

CLÉOPATRE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait,

HERCLIS.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie..

CLÉOPATRE.

Cache une intention fort noble et fort hardie!

HERCLIS.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?

Considérez l'état de tous mes conjurés:

Il n'est aucun de nous à qui sa violence

N'ait donné trop de lieu d'être juste vengeance;

Et nous un croyant tous dans notre amé indigné,

Le tyran du palais nous à tous dégois.

Il y falloit entrer par quelque grand service.

CLÉOPATRE.

Et tu crois m'obliger avec cet artifice?

HERCLIS.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.

Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;

Pourvions-nous le surprendre, ou forcer les cobistes

Qui de jour et de nuit tiraient toutes ses portes?

Pourvions-nous mieux sans bruit nous approcher de

lui?

Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui:

Il me parle, il m'écoute, il me croit; et lui-même

Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.

C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement

De prince Héraelis faire le châtiment,

Que sa malice épars à chaque coin des rues

À huis du palais les portes presque ouvertes.

Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;

Mes amis sont tous prêts: s'en est fait, il est mort;

Et j'assurai bien de l'arcis qu'il me doive,

Qu'avec vous d'Héraelis je mettrai au repos.

Mais après mes desirés plainement découvert,

De grâce, faites-moi connaître qui je suis;

Et ne le cachez plus à ce cœur qui m'aspire

Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

CLÉOPATRE.

Espoir lâche et grossier, quelle brutalité!

Te fait jurer en moi tant de mentalité?

Va, d'un piège si lourd l'appât est inutile;

Tu cher, et si tu n'es pas de ceux plus subtils..

HERCLIS.

Je vous dis vrai, madame; et vous direz de plus..

CLÉOPATRE.

Né me fais point ici de vaines superfluités:

L'effet à tes discours dit toute superfluité.

HERCLIS.

Hé bien! demeuré dans dans votre distance.

Je ne demande plus et ne vous dis plus rien;

Gardez vous secret, je garderai le silence.

Puisque je passe encore pour homme à vous séduire,

Venez dans la prison où je vais vous conduire;

Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.

À tout le fin de la jour vous saurez qui je suis.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

HERACLIUS.

Quelle confusion étrange
De deux prisonniers en mariage
Qui met en discord deux amis !
Un père ne sait où se prendre ;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infâme de son fils.
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a contés.

Léonide avec tout de vous
Ou me favorise ou m'abuse,
Qu'elle bataille tout votre sort ;
Ce que j'en sais de connaissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas son vain effort ;
Et je doute de sa résistance
Quand on ne refuse la mort.

Ce fier tyran qui me captive
Mentre pour moi tout de tendresse,
Que mon cœur s'en laisse abuser ;
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amour parait si pur,
Que je ne saurois résister
Et s'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'écarter.

ACTE V, SCENE I.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien.
Cette grâce qu'il veut me faire
Étonne et trouble un colosse ;
Et je n'ose m'écarter rien
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôte le sien.

Battus, grande ombre de Maurice,
Moi sans au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait ;
Et m'aide à faire mieux connaître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritais de l'être
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle ;
Et redoublant pour ta querelle
Ces nobles vœux de mourir,
Fais voir... Mais il m'exécute, on vient me secourir.

SCENE II.

HERACLIUS, PULCHERIE.

HERACLIUS.

O ciel ! quel bon démon devons nous avoir,
Madame ?

PULCHERIE.

Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HERACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il prouve réussir !

PERSONNAGES.

Il le pense, seigneur; et ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils que je dévoue au frein.
Comme si j'étais fille il ne lui vien eider
De tout ce que le sang peut avoir de révoltes.

PERSONNAGES.

Faisons-nil par un trait de lumière folle
Vers le même révolte, qu'il ne me le révolte!
Aidez-moi cependant, matrons, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PERSONNAGES.

Ah ! prince, il ne faut point d'assurance plus claire,
Si vous craignez le mort, vous n'êtes point mon frère:
Ces indignes frayeurs vous ont trop dévoué.

PERSONNAGES.

Moi, le traître, médisant! Ah! je ne'y suis cédant,
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclès, je suis fils de Kléon:
Sous ces noms prudents je n'aime m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais parler.
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse;
Je n'en puis arracher une seule menace!
Fai bien faire et bien dire afin de l'éviter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à crier.

Malgré moi, comme fils toujours il me regarde;
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde,
Je ne suis qui je suis, et moins de le savoir;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir:
Je crains de le haïr si j'en tiens la raison;
Je le plains de m'aimer si je m'en dois vengeance;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En tremble de colère, et tremble de pitié:
De tout ces mouvements mon esprit se délie;
Il rendance assésit tout ce qu'il justifie.
La colère, l'amour, la haine, et le respect,
Ne me paraient rien qui ne me soit suspect.

Je crains tout, je fais tout; et, dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écarte le danger.
Sesonne donc un frein en ces perplexités.

PERSONNAGES.

Ah! vous ne l'étes point, puisque vous en doutez.
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire;
Comme vous on le hante, il y suit résister;
Rien ne le touche mieux pour le faire douter;
Et le sang, par un double et secret artifice,
Passe en vain pour Phéon, comme en lui pour
Matrice.

HÉRACLÈS.

A ces marques en lui reconnais Martien;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance;
La pitié l'accompagne, et la reconnaissance.
Dans cette grandeur d'âme un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un étranger;
La haine qu'il lui doit ne surroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre;
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Ces dignes vœux de l'âme le mieux née,
Madame, ne doit pas écarter ses destinées.
Je doute, et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte;
Il demande secours pour ses vœux étouffés,
Et non le coup mortel dont vous m'assésinez.

PERSONNAGES.

L'œil le plus éclairé sur de telles matières
Peut prendre de faux jours pour de vrais larmes;
Et comme notre sexe est assez proprement
Sûr de l'impression d'un premier mouvement,

Pour dire qu'en faveur de ma première fille
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux ;
Et quoique la pitié m'inspire un cœur généreux ,
Celle qu'on a pour lui de ce sang dégoûté.
Vous le devez haïr, et fût-il votre père :
Si ce sang est digne, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grâce, ou vous livre au trépas,
D'un œil pas moins tyran quand il vous favorise,
Tantique c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Hélas ! votre devoir, par le mien, combattu,
Prévoit, non en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais laissez; et, quoi qu'il en arrive,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispense.
Faites-moi lorsque en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre.
Entre tant de vertus mon choix se peut suspendre ;
Mais je ne puis fléchir, dans votre sort douter,
À choisir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espère mieux pourtant, en m'armant, en m'armant ;
Un tonnerre, dit-on, s'éleve dans le ciel ;
Espérez en aller foudre sur ses marins ;
Et peut-être de là dépendent vos destins.
Mais Phocas entre.

SCÈNE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN,
PULCHERIE, GARDES.

PHOCAS.

Hé bien ! se rendra-t-il, madame ?

PULCHERIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son air,
Je n'en vois que l'effet que je m'étais promis :

Je tiens trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHERIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte :
Ce frère qu'il me rend seroit déjà perdu,
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, à Pulchérie.

Cette confession peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang, je ferai grâce au vôtre ;
Mais je veux le connaître ; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui dormant le vie il me rendra mon fils.

(à Héraclius.)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure ;
Car enfin c'est vers toi que penche le nature ;
Et je n'ai point pour lui ses devoirs empesés.
Qui d'un cœur paternel font les vœux inextingués.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupçons ? en crois-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes vœux t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé ;
Tu meurs-donc à mes deurs.

HERACLIUS.

Et, pour reconnaissance,

Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'otas, cruel, et le laisses mourir.

HERACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est ma l'ôtez aussi que se vouloir plus l'être.

HERACLIUS.

C'est vous le rendre aussi que le faire connaître.

PHOCAS.

C'est ma l'ôtez aussi que me le supprimer.

HERACLIUS.

C'est vous le rendre assés que vous désolerez.

PROBUS.

Laisse-moi mon serreur, puisqu'elle m'est si chère.
Je l'adopte pour fils, accepte-moi pour père;
Fais vivre Héracius sous l'un ou l'autre sort;
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-tu ce peu d'effort.

HERACLIUS.

Ah! c'en est trop cañsa, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie osez-vous me flatter?
Toutes les loix, tyran, qu'on se laisse adopter,
Ou veut une maison illustre autant qu'auparavant;
On cherche de la gloire, et non de l'infamie;
Et ce seroit un monstre horrible à vos états
Que le fils de Maurice adopté par Héracius.

PROBUS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites;
Ce n'est que contre lui, Héracius, que tu m'écrites:
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prends à la coupe, et j'épargne mon sang.
Puisque ton serreur de ma loi se délie
Jusqu'à prétendre sans nous pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'emmène à ses yeux!
Et moi, après sa mort, mon fils ai tu le veux.

HERACLIUS.

Perdus, arrêtés.

MARTIAN.

Ah! que voulez-vous faire,

Prince?

HERACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous!
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec amour d'honneur qu'Héracius espère,

Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours!

PROBUS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêchez, Octavien.

HERACLIUS, à Octavien.

N'attente rien, barbare.

Je suis...

PROBUS.

Avez-vous eus.

HERACLIUS.

Je tremble, je m'égaré;

Et mon cœur...

PROBUS, à Héracius.

Tu pourras à brève y penser.

(à Octavien.)

Fuyez.

HERACLIUS.

Arrête, je suis... Puis-je le prononcer!

PROBUS.

Arrête, ou...

HERACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le dise,
Et qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Où, je lui dois tout, Seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héracius baignoit pour son vrai père:
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens.
Mais au lieu que vos jours me répondront des miens:
Vous me serez garant des hommes de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tombeau;
Et, de quelque façon que le commerce des miens
Me prive d'un moi qui m'est si précieux,
Je vengerais sur vous, et ferois-je vous mon père,
Ce qu'aurez fait sur lui leur injuste colère.

PROCAS.

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui ;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui ;
Mon cœur même de joie, et mon ame m'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
Fai retrouvé mon fils ; mais aisé-le tant de fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet ;
Ne laisse plus de place à la supercherie ;
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

MARTIAN.

Seigneur, elle est ma sœur.

PROCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis.

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une amorce et value ?
Quoi ! son consentement étoufferait ma haine !
Pour l'avoir étouffé tu m'aurois fait changer !
J'aurois pour cette honte un cœur aussi léger !
Je pourrais épouser un tel fils ou mon frère !

SCÈNE IV.

PROCAS, HERACLIUS, PULCHÉRIE,
MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout un grand cœur d'Empereur ;
Il est l'unique auteur de vos meilleurs destins ;
Lui seul et ses amis ont dressé vos matins ;
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.

PROCAS.

Dit-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'acquiescer avec eux.

SCÈNE V.

PROCAS, HERACLIUS, PULCHÉRIE,
MARTIAN, GARDES.

PROCAS, à Héraclius.

Tu cependant, t'agite, sans mon fils si tu veux ;
En l'air où je suis je n'ai plus lieu de féliciter ;
Les motifs sont défectifs, et je cesse de craindre.
Je vous laisse tous deux.

(à Pulchérie.)

Use bien du moment

Que je perds pour en faire un juste châtiment ;
Et si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre mourir,
Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sans l'honneur ;
Autrement, si leur sort demeure encore douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Puisse ce nom pour allier, et mon amour pour gêner.
Tais..

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PROCAS.

À mourir ! Jusques-là je pourrais te chérir !
N'espère pas de moi cette faveur superflue ;
Et pense..

PULCHÉRIE.

À quoi, tyran ?

PROCAS.

À m'épouser moi-même,
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice !

PROCAS.

Il est grand pour toi ; mais il t'en dû :

Tou surpris de la mort bravoient trop ma colere.
Il est en vû de pendre ou de sauver ton frere ;
Et du moins, quelque crime qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCENE VI.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE.

PULCHERIE.

Le lâche ! il vous flattoit lorsqu'il tremblait dans vos bras.
Mais tel est d'un tyran le naturel infame :
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
S'il ne craint, il opprime ; et, s'il n'opprime, il craint :
L'une ou l'autre fortune en montre la foiblesse.
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse :
A peine a-t-il sorti de ses lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes freres, puisqu'en vous vous soules tous deux l'Esprit,
Si vous voulez en venir, faites-le-moi paroître.

HERACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux lorsqu'on tranche
nos jours ?

PULCHERIE.

Un glorieux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le sort.
L'honneur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHERIE.

Qui me le meurtre, et si je veux l'épouser ?
Et dans cet hyménée, à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste ?

MARTIAN.

Je le vois trop à confondre et pour vous et pour nous.
Mais, malheureuse, on peut permettre un vû libre d'époux,

Abuser du tyran la rage furieuse,
Et vivre en frère et veuf sous un feint hyménée.

PULCHERIE.

Peindre, et vous laisser à cette lâcheté !

HERACLIUS.

Pour trahir un tyran, c'est plus insensé ;
Et c'est mettre, au service d'un frere qu'il vous donne,
Deux criminels secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ameuront vaine en venant perdre leur temps,
Et trahir bientôt la fuite avec un vû.

PULCHERIE.

Pour conserver vos jours, et fuir mon infamie,
Proposez vous le vû, et j'y obéisse en vû.
Ses deus, qui de vous deux me prêtent la main ?
Qui veut s'écarter avec moi ? qui sera mon complice ?

HERACLIUS.

Vous, princesse, à qui le ciel inspire l'astuce.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils adoptifement.

HERACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans le service est amant.

MARTIAN.

Vous autres, mieux que moi, au premier cas tendresse.

HERACLIUS.

Tous autres, mieux que moi, le traître de maîtresse.

MARTIAN.

Tous vûs comme un tantôt tantôt d'y consentir.

PULCHERIE.

Ah ! princesse, votre cœur ne peut se démentir ;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop ingénieuse,
Pour souffrir sans horreur l'inceste d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement
Et de votre conseil et de l'épousément ;
Et je n'y déclinai que pour vous voir décliné :

Toute femme est honteuse aux vœux nés pour
l'empire.

Princes, attendez tout, sans consentir à rien.

HERACLIVS.

Admirez cependant quel malheur est le mien :
L'honneur vicié, que de mon sang je sème ;
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne ;
Ou s'en croit pas au sort, et je perds mon trépas,
Puisque meurtant pour lui je ne le sers pas.

MARTIAN.

Voyez, d'autre côté, quelle est ma destinée,
Malheur : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Libance, et Martien ;
Je suis d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois on disordie en un jour ma destinée,
Pour me faire mourir enfin sans me reconnaître.

PULCHERIE.

Cédez, cédez tous deux aux vengeurs de mon sort
Il a fait contre vous un violent effort ;
Votre malheur est grand, mais, quel qu'il en succede,
Le sort qu'on me refuse en sera le comble ;
Et mal... Mais, que nous veut ce perfide ?

SCENE VII.

HERACLIVS, MARTIAN, PULCHERIE,
AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras

Vient de lever ce nom dans le sang de Phocas.

HERACLIVS.

Que nous dit-on ?

AMINTAS.

Qu'il sort vous nous promet pour maîtres ;
Qu'il n'est plus de tyran, que vous êtes les maîtres.

HERACLIVS.

De quoi ?

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

Et par toi ?

AMINTAS.

Non, seigneur ;

Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HERACLIVS.

Et quelle honneur vous fait votre alliance ?

AMINTAS.

Princes, l'amie vous en ? c'est la main d'Empereur.

MARTIAN.

Lui qui me trahissait ?

AMINTAS.

C'est de quel d'homme ?

Il ne vous trahissait que pour vous reconnaître.

HERACLIVS.

N'a-t-il pas des vertus dissipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitait seul cette multitude.

MARTIAN.

Il en a peiné les chefs transférés.

AMINTAS.

Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés
Sous cette illusion ont eût leur vengeance.
Tous contre ce barbare émus d'intelligence,
Saisis d'un grand dessein, nous passons librement,
Au travers du palais, à son appartement.
La garde y restait faible et sans aucun ouvrage ;
Crups même à Phocas porte notre message.
Il vient à ses genoux en met les prisonniers,
Qui tiennent pour signal leurs poignards les premiers.
Le bruit, impétueux dans sa noble colère,

Exterme la victime; et soudain Empereur:
 « Qu'on arrête, dit-il; le premier coup m'est dû:
 « C'est lui qui me rendra l'Empire presque perdu.
 « Il frappa, et le tyran tombe assésible sans vie;
 Tant de nos mains la diéme est promptement vainc.
 Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
 Ne laissent discernir que *Père Héraclius!*
 Nous ouvrons la porte, et les gardes se rendent.
 Mêmes cris assés de tous côtés s'armentent:
 Et de tant de soldats qui lui servaient d'appui,
 Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

HERACLIVS.

Quel chemin Empereur a pris pour sa reine!

AMINTAS.

Le volé qui s'enfuit avecque Léontine.

SCENE VIII.

HERACLIVS, MARTIAN, PULCHERE,
 LEONTINE, EUDOXE, EXUPERE,
 AMINTAS, GARDES.

HERACLIVS, à Léontine.

Est-il donc vrai, madame? et changez-vous de sort?
 Amintas nous fait-il un fidèle rapport?

LEONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable;
 Et d'un si grand dessein la conduite admirable.

HERACLIVS, à Exupere.

Perfide géniteur, hâte-toi d'embrasser
 Deux princesses impuissantes à te récompenser.

EXUPERE, à Héraclius.

Seigneur, il me faut grâce, ou de l'un, ou de l'autre:
 J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
 De la mort d'un tyran qui vouloit l'assassiner.

Je ne sais quoi pourrait dans mon cœur en murmurer.

HERACLIVS.

Pour-tant en vous par là s'explique la nature:
 Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins dur;
 Si l'Empire est à moi, Pulchérie est à vous:
 Puisque le sort est mort, le fils est digne d'elle.

(à Léontine.)

Terminez donc, madame, cette autre querelle.

LEONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander?

LEONTINE.

Je vous puis être encore suspecte d'infidélité.

Non, ne m'en croyez pas, croyez l'Impératrice.

(à Pulchérie, lui montrant un billet.)

Tout ce que nous m'a dit, madame; et c'est à vous
 Que je remet le sort d'un frère et d'un époux,
 Voyez ce qu'en nousant me laisse votre mère.

PULCHERE.

J'en bois en acceptant le sacré caractère.

LEONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a perduta,
 Prince.

HERACLIVS, à Eudoxe.

Qui que je sois, c'est à vous que je suis
 Et l'on m'en dit, dit le billet.

Parait tant de malheur, mon bonheur est étrange:
 Après avoir donné son fils au lit du mépris,
 Léontine à mes vœux, par un second échange,
 Donne encore à Phocas mon fils au lit de son.

Vous qui pouvez douter d'un si rare service,
 Sachez qu'elle a deux fois occupé votre tyran:
 Celui qu'on croit Léontine est le vrai Martian,
 Et le faux Martian est vrai fils de Marcie.

CONSTANTIN.

RENDEZ-VOUS, à *Héraclis*.

Ah! vous êtes mon frère.

MÉNACLES, à *Palchéris*.

Et c'est le mariage.

Que le trouble délaissé vous rend à votre amour.

MÉNACLES, à *Héraclis*.

Vous en seriez assez pour éviter l'inceste,

Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

(à *Martian*.)

Mais, pardonnez, seigneur, à mon zèle perfide

Ce que j'ai voulu faire, et ne qu'un autre a fait.

MÉNACLES.

Je ne m'y oppose point à la commune loi:

Mais souffrez des soupçons que la nature envoie.

Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,

Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour.

Ce n'est pas tout d'un coup qu'il se titre en vainqueur.

HÉRACLIS.

Donc pour mieux l'ouïr, voyez encore Léonce;

Sous ce nom glorieux sous son antique nom,

Et semez du tyran jusqu'en tous de ses fils.

(à *Basileus*.)

Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire.

En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

MÉNACLES, à *Héraclis*.

Seigneur, vous agissez en prince glorieux.

MÉNACLES, à *Rappez et à Amintas*.

Et vous, dont le vœu me rend ce trouble heureux,

Attendez les effets de ma reconnaissance.

Reconnaissez, amis, la sainte prièresse:

Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,

Montrez Héraclis au peuple qui l'attend.

FIN D'HÉRACLIS.

EXAMEN D'HÉRACLIS.

Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de Rodogune, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies si tôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-ci, en ce que les narrations qui lui donnent pour sont participées par occasion en divers lieux, avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sans fond, comme celle de Léonce. Elles sont épancées ici dans tout le poëme, et se font connaître à-la-fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scène qui suit. Ainsi, dès la première, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraclis est vivant, excite les particularités de sa mort, pour montrer la fausseté de ce bruit; et Crispin, son grand, en lui proposant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connaître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Palchéris pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que, sans Léonce, il lui demeure sans vie au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les spectateurs de l'obligation qu'à le vrai Héraclis, qui passe pour Martian, au vrai Martian qui passe pour Léonce, et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie, au quatrième acte, pour le sauver du piège où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant de l'aveu que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Palchéris à l'instruction qu'elle a reçue de sa mère, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en

passant, qu'il la laisse trop vivan après la mort de l'empereur Maxime son mari. Il fallut tout cela pour faire entendre la scène qui se fit entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieuses dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier acte, et on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la pièce est finie et qu'il est entièrement reconno, ou dans une seconde représentation.

Sur-tout la manière dont Hérode fait connoître au second acte le double déshonneur que sa mère a fait des deux prières est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de sa plume. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius, et d'être cause du bruit qui court, qu'elle est en péril de sa vie: pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tout, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tout qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet: mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui avoit cette histoire mieux qu'elle; et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

C'estelle de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci. Hérode y fait connoître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avide de la récompense de courtoisie, et de s'avoir autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger. Mais, après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confiance anti-

cipée exempte Hérode de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui auroit été fort ennuyeux après le dénouement de la pièce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Empereur avec toute son industrie a quelque chose d'un peu délicat, et d'une nature à ne se faire qu'un théâtre, où l'auteur est maître des événements qu'il veut dans sa main, et non pas dans la vie civile, où les hommes se dissipent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il dénoûve Héraclius à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avoit que moi qui lui passois répondre d'Hérode. Il acquiesce la confiance du tyran par là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius, et se conduit au supplice: mais le contraire pouvoit arriver; et Phocas, au lieu de délivrer à ses avis qui le résolvait à faire couper la tête à ce prince en place publique, pouvoit s'en débarrasser sur l'herce, et se délier de lui et de ses amis, comme de gens qu'il avoit offensés, et dont il ne devoit jamais espérer un cela bien sincère à le servir. La manœuvre qu'il exécute, dont il lui amène les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justice; mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parcequ'elles ont un éclat dont la surprise oblige, et qu'il ne seroit pas bon d'être en exemple pour condamner une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une pièce d'invention avec des noms réels; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en tiretrois assez d'exemples chez les anciens. Les deux Hérodes de Sophocle et d' Euripide abandoient à la même

action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit évidemment inventée. L'Épithète de *Tauris* a le même être de même nature; et l'Histoire, où Eurypide suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, et que Paris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé lui pour toute vérité historique que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai ôté le nom même de ce dernier, pour lui en donner un plus illustre, en le faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un petit d'Afrique, qui portoit même nom que lui. J'ai prolongé de deux ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martin pour fils, quoique l'Histoire ne parle que d'une fille nommée Domitila, qu'il maria à Grégoire dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pu être en état d'agir si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constance, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il Fide l'année même à sa chute des chalcédiens; et je l'ai fait agir qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui venoit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisque'elle s'appuie de la vérité qui la rend croyable, quoique répugnance qu'y

veillent apporter les diffidés. Barcinius atténué cette action à une nourrice; et je l'ai trouvée aussi plausible pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutint mieux la dignité de théâtre. L'empereur Maurice reconnoit cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu qui venoit exterminer toute sa famille; mais quant à ce qui est de la mère, elle avoit ardemment l'affection maternelle en faveur de son prince; et, comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru aussi autorisé, par ce qu'elle avoit voulu faire, à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouvelles suppositions de ce sujet.

Il lui fait la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à Rodogune. La plupart des poëmes qui suivent en ont besoin, et je me dispense de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violente, et l'action ne pourroit passer en cinq ou six heures; mais le poëme est si embarrasé, qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation seroit tant l'esprit qu'une étude aride. Elle n'a pas même de plaisir; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en composer une entière intelligence.

DON SANCHE
D'ARAGON,
COMEDIE HEROIQUE
EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

DONA ISABELLE, reine de Castille.

DONA LEONOR, reine d'Aragon.

DONA ELVIRE, princesse d'Aragon.

FRANÇOIS, digne d'occire de la reine de Castille.

CARRICO, chevalier lacoste, qui se trouve être don Sanche, roi d'Aragon.

DON RAYMOND DE MONTCAÛ, favori du défunt roi d'Aragon.

DON LOPE DE GUZMAN,

DON MAURICE DE LÈRE, } Grands de Castille.

DON ALVARE DE LÈRE,

Le scena est à Valladolid.

DON SANCHE D'ARAGON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DONA LEONOR, DONA ELVIRE.

Donna Leonor.

Avez tant de malheur, sans le ciel propice
N'est absent, ma fille, à nous faire justice !
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Elevé à nos tyrans ce qu'ils nous ont été,
Fait les braves honneur de leurs injustes chaînes,
Se remet sous ses loix, et reconnoît ses reines ;
Et par ses départis, qu'aujourd'hui l'on attend,
Reud d'un si long exil le retour déchant.

Comme vous, la Castille attend votre justice
Qui lui doit de sa reine auver l'hyménée ;
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous !
Nous étions en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et dextente puissance ;
Le trouble regne encore où vous devez régner ;
Le peuple vous rappelle et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mère, et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux, les ordens et le bras

Savoient bien mieux que nous mesurer vos faits,
Et par des actions nobles, grandes, et belles,
Dissiper les maux, et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous:
On aime votre sceptre, on vous aime, et, sans vous,
Ils craignent Dieu. Allez le voir sur son trône,
Vous n'allez dans l'exil et dans l'infamie.
Quel vous aime sans sceptre, et quel dit votre appui,
Quand vous le reconnoîtrez bien digne de lui.

DONA ELVIRA.

Ce conte est pieux, et me l'a fait paroître;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les vôtres;
Tout à leur grande joie ils devoient le choisir;
Et, comme ses vœux lui redent en mérite,
Un seigneur à présent plus digne le sollicite:
Il répète sans cesse. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire venir,
S'il voit que je lui mene un étranger pour maître?
Montons, de grâce, au trône; et de la couronne même
Sur le choix d'un époux nous laisserons la peine.

DONA ELVIRA.

Vous les aimez trop; une secrète flamme
A déjà malgré moi fait ce choix dans votre âme.
De Guiscon Carlos s'échante à valoir
Aux mérites de comte à l'égal de votre comte.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue;
Mais son sang, que le ciel n'a donné que de bon,
Et dont il cache après la source obstinément...

DONA ELVIRA.

Vous pourriez en juger plus favorablement:
Sa naissance inconnue est peut-être une tache.
Vous la préférez basse, à cause qu'il la cache;
Mais considérez-en le va de prince déguisé:
Signalez leur vertu sans des noms supposés.

Domter des nations, gagner des diadèmes,
Sans qu'aucun les connoît, sans se connoître eux-
mêmes!

DONA ELVIRA.

Quel! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez!

DONA ELVIRA.

J'aime et prise en Carlos ses titres, qualités,
Il n'est point d'âme noble à qui tant de vailances
N'arrachât cette estime et cette bienveillance;
En l'innocent tribut de ses affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité, je l'aime et le chérisse;
En cette qualité, ses devoirs assés.
Me rendant les respects à ma naissance d'un.
Il fait au cœur cher moi, comme un autre peut faire:
Il a tout de vous pour être téméraire;
Et, si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi,
Je sais ce que je sais, et ce que je me doi.

DONA ELVIRA.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir, et le mettre en usage!

DONA ELVIRA.

Vous ordrez sur mon cœur sans cesse vos regards.

DONA ELVIRA.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'en lieu de votre obéissance,
Vous rendre ses respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme lui, se comte tout simplement.

DONA ELVIRA.

De ses parents la guerre est l'unique élément.
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Maures défaits,
L'excès à la Castille une profonde paix:
S'y voyant sans emploi, se grande sans inquiète

Vent bien de deux Gardes adresses la débauche,
Et contre les efforts d'un vœu de mortuaire
De toute sa valeur lutter nos loix destinées.

DONA LEONOR.

Mais quand il vous aura dans le trépas affermi,
Et jete sous vos pieds la puissance criminelle,
S'en ira-t-il chercher aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

DONA ELVIRE.

Madame, la reine entre.

SCENE II.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
DONA ELVIRE, BLANCHE.

DONA LEONOR.

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureux la flamme,
Et, d'un vœu, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que pouvoit vers le ciel vos fidèles sujets?

DONA ISABELLE.

Dites, dites plutôt, qu'aujourd'hui, grandes crises,
Je m'impose à vos vœux le plus dur des plaisirs,
Et fais de vous ma reine une illustre étiquette
Pour me sacrifier au repos de l'état.

Que c'est un sort flétri et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les loix d'un autre;
Et qu'un sceptre soit en d'un si grand poids pour

vous.

Que, pour le soutenir, il nous faille un époux!

A peine si je dois mais peut le diadème;
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on me craint;
Si toutefois, sans crime et sans m'en indigner,
Je puis me voir encore une ardente régner.
L'ambition des grands, à cet espoir contraire,

Seule pour m'acquiesce s'approcher à son père;
Et, pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut former la paix à leurs prétentions;
Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en conviennent,
Bien peuplé m'en conviendrait, et sans être m'en prient;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois.
Dont deux sont ceux à leur goût pour faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lara,
Et don Alvar de Luna, ont un mérite rare;
Mais que me sert ce choix s'il n'est en leur faveur,
Si pas un d'eux eût été celui de mon cœur?

DONA LEONOR.

Où vous les a choisis, mais sans vous les prescrire;
Où vous choisissez, quel qu'il vous plaise être;
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

DONA ISABELLE.

Madame, je suis votre, et dois régner sur moi.
Le sang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous débord de nous croire,
Jette une espérance au jour impétueuse,
Et dédaigne l'avis et le cœur et des vœux.

Qu'en conviendrait, Juste ciel! vous me prient, et m'inspire
Et ce que je dois faire et ce que je dois dire.

SCENE III.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR, DONA
ELVIRE, BLANCHE, DON LOPE, DON
MANRIQUE, DON ALVAR, CARLOS.

DONA ISABELLE.

Avant que de choisir, je demande un serment,
Comme, qu'un époux mon choix avengement;
Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître;
Car eût-ils je suis libre à disposer de moi.

Le choix de mes états ne m'eût point une loi;
 D'une troupe impoissée il m'a débarrassé,
 Et d'être tenu sur vous trois déchargé ma pensée;
 Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous,
 J'ai dû à savoir par là qu'on vous préfère à tous;
 Vous m'en êtes plus chers et plus considérables;
 J'y vais de vos vertus les preuves honorables;
 J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits;
 Mais, quoique mon dessein soit d'y honorer mon choix,
 Le ciel en un moment quelquefois vous éclaire,
 Je vous, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
 Et que vous ne fussiez que, pour devenir roi,
 Quoique on ne plaira n'a besoin que de moi.

DON LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure antécédente,
 Votre état avec vous n'agit que par prière,
 Et ne vous a pour vous fait voir ses contentemens;
 Que par obéissance à vos commandemens;
 Ce n'est point ni son choix ni l'honneur de sa race
 Qui me font, grande reine, espérer cette grâce;
 Je l'attends de vous seule et de votre honneur,
 Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
 Et dont, sans regarder au-dessus ni famille,
 Vous pouvez faire part en royaume de Castille,
 C'est à nous d'obéir et non d'en murmurer;
 Mais vous nous permettez toutefois d'espérer
 Que vous ne ferez choix cette faveur injuste,
 Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;
 Et que votre vertu vous fera trop savoir
 Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
 Voilà mon sentiment.

DON ISABELLE.

Pardes, vous, don Henrique.

DON MARRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
 Quelques votre discours nous ait fait des leçons.

Capelles d'aveir l'un à de justes soupçons,
 Je vous dirai pourtant, comme à son souverain,
 Que pour faire un vrai roi vous le laissez en reine;
 Que, vous laissez honorer, c'est vous-même affaiblir
 La dignité de rang qui le doit consoler;
 Et qu'à prendre pour lui le choix qui en vous propose,
 Le roi que vous héritez vous devez peu de chose,
 Faisant il tendroit les vœux de monarque et d'époux
 Du choix de vos états aussi bien que de vous.

Pour moi, qui vous aime sans sceptre et sans
 couronne,

Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
 Que même le bon roi digne considérer
 Jusqu'à souffrir un fléau et ne faire espérer,
 J'osai me promettre un sort assez propice
 De cet aveir d'un frère et quatre ans de service;
 Et, sur ce doux espoir d'aujourd'hui me tenir,
 Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

DON ALVAR.

C'est comme il faut m'enirer. Et des Aveir de Lanza?

DON ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangues impertinens,
 Choisissez hors des trois, tombez absolument;
 Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

DON ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
 Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
 Et, comme votre cœur n'est pas sans autre aveir,
 Vous avez des deux parts faire bien votre aveir.

DON ALVAR.

Madame..

DON ISABELLE.

C'est avec. Que chacun prenne place.

(*Elle les trois reines prennent chacune un fauteuil; et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assés sur*

*des bancs préparés auprès, Carlos y voyant
une place vide s'y veut assis, et don Man-
rique l'en empêche.)*

DON MARIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette
audace?

Et quel titre en ce rang à pu vous établir?

CARLOS.

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

DON MARIQUE.

Un soldat bien vaillant une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honneur.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat.
J'en avais pour témoin le feu roi votre frère,
Madame; et j'ai trois fois...

DON MARIQUE.

Vous vous aviez en hâte,

Et savez mieux que vous ce que peut votre honneur.

DON ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne le suis pas;

Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes exemples
De les savoir connaître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

DON MARIQUE.

Je ne me croyais pas fier lui pour l'entendre.

DON ISABELLE.

Comte, en core une fois, laissez-le me l'apprendre;

Vous aurons temps pour tout. Et vous, Carlos,

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.

On m'appelle soldat; je fais gloire de l'être;

Au feu roi par trois fois je le fis bien connaître.

L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,

Des mains des ennemis par moi seul fut ravi:
Cette seule action établit le bataille,
Vint reconquer le Manre au pied de sa merveille,
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus, et donna les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant sa vie,
Quand, tout percé de coups sur un monceau de morts,
Je lui fis si long-temps blesser de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Ceux qui s'entrevenaient furent sacrifiés;
Et le même événement qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la besche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits
Qui s'ont pas pour témoin en les yeux de nos rois.
Tel me voit et m'entend, et me respire encore,
Qui gémissait sans moi dans les prisons du Manre.

DON MARIQUE.

Vous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'à vu le roi,
Seigneur; et qui voudra parle à sa conscience.
Vous savez le feu roi me promit récompense,
Mais le mort le surprit comme il le résolvait.

DON ISABELLE.

Il se fit acquiesce de ce qu'il vous devoit;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous le fais honneur.
Soyez-vous, et quittons ces petits différends.

DON LOPE.

Souffrez qu'aujourd'hui il nous rende ses parents.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame; et, s'il en faut notre reconnaissance,
Nous vous remercions deux qu'un combat devint

L'un et l'autre, sans loi, nous étions prisonniers:
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'est jamais aucun droit d'occuper cette place.

DANLOS.

Se pare qui vendra du nom de son aïeux;
Moi, je ne veux point de moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis avec moi-même, sans les faire connaître.
Mais, pour en quelque sorte être à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race, et mon loia est mon pere.

DON LUIS.

Vous le voyez, madame, et le pouvoir en est clair,
Sans doute il n'est pas noble.

DON ISABELLE.

Hé bien! je l'emmèlle,
Quelle que soit sa race, et de qui qu'il soit fils,
Qu'un air contenté plus.

DON MARIQUE.

Rendez-moi mot, de grace.

DON ISABELLE.

Don Marique, à la fin s'est perdue trop d'audace.
Ne puis-je l'emmèlle si vous n'y consentez?

DON MARIQUE.

Où, mais comment n'est-ce qu'un baron dégrisé:
Tout autre qu'un marquis, ou comte, le profane.

DON ISABELLE, à Carlos.

Hé bien! soyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.

Don Marique, est-ce vous pour faire voir Carlos?
Vous reste-t-il encore quelque camp-pale ou l'arme?

(Don Marique et Don Lopez se lèvent, et Carlos
se sied.)

DON MARIQUE.

Achevez, achevez! faites-le roi, madame!
Par ces marquis d'honneur! êtes jusqu'à vous.

C'est moins nous l'égaler, que l'approcher de vous.
Ce prétendu droit n'étoit pas sans valeur;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a faits faire
Moustreroient bien dans votre ame un tel choix présumé.
Rafin vous le parvez, et nous l'avons juré.
Je vois peut-être; et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je suis avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

DON ISABELLE.

Arrêtez, inséquent! votre reine pardonne
Ce qu'elle incline à peine imprudemment soupçonne,
Et, pour le démentir, veut bien vous assurer
Qu'un choix de ses états elle veut demeurer;
Que vous serez encore même rang dans son ame;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de
flamme;

Et qu'un lieu d'en passer le sole injurieux,
Sur un crime d'aveugle elle ferme les yeux.

DON MARIQUE.

Madame, excusez donc si quelque anticipation,

DON ISABELLE.

Né faites point ici de fausse modestie:
J'ai trop vu votre orgueil, pour le justifier,
Et sans bien les moyens de vous humilier,
Sait que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime.

Vous devez respecter, quels que soient mes dessein,
Ou le choix de mon cœur, ou l'aveugle de mes mains.

Je l'ai fait votre égal; et, quoiqu'en s'en moient,
Sachez qu'à plus encore ma faveur le destine.

Je veux qu'aujourd'hui lui-même il puisse plus que moi:
J'en ai fait un marquis; je veux qu'il fasse un roi.

Et à tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connaît vos mérites;

Et jugera de vous avec plus de raison.

Que moi, qui n'en connais que le race et le nom.
 Marquis, prenez ma ligue, et la donnez pour mariage
 Au plus digne des trois que j'en fais un mariage.
 Je vous laisse y penser tout ce temps de jour.
 Bivans ambassade, laissez-lui votre cour:
 Qui me rapportera l'avis que je lui donne
 Recouvré sur-le-champ ma main et ma couronne.
 Adieu, retirez, allez; et laissez-les juger
 De quel côté l'avoir veut, ou s'engagez.

SCENE IV.

DON MANRIQUE, DON LOPE, DON
ALVAR, CARLOS.

DON LOPE.

Bien! seigneur marquis, vous direz-vous, de grace,
 Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse?
 Vous êtes notre juge, il faut vous adresser.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être aussi mal réussir:
 Qu'on est contre-temps de froide raillerie.

DON MANRIQUE.

Il n'en est pas ainsi quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillez ni prié, ni déseverez nous.
 Je sais ce que la reine en son palais a voulu;
 J'en avais fort bien; vous n'avez rien à lui dire;
 Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
 Je n'entrepris point de juger entre vous
 Qui mérité le mieux le nom de son épouse;
 Je suis téméraire, et n'en suis incapable;
 Et peut-être quelque un m'en tiendrait excusable.
 Je m'en récite donc, afin de vous donner
 Un juge que sans honte on ne peut soupçonner:
 Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.

Comtes, de cet anneau dépend le diadème;
 Il vaut bien son combat; vous avez tous du cœur:
 Et je le garde..

DON LOPE.

A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur.

Qui pourra me l'épée lire rendre à la reine;
 Ce sera du plus digne une pensée certaine.
 Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu;
 Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCENE V.

DON MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVAR.

DON LOPE.

Vous voyez l'arrogance!

DON ALVAR.

Ainsi les grands courages
 Savent en plusieurs repousser les outrages.

DON MANRIQUE.

Il se répond pourtant à il pense qu'aujourd'hui
 Nous daignons mesurer notre épée avec lui.

DON ALVAR.

Refuser un combat!

DON LOPE.

Des généraux d'armée,
 Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
 Ne se commettent point contre un aventurier.

DON ALVAR.

Ne sommes point si bas un si vaillant guerrier.
 Qu'il soit ce qu'on voudra prétendre notre hôte,
 Il doit être pour nous ce qu'on veut la reine.

DON LOPE.

La reine qui nous honore, et, sans égard au rang,

Das sceller ainsi l'état de notre rang?

DON ALVAR.

Les vœux de leurs Rois ne sont jamais comptables ;
 Ils font, comme il leur plaît, ce doivent nos semblables.

DON MARIQUE.

Entrez les Rois, vous êtes bien discret.
 Vozes-vous cependant qu'elle faisoit en secret?

DON ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence ;
 Qu'elle a de sa valeur si haute confiance
 Qu'elle expose par li être approuver son choix.
 Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous deux ;
 Qu'elle nous fait dans l'aise sentir qu'elle l'adore :
 C'est à nous d'honneur ce que la reine honore.

DON MARIQUE.

Tous le respectez fort. Mais y prétendez-vous ?
 On dit que l'Aragon à des alliances si douces...

DON ALVAR.

Qu'ils ne valent deux, ou non, je ne sais pas sans
 crime.

Peut-être de mon pays désoler l'asthme ;
 Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
 Et scieront par-tout l'état qu'il fait de moi,
 Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
 Au marquis don Carlos cet honneur qu'il nous garde ;
 Et, si sur sa valeur je le puis emporter,
 J'attends de vous deux qui voudra me l'élever.
 Le champ vous sera libre.

DON LOPE.

A la bonne heure, comte,

Vous vous êtes alors le disputer sans crainte ;
 Nous ne désignons point un si digne rival ;
 Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

FIN DE PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

DONA ISABELLE, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

BLANCHE, as-tu rien vu de digne à ma gloire ?
 Tu vois tous mes vœux constamment à se tenir.
 Mon cœur se fait un bon choix, sans l'oser accepter,
 Et meurt un bon feu, sans l'oser éteindre.
 Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine.
 Comptable de moi-même au nom de souveraine,
 Et sujette à jamais de trêves où je me voi,
 Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
 O accepter ! c'est tout ce que tu vois possible,
 Pourquoi ne pourras-tu rendre un cœur insensible ?
 Pourquoi permettre-tu qu'il soit d'autres appas,
 Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas ?

BLANCHE.

Je présens tantôt que vous les allez croire ;
 J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire ;
 Ce qu'à vos trois amants vous avez fait paraître
 Au choix de don Carlos sembleroit tout préparer ;
 Je le nomme pour vous. Mais enfin, par l'honneur,
 Ma coisette s'est trouvée heureusement déçue,
 L'effort de votre amour a su se redresser ;
 Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
 Et senti-tu insensible, en trouvant mon attente,
 La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

DONA ISABELLE.

En que, pour honorer sa générosité,

Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trouvant ton attente,
Le pouvoir de la ruse au courroux de l'amante.
D'abord, par ce discours qui t'a semblé suspect,
Je voulais seulement essayer leur respect,
Sensur jusqu'au bout le dignité de ruse,
Et, comme enfin ce choix me venoit de la prise,
Perdre quelques moments, choisis un peu plus tard.
Fallois-je aussitôt pourtant, et commencer à hasard
Mais tu vois quel regard ont tous montré les comtes,
Combien d'efforts pour lui, combien pour moi de
loisirs.

Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sans malice de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée:
A l'insulte du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus, qu'il se voit bien caché,
Et s'est imaginé qu'il ne fait rien paraître
Que se change de rien ne fasse reconnaître.
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
Il doit à ses jaloux, tous ses titres d'honneur:
M'en voulant faire avare, de m'en faisoient prodigue;
Ce torrent grossissoit, renouvoit cette digue;
C'étoit plus les punis, que le favoriser.
L'amour me pelloit trop, j'ai voulu l'amuser;
Par ces professions j'ai cru le satisfaire,
Et, voyant satisfait, l'oblige à se taire.
Mais, hélas! en moi-même il avoit tout d'appui,
Que je n'ai pu jamais pousser contre lui,
Et n'ai mis en ses mains ce don de diadème,
Qu'afin de l'obliger à s'écarter lui-même.
Ainsi, pour appaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et, résolu de gloire un terrible outrage,
De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage.

Autre qu'indifférent aux vœux de tous les trois
L'espérois que l'amour pourroit vaincre mon choix,
Et que le moindre d'eux, de soi-même estimable,
Recevrait de sa main la qualité d'aimable.

Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ai fait;
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet:
Car mon ame, pour lui quoiqu'indolamment prise,
Ne sauroit se permettre une indigne prise;
Et je m'attendois au moins avant que m'accrocher
Ce qu'en secret m'eût tenu ces me demandes.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompé
De m'en être venue à qui porte une épée
Et trouve occasion, dessous cette couleur,
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étonner tant qu'on elle;
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et j'en suis entre les grands, amuseur de mon rang,
Une nécessité de répondre au sang.
Mais, j'y saurois pourvoir.

DANÇON.

C'est un pénible ouvrage
D'écrire un combat qu'on n'auroit l'usage,
Que les lois ont réglé, que les vœux ont servis
Daignaient avec respect honorer de leurs points.
On ne s'en étoit point sans quelque ignorance,
Et l'honneur aux grands contre son plus cher que la vie.

SCÈNE II.

Je sais ce que tu dis, et n'ai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour
affront.

Lorsque le diadème sur elle s'ébalanoit,
Les vœux peuvent douter de leur toute-puissance;
Qui la hasardé alors n'en sût pas bien user;
Et qui veut pourvoir tout, ne doit pas tout user.
Je recevois ce qu'il étoit légitime de le permettre;
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.

Les rois d'Aragon pourront même m'aider.
 Voilà dit Carlos que je viens de mander.
 Demandez et tu verras avec combien d'adresse
 Ma gloire de mon côté est toujours la meilleure.

SCÈNE II.

DONA ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Vous êtes bien servi, marquis, et jusqu'ici
 Vos vœux ont pour vous dignement réussi.
 Je pense avoir aussi bien payé vos services.
 Malgré vos succès et leurs mauvais offices,
 J'ai fait beaucoup pour vous; et tout ce que j'ai fait
 Ne vous a pas coûté seulement un soulier.
 Si cette récompense est pourtant si petite
 Qu'elle ne puisse aller jusqu'à vous mériter,
 Si l'on en veut encore quelque autre à souhaiter,
 Parlez, et demandez-moi moyen de m'acquiescer.

CARLOS.

Après tout de fureur à plaintes sans succès,
 Deut mon cœur n'eût été content de vos succès,
 Surpris, terrible, confus, assailli de douleurs,
 Que j'eusse formé avec quelques souhaits!

DONA ISABELLE.

Vous êtes donc content; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi?

DONA ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans flatter:
 Écoutez. Votre bras a bien servi l'état.
 Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat:
 Dès que je vous fais général, sitôt que je vous donne
 Le droit de disposer de ma propre personne,
 Ce même bras s'approprie à troubler son repos,

Comme si le marquis cessait d'être Carlos,
 Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
 Qui dût à sa ruine servir votre courrage.
 Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens;
 Vous attaquez en eux les appuis et les liens;
 C'est sans sang le plus pur que vous voulez répandre;
 Et vous pourriez être l'honneur et qu'on leur doit rendre,
 Puisque ce même état, me demandant un roi,
 Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
 Resté un peu d'orgueil vous a mis dans le tête
 Qu'à venger leur malprois ou priérite est honorable;
 Vous en avez fait le premier châtiment:
 Mais leur mépris n'a-t-il jusqu'à votre valeur?
 N'en ont-ils pas rendu témoignage à nos vœux?
 Ils ont fait peu d'état d'une vaine renommée,
 Ils ont choisi d'un sort que vous voulez changer:
 Quand un d'eux si juste aurait dû vous toucher,
 J'en ai pris quelque soin de vous venger moi-même.
 Remettez entre vos mains le don du diadème,
 Ce n'étoit pas, marquis, vous venger à demi.
 Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi;
 Et si sans votre choix j'ai voulu les réduire,
 C'est pour vous faire honneur, et non pour les
 détruire.

C'est votre seul vœu, non leur sang, que je veux;
 Et c'est m'entendre mal que vous ayez contre eux.
 N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
 Vous permettrait sur tous trois de donner quelque avantage,
 On devoit que l'état, me cherchant un époux,
 N'en auroit pu trouver de comparable à vous?
 Ah! si je vous croyois si vain, si téméraire...

CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juste colère:
 Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
 Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
 Je ne me défends point des sentiments d'un roi.

Que vos malheureux sujets avoient pu vous être
crimes.

Lorsque je vis en vous les vœux accablés
Des gens de l'esprit, et des braves du corps,
Je puis, de tant d'attentes faire toute envie,
Sur l'honneur de votre époux jeter un œil d'envie;
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi, pour pouvoir espérer;
Et, les yeux éblouis de cet éclat superbe,
Bâiller selon la vue, et rentrer en moi-même.
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un stérile espoir, de vaines idées !...
Je vous aime, malheureux, et vous estime en reine;
Et quand j'aurois des yeux dignes de votre haine,
Si votre ame, sensible à ces indignes lieux,
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux;
Si, par quelque malheur, que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je le voyois descendre;
Commencent aussitôt à vous moins estimer,
Je seroiss sans doute aussi de vous aimer.

L'Amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire:
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos ennemis, sans dessein d'acquiescir
Que l'honneur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et n'aurois mon dessein avec dignité d'arrêter,
S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
Serait-ce à vos devoirs s'opposer pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement!
Il vous doit un époux, à la Castille un maître;
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sais qu'aussi que moi le déclin des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos États;
Mais du moins, si le sort des armes journaliers
En laisse par un mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera le honneur et le regret;

Et même si votre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix reconnoisse mal le sort,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos, par de secrets soupçons,
Qu'il ait l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

DON SANCHE.

Ne cherchez point d'excuse à détourner de son flanc,
Marquis; je puis aimer, puisqu'il vous je suis femme;
Mais, si j'aime, d'est mal me faire votre cœur
Qu'exposer à tropas l'objet de mon amour;
Et tant que vous ardeur ne seroit modérée
À n'avoir dans ce doute mes considérées,
Je le veux éclaircir, et vous mieux délainer,
Afin de vous apprendre à me connoître.

Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime:
Mais l'amour de l'état, plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de signer en ces lieux;
Et, craignant que mes vœux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'Amour
Perde le trône et moi sans perdre encore le jour;
Et mon cœur qu'on lui vole en souffrance d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le ciel tantôt me dignoit inspirer
En quel heureux amant je vous dois rêver,
Que par une facile et soudaine victoire...

DON SANCHE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects que l'auroient épargné
Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné;
Et céder à mes vœux plutôt qu'à son arbitre
Ne seroit que me rendre au juge que j'vite.

Je n'ai besoin point d'un pouvoir absolu

Pour défendre un combat entre vous résolu :
Je blâmerois par là l'honneur de tous les quans.
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre ;
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur ;
Dites-moi cependant, qui recueille plus de cour ?
Qui des trois le premier éprouve la fortune ?

CARLOS.

Don Alvar.

DONA ISABELLE.

Don Alvar !

CARLOS.

Oui, don Alvar de Luna.

DONA ISABELLE.

On dit qu'il aime elle-même.

CARLOS.

On le dit ; mais enfin

lui seul jusqu'ici toute sa noble destin.

DONA ISABELLE.

Je devine à-peu-près quel intérêt l'engage ;
Et nous verrons demain quel sera son ouvrage.

CARLOS.

Vous ne m'avez dité que ce jour pour ce choix.

DONA ISABELLE.

J'aime mieux en lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cœur marque cette jeunesse.

DONA ISABELLE.

C'est peu que son cœur, si je ne l'ai deviné :
Qu'on le laisse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer ;
Adieu. Souvenez-vous sur-tout de ma débaire ;
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCÈNE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur ! le consens-tu ?

Ces ordres n'a-t-il rien qui souille ma vertu ?

N'ai-je point à rougir de cette débaire ?

Que d'un combat illustre achète la licence ?

Tu m'arrançes, ce semble ? Achève ; explique-moi.

La reine a-t-elle droit de te faire la loi ?

Tu n'es point son sujet, l'Argens n'a son maître.

O ciel ! je m'en souviens, et j'en suis encore sûr ;

Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,

D'un malheureux pécheur reconstruire le fils !

Heureux obscurité, qui seule me fais craindre !

Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre !

Plus on m'a fait sortir, plus je crains d'y rentrer :

Et crois me l'avoir fait que pour te reconnaître.

Ton cruel souvenir sans fin me persécute ;

Et sang est l'on m'élève il me montre la chute.

Laisse-toi débarrasser de me faire trembler ;

Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler ;

Laisse-le sans remède m'approcher, des courtoises ;

Et ne viens point m'être plus que tu ne me dommes ;

Je n'ai plus rien à toi ; la guerre a consumé

Tout ce indigne sang dont tu m'aurais formé ;

J'ai quitté jusqu'à mon nom que je tiens de ta haine,

Et ne puis... Mais vois ma véritable reine.

SCÈNE IV.

DONA ELVIRE, CARLOS.

DONA ELVIRE.

Ah ! Carlos ! sur j'ai point à vous rassurer surquis,

Vous qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
 Vous qu'on croit par justice il ne vous appartienne,
 Mais parcequ'il vous vient d'autre main que la mienne
 Et que je ne puis vous n'y appartenir qu'à moi
 D'être en votre gloire au rang où je la voi.
 Je ne considérerois toutefois avec joie
 Des faveurs que sans moi le ciel me vous déplaie,
 Et serois sans en être quand on m'en hérite
 Si le marquis tenoit ce qu'à présent Carlos,
 S'il avoit comme lui son bien à son service.
 Je venois à la reine en demander justice;
 Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
 Je vous accuse donc, non pas de trahison,
 Pour un cœur généreux cette malice est trop noire,
 Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame!

DONA BEVIRE.⁵

Écoutez mes plaintes en regard.

Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
 Carlos de tout son cœur me tiendrait au parole;
 Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole;
 C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
 Et perd sa main sans que son bien d'autrui
 Carlos se souviendrait que sa haute vaillance
 Doit venger don Garcia à mon oblation;
 Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main;
 Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain;
 Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède,
 Qu'une autre soit de gloire, un autre objet passade,
 Et qui, du même bien que m'engageoit sa foi,
 Entrepren' trois combats pour une autre que moi.
 Hélas! si ces honneurs dont vous comble la reine
 Réussent mon espoir en une autre main;
 Si les nouveaux desirs que vous m'en concevez
 Vous ont fait oublier ce que vous me devez;

Rendez-lui ces honneurs qu'un tel comble profane;
 Rendez-lui Rodrigal, Ruggos, et Santillane;
 L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
 Et vous donner encore quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame;
 Le changement de sang ne change point mon sang.
 Mais vous trouverez bon que, par ces trois d'élite,
 Carlos s'oblige à payer ce que doit le marquis:
 Vous réserver mon bras au cas d'une insouïe
 Attireroit sur vous la fortune insouïe,
 Et vous hazarderoit, par cette lâcheté,
 Au juste châtiment qu'il auroit mérité.
 Quand deux occasions pressent un grand courage,
 L'honneur à la plus proche occasion l'engage,
 Et lui fait préférer, sans le rendre incertain,
 Celle qui se présente, à celle qui l'attend.
 Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie;
 Mais bien que je vous doive immoler don Garcia,
 J'ai vu que vers la reine son paroitit le respect,
 Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect;
 Pour m'avoir honoré je l'ai vu entangé,
 Et ne puis m'acquiescer qu'après l'avoir vengé.

DONA BEVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
 Sinon que son service est préférable au mien,
 Qu'avant que de me servir on doit mourir pour elle,
 Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat;
 Peut-être suis-je né d'abord quelque autre état;
 Mais, par un seul effort et pour l'une et pour l'autre,
 Fendresse également mon service et le vôtre;
 Et les plus grands périls n'ont rien de dangereux
 Que j'aie refusé pour sauver des deux.
 Quoiqu'engagé demain à combattre pour elle,

S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle,
 Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
 De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
 Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire,
 Vous, sans manquer vers elle; elle, sans vous déplaire.
 Cependant je ne puis servir elle ni vous
 Sans de l'une ou de l'autre altérer le courroux.
 Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
 Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux crimes,
 Se verra déchiré par un égal amour,
 Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour;
 L'une d'un tel amant, tristement balancée,
 Sur d'éternels soucis voit flatter sa pensée;
 Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se donner,
 Vase rim acquiescé, ni rien abandonner:
 Il n'aime qu'un seul trophée; il ne voit qu'un seul vainqueur;
 Tout ce qu'il entreprend change sujet de plainte;
 Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs,
 Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

DONA ELVIRE.

Ainsi sortez d'amour les premières maximes,
 Que partager son ame est le plus grand des crimes.
 Un cœur n'est à personne, alors qu'il est à deux;
 Amant qu'il les offre il dérobe au vœux;
 Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
 Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;
 Et comme il n'est enfin ni rigueur ni mépris
 Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
 Il ne peut mériter d'un œil qui le chassé,
 En servant, un regard; en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien aise en vers un tel amant.

DONA ELVIRE.

Allons voir si la reine agiroit autrement,
 S'il en devoit attendre un plus léger supplice.
 Cependant don Alvar le premier sera en lit;

Et vous avec l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous êtes de pouvoir.

DONA ELVIRE.

Quand vous le combattrez, j'en suis à ce que j'aime,
 Et métrage son sang comme le votre même.

CARLOS.

Quel m'ordonneriez-vous qu'il j'en fût un roi?

DONA ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

DONA ELVIRE, DON ALVAR.

DONA ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et, d'une main bien saine,
 Entreprendre un combat pour acquiescer le vain ?
 Quel autre agit sur vous avec tant de rigueur,
 Qu'il fasse votre bras à trahir votre cœur ?
 L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous retient ;
 On est honneur et troupe, on est amour et abus ;
 Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
 Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
 Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle ;
 Si vous m'aimés encore, que prétendez-vous d'elle ?
 Et, si vous l'acquiessez, que voulez-vous de moi ?
 Avez-vous droit alors de lui manquer de foi ?
 La m'aimés-vous ; quand vous l'aurez acquiescé ?

DON ALVAR.

Qu'il n'est ni son objet jamais je la méprise !

DONA ELVIRE.

Que ne voulez-vous donc ? Vaincu par don Carlos,
 Avez-vous quelque chose à troubler mon repos ?
 En serez-vous plus digne ? et, par cette victoire,
 Répondra-t-il sur vous un rayon de sa gloire ?

DON ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux !

DONA ELVIRE.

Que me veut donc cela de courir ambitieux ?

DON ALVAR.

Que vous préfériez plutôt de Pétrar digne noble,
 De votre long refus résolu un vaincu.

Mais vous m'avez écouté par un heureux effet
 M'assésant au garant de l'honneur qu'on m'a fait ;
 Et l'état par son choix ne m'eût pas été en peine
 De manquer à ma gloire, ou d'acquiescer sa reine.

Vous refus m'expose à cette dure loi
 D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi :

J'en crains également l'une et l'autre fortune,
 Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune ?

Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à jamais ;
 Vaincu, j'en suis indigne ; et vainqueur, son époux ;

Et le destin m'y traite avec tant d'impudence,
 Que son plus beau succès est tant lieu de supplice !

Ainsi, quand nous devons voir le disputeur,
 Je ne veux l'acquiescer que pour vous mériter ;

Que pour montrer qu'en vous j'ai vu la personne
 Et me pourrais ailleurs promettre une couronne.

Passe la juste ciel que j'y puisse, car m'aurait
 Ou ne la mériter que pour vous acquiescer !

DONA ELVIRE.

Comment vous aperçus de vouloir un vaincu
 De votre gloire opposer un invincible obstacle ?

Et la reine pour moi vous sans rien payer
 Du temps qu'un peu d'amour vous fit son employé ?

Ma couronne est destinée, et le serein afferme
 L'avantage du change en la l'histoire.

Allen, n'en perdez pas la digne occasion ;
 Pourrait-elle sans honte et sans confusion ?

Le lépreux même en tout d'honneur engage
 Est moins légèreté que garantir de mariage.

Mais gardez que Carlos ne me venge de vous ;
 Et ne me venge de vous que par votre courroux.

DON ALVAR.

Ah ! laissez-moi, madame, adieu de courroux
 J'irais en jure-jeu mon combat négocier.

Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime ;
Et si, quand de vos lois l'honneur ne fait sortir,
Vous m'estimés assez pour vous en rassurer,
De ce crime vers vous seuls que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que trois ans de prison,
Puisqu'il me fait connaître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

DON ALVARE.

Le crime, don Alvar, dont je semble irrité,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quitté ;
Et, pour vous dire encore quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre acquiescer au refus
De ma reine sans sceptre, et m'en ai que le titre ;
Le pouvoir m'en est ôté, le temps en est l'arbitre ;
Si vous m'avez servie en gendarme avant
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai niché d'y répondre avec toute l'astuce
Que pouvoit en attendre un oiseau si méprisable ;
Puis-je en ce cas en avoir davantage sur moi ?
Je ne vous point d'époux que je n'en fasse un roi ;
Et je n'ai pas une once avec vous et commune,
Pour en faire un appel de ma triste fortune.

C'est elle-même, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon état ;
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle ;
Je vous avois peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déplorable ;
Mais une occasion plus prompte et plus favorable
A surpris cependant votre amour chancelant ;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
Soit qu'un si long refus l'y tenait exposé,
Je ne vous laisse point de fermeté acceptée
De plus constants que vous l'avoient bien désirée.
Quelle qu'en soit la cause en le refusant,
Vous pourriez l'embarrasser avec moi de châtiment.

Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Teins-ague que l'honneur vous faisoit violence ;
De cette illusion l'artifice secret
M'eût servi à vous plaindre, et vous parloit respect,
Mais contre au-devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie.

DON ALVARE.

Vous auriez dû me vouloir que l'honneur d'un tel choix
Eût couronné votre amour le plus lâche des rois ?
Que pour lui cette gloire eût un trop peu d'amertume,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces ?
Quoi...

DONA ELVIRA.

Vous achetez un sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voulez vos deux rivaux avec qui je vous laisse ;
Et vous direz demain pour qui je m'intéresse.

DON ALVARE.

Hélas ! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCÈNE II.

DON MANRIQUE, DON LOPE, DON ALVARE.

DON MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour ?
La reine charme-t-elle vos sens de dans l'écour ?

DON ALVARE.

Si j'emporte la bagne, il faudra vous le dire.

DON LOPE.

Carlos vous trait par-tout, du moins à ce qu'on croit.

DON ALVARE.

Il fait plus d'un prison, du moins à ce qu'on voit.

DON LOPE.

Il devoit par pitié vous ôter l'une ou l'autre.

DON ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

DON MARIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le feu va.

DON ALVAR.

Je vous plains fort tous deux s'il vient à bout de moi.

DON MARIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre ?

DON ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous serez fort à envier.

DON LOPE.

Qui, de vous voir long-temps hors de combat pour

vous.

DON ALVAR.

Nous aurons essayé les plus dangereux coups.

DON MARIQUE.

L'heure nous tendra d'un côté l'expérience.

DON ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

DON LOPE.

De grâce, faites dans que se soit promptement.

SCENE III.

DONA ISABELLE, DON MARIQUE,
DON ALVAR, DON LOPE.

DONA ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment :

Je n'entrepris rien à votre préjudice ;

Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,

Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

DON ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCENE IV.

DONA ISABELLE, DON MARIQUE,
DON LOPE.

DONA ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure

Que, choeur par moi-même, c'est moi faire une injure ;

Et, puisque de moi-même le choix sera plus beau,

Je veux choisir moi-même, et reprendre l'amour.

Je serai plus pour vous dès lors qu'en me proposant,

J'en avais don Alvar; vous en avez la raison :

Je ne veux point gêner un cœur plein d'extrême flamme,

Et vous être un rival pour le rendre à ses vœux,

Qui n'aime que par force ainsi qu'on le méprise ;

Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.

Vous êtes donc les seuls que je veux regarder :

Mais avant qu'à choisir j'aie mes favoris,

Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine

Qu'en moi c'est moi qui suis aimé, et non l'éclat de votre

L'amour m'a, ce dit-on, qu'une union d'espérance ;

Et je tiendrais des deux celui-là mieux qu'un

Qui favorise ce que je favorise,

Et ne mépriseroit que ce que je méprise,

Qui prendroit en moi même malice, et non point vous :

Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.

Aux vœux de Carlos j'ai paru libérale :

Je voudrais en tous deux voir une estime égale ;

Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous :

Car ne présumer pas que je prenne un époux

Pour m'exposer moi-même à ce horrible mariage

Qu'un roi fait de son main détraire mon ouvrage :

N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne aïeul

Suivre de votre part ce que pour lui j'ai fait :

Et que, par cet aïeul, je demeurai mariée.

Que tout ce qui m'a plus doit être de charité.

SON MARIAGE.

Toujours Carlos, madame ! et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre et votre sort !
Mais, puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
Voulez-vous me apprendre vous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous de nos un des heures précieuses
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers ;
Notre liberté même est due à sa vaillance ;
Et, puisqu'il ait tantôt rencontré quelque insolence
Droit sous le drapeau l'honneur de notre rang,
Vous avez supplié l'obscurité du sang.
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnaître,
L'honneur en combat, et lui faire du bien ;
Mais après vos devoirs nous ne pouvons plus rien.
Qui pourrait pour Carlos ne point être pour un comte ?
Il n'est rien en nos mains qu'il ne reçoit sans honneur !
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

DONA ISABELLE.

Il est entre vos mains des présents assez doux
Qui parviennent vos noms de toute ingratitude,
Et nous sont pour lui de toute inquiétude ;
Il en est dont sans honneur il aurait possession ;
En un mot, vous avez l'un ou l'autre une chose ;
Et je veux que le roi qu'il me plaît de faire,
En relevant ses mains, le fasse son beau frère ;
Et que, par cet hymen, son destin afferme
Ne puisse en rien éprouver trouver son ennemi.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine ;
Je sais qu'en cet état je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
Ne sera, sous ce nom, que mon premier sujet ;
Mais je ne me plains pas de contraindre personne,
Et moins que tous un comte à qui le mien se donne.
Répondez donc, tous deux : n'y consentez-vous pas ?

SON MARIAGE.

Oui, madame, sans plus long et plus cruel délai,
Plût qu'à voir jamais de pareils hyménées
Terminés en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par là cette union d'esprit ;
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix ;
Et jamais...

DONA ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connaître
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
Que je puis supplier l'obscurité du sang ?

SON MARIAGE.

Oui bien pour l'honneur jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compter à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne ;
S'il est d'un sort indigne en l'honneur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, le honneur est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tâche !
Avant que le sceller il faut qu'on me l'accorde ;
J'en dois compte aux dieux dont il est hérité,
À toute leur famille, à la postérité.

DONA ISABELLE.

Et moi, Henriette, et moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance à pas vous figurer
Que je me donne à vous pour vous débarrasser,
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie ?
Si je suis jusque là de moi-même envenimé,
En quelle qualité de sujet, ou d'ennemi,
M'oserez-vous expliquer ce noble sentiment ?
Ah ! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

SON DORE.

Madame, parlez-moi à l'ardeur qui l'a portée ;
Il devoit s'entendre avec plus de douceur.
Nous avons eu effet l'un et l'autre une cour ;
Mais, si j'en en parle avec quelque franchise,

A d'autres qu'un marquis l'une et l'autre ont promise.

DONA ISABELLE.

A qui, don Lope?

DON MARIQUE.

A moi, madame.

DONA ISABELLE.

Et l'autre?

DON LOPE.

A moi.

DONA ISABELLE.

J'ai donc tant parmi vous de ventole faite au roi.

Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses!

Et, parmi les honneurs de vos dignes maîtresses,

N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits

Que vous faites du trône un précieux mépris.

Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,

Et rends grâce à l'état des amants qu'il me donne.

DON LOPE.

Écoutez-nous, de grâce.

DONA ISABELLE.

Et que me dites-vous?

Que la constance est belle en jugement de tous?

Qu'il n'est point de grandeur qui la doive être contraire?

Quelques autres que vous m'en auront vus.

Inutile;

Et si cette vertu ne se doit point forcer,

Pour-dieu qu'à mon tour je sois l'exercer.

DON LOPE.

Écrivez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.

Vous connaissez du moins des Lope et des Marique.

Qu'un ventouse amant qu'ils ont tous deux pour

vous,

Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,

Parte à tuer ainsi la source des querelles

Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.

Et se sont l'un à l'autre attachés par ces amours

Qui n'avaient leur effet que pour le malheureux :

Il me devra sa mort, s'il faut qu'il vous obtienne;

Et si je suis à vous, je lui devrai la même.

Celui qui doit vous perdre ainsi malgré son sort

A s'approcher de vous fait tout son effort.

Ainsi, pour rompre l'une ou l'autre infatigable,

L'une et l'autre ont promise, et nous n'en devons

qu'une :

Vous ignoriez laquelle; et vous la choisissez,

Puisqu'enfin c'est la sœur du roi que vous aimez.

J'ajoute donc à Carlos en peut être beau-frère,

Et si vous devez rompre un sacral et salutaire,

Hasarder un espoir à votre état si doux,

Qu'aflermit sous vos lois la concorde entre nous.

DONA ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,

Vous assurez par conséquent mes premiers sujets,

Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,

C'est dans ma main propre état m'oser faire la loi?

DON MARIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,

Et souffrez qu'on s'excuse, ou même en reine;

Nous vous obéissons, mais nous y consentons :

Et, pour vous dire tout avant que de partir,

Carlos est pénétré, il connaît sa maîtresse;

Qu'il se jure en secret sur cette connaissance;

Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,

Qu'il vienne, vous tendrons l'alliance à hochet;

Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'aime.

Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose :

Mettez en un tel hasard le choix de leur époux.

C'est jusqu'ici nous pour vous nous abstenir pour vous.

Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,

Et pense à quel péril est hymen le hasard.

DONA ISABELLE.

Vous-même, perdez lieu, pour le trop dédaigner

Que je ne montre enfin comme je suis rigour.

SCÈNE V.

DONA ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les entraîne,
 Lorsque l'obéissance au trône les destine ?
 Est-on enchaîné ? est-ce enchaîné ? est-ce enchaîné ?
 Défiance, mépris, ou phérocité ?
 N'est-ce pas peut-être que le ciel me consent qu'avec peine
 Cette triste union d'un sujet à sa reine ;
 Et jette un prompt obstacle aux plus saints dessein
 Qui laissent choir mon sceptre en lieux indignes mains ?
 Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle honte,
 Que pour s'abaisser trop lorsque je les obtiens ?
 Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur ?
 Quel destin à ma flamme oppose son grandeur ?
 Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
 Ciel, laisse-moi disposer ce que je n'ose perdre ;
 Et, puisque enfin pour moi tu n'as point fait de lois,
 Souffre de mes vœux le même indigne choix.

SCÈNE VI.

DONA ISABELLE, BLANCHE.

DONA ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

DONA ISABELLE.

Les comtes à ce prix payent le diable.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de l'armure à ce prix.

DONA ISABELLE.

Rend-il moins possible, et serais-je pour meurtre ?

BLANCHE.

Non, madame ; au contraire, il estime ces dames
 Dignes des plus grands courages et des plus belles
 Armures.

DONA ISABELLE.

Et qui l'empêche de s'aimer, et de choisir ?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête mon désir,
 Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime ;
 Charbonnettes qu'elles sont, les ames n'est un criant.
 Il ne s'en va point sur l'impairé,
 Il semble plutôt enchaîner une infidélité ;
 Et ses discours charmers, sous un œuf de langage,
 M'ont fait voir malgré lui comme son horreur du
 change.

Comme une perversion, qui n'a pour fondement
 Que les secrets lieux d'un autre attachement.

DONA ISABELLE.

Il n'estroit allé ?

BLANCHE.

Oui, si je ne m'étais.

Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse ;
 Et, si je ne craignais votre juste courroux,
 J'oserois deviner, madame, que c'est vous.

DONA ISABELLE.

Ah ! ce n'est pas pour moi qu'il est si timide ;
 Tantôt dans son respect j'ai vu en le contraire.
 Si l'écarter de nous seroit arrivé par le charme,
 Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
 S'il aime en lieu si haut, il aime dans Elvire ;
 Il doit l'accompagner jusque dans son empire,
 Et lui à mes amants vos deux yeux ;
 Non pas pour me s'occuper, mais pour se venger d'eux.
 Je lui donne agrandi pour le voir disparaître,
 Et qu'un criant, ingrate à l'égal de ce traître,
 M'embrasse, après vingt ans de refuge en ses lieux,

Ce qu'avoit mon état de plus doux à mes yeux ?
Non, j'ai pris trop de soins de conserver au vie,
Qu'il combattre, qu'il meure, et j'en serai révis.
Je serai par sa mort à quels vœux m'empayer,
Et j'ai senti des traits qui m'en saura venger.

SANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme, ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaits ?
Je ne sais pas s'il aime ou doute Elvire en vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

DONA ISABELLE.

Tu ne le comprends point ! et c'est ce qui m'insulte ;
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne.
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a ou mieux allumer.
Je veux bien plus, qu'il m'aime, et qu'en juste silence
Fasse à des frons pareils pareille violence ;
Que l'indignité lui donne même crime ;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui ;
Que, par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une ;
Que par son amour seul il s'y laisse obliger ;
Que ce soit m'oublier, et non me négliger ;
Et que, vivant sa flamme à l'honneur trop prompt,
Il m'ôte de péril, sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et le connaît trop bien ;
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas un bien ;
Il me perdre une amie, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence ;
Faux respect qui me barre, et veut régner sans moi.

SANCHE.

Pour aimer dona Elvire, il n'est pas encore roi.

DONA ISABELLE.

Eile est reine, et peut tout une l'espoir de sa mort.
SANCHE.
Si ce n'est un faux hérit, le ciel lui rend un fruit.

Don Sanche n'est point mort, et vient lui, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon.
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

DONA ISABELLE.

Sanche, s'il est ainsi, que d'honneur j'en dois attendre !
L'injustice du ciel, faite d'autres objets,
Me seroit d'ailleurs mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance,
Qu'une fille sous l'hyman, ou l'ours, ou dans l'enfance
Mais, s'il lui rend un fruit, il m'en donne un époux.

Comme, je n'ai plus de yeux pour Carlos ni pour
vous ;

Et, devenant par la reine de ma rivale,
J'aurais droit d'empêcher qu'elle ne se ravale ;
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis vos tristes lois d'honneur.

ISABELLE.

La belle décision que votre jalousie,
Doutant même qu'elle est, a promptement saisie !

DONA ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DONA LEONOR, DON HENRIQUÉ,
DON LOPE.

DON HENRIQUÉ.

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Sont des biens que jamais on ne crée sans peine;
Quoiqu'il l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous sommes de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous avons nous connus;
Et, laissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux.
Heureux si l'Asagon, joint avec le Castille,
De song de deux grands rois ne fait qu'une famille!
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'égal plus qu'à nous;
Et, vous impatient d'en voir le jour naître,
Des Rois de nos voisins chantez le hymne;
Nous reconquons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaisse trop les yeux.

DONA LEONOR.

La générosité de votre dévouement,
Comme, faite trop tôt ma nouvelle espérance:
D'un œil si digne j'attends fruit peu de fruit;
Et ce grand bruit enfin peut être d'un bruit.
Mais j'aperçois en vous deux, et me daigne apprendre
Ce qu'à quelque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Asagon vous sont assez connus;

Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redit point quelles langues méchantes
Chassent des bords du trône de son père.
Il y avait déjà contre ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand l'accouché d'un fils:
Qui le nomme don Sanchez, est, pour cacher sa vie
Aux barbares faveurs du trône de Garcia,
A peine que je lui de lui dire un adieu,
Qu'il le fit malheur sans me dire en quel lieu;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques semaines
Pour reconnaître un jour le sang de ses manes.
Trop inutile sans contre un si mauvais sort!
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il était mort.
Quatre ans après il mourut, et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre succéder en Castille.
Il me souvenir toujours de ses derniers propos:
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots:
- Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable;
- Le ciel vous puisse un jour être plus favorable!
- Dieu Raïmond à point, vous des secrets importants,
- Et vous les apprendra quand il en sera temps.
- Fuyez dans le Castille - A ces mots il expire.
Et jamais don Raïmond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lui dire en ces obscurités
Mais le voyant venir avec ces dignités,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit est né,
(Voyez qu'en sa faveur méritent en se flatter!)
J'ai cru que du moment le temps était venu,
Et que don Sanchez était en votre puissance;
Qu'il l'amenait tel successeur en son lieu.
Hélas! que d'un en vain que mon amour l'espère!
A ma confusion ce bruit s'est démenti:
Bien loin de l'Espagne, ils le cherchent tel.
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais en le nom de ce malheureux prince.

DON LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez aux trépas,
 Et qu'on cherche don Sanche ou don Sanche n'est pas;
 Mais, si vous en voulez croire le voix publique,
 Et que votre pensée avec elle s'explique,
 Ou le ciel pour jamais repris ce héros,
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
 Nous le disons tous deux, quoique suspects d'exécration,
 C'est un miracle par que le cours de sa vie,
 Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
 Cette fière valeur qui brave nos mépris,
 Ce port majestueux qui, tout inconnu même,
 A plus d'accès que nous auprès du diadème;
 Deux rois qui l'ont tenu nous voyons l'estimer,
 Et qui peut être ont peine à ne le pas aimer;
 Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore;
 Madama, après cela j'ose le dire encore,
 Ou le ciel pour jamais repris ce héros,
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
 Nous avons méprisé sa naissance inconnue;
 Mais il se peut de jour nous reconnoître le vœu,
 Et voudrions à regret qu'il fût en sa vie
 Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

DONA LÉONOR.

Il n'a le mérite, et non pas la naissance;
 Et lui-même il en donne assez de reconnaissance,
 Abandonnant le trône à choisir parmi vous
 Un roi pour le Castille, et pour elle un époux.

DON MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'appelle
 A faire sur nous trois cette illustre conquête?
 Oubliez-vous déjà qu'il a dit, à vos yeux,
 Qu'il ne veut rien de voir au nom de ses dieux?
 Son grand cœur se débrite à ce haut avantage,
 Pour devenir sa grandeur en terre à son courage;
 Dans une cour si belle et si pleine d'appas,

Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?
 DONA LÉONOR.

Le voit-il, nous savons ce que lui-même en pense.

SCÈNE II.

DONA LÉONOR, CARLOS, DON MANRIQUE,
 DON LOPE.

CARLOS.

Madame, sachez moi d'un honneur qui m'offense:
 Un peuple, opiniâtre à m'arracher mon nom,
 Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.
 Puisque par sa présence il faut que ce bruit m'avare,
 Dois-je être en l'attendant le fantôme d'une heure?
 Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
 Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi?

DONA LÉONOR.

Quoi que vous prétendiez de la voix populaire,
 Par de secrets voyons le ciel souvent l'éclairer:
 Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
 Et quelle opinion les peuples ont de vous.

DON LOPE.

Prince, ne sachez plus ce que le ciel découvre;
 Ne fermez pas vos yeux quand sa main nous les ouvre:
 Vous devez être las de nous faire faillir.
 Nous ignorons quel fruit vous en voulez cueillir;
 Mais nous venons pour vous une estime assez haute
 Pour n'être pas fâchés à commettre une faute;
 Et notre honneur, au vôtre en arroyé opposé,
 Méritoit par pitié d'être débarrassé.
 Notre orgueil n'est pas tel, qu'il s'attache aux
 personnes,
 Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes;
 Et, s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
 S'il accouta Carlos s'en est un méprisé.

Nous respectons don Sanche, et l'accusons pour maître.

Est-il qu'à notre reine il se fera connaître;
Et sans doute son cœur nous en prouvera bien.
Hélas! cette nation de votre sceptre au sien,
Seigneur; et, d'un soldat qu'il faut la femme image,
Recevez, comme roi, notre premier hommage.

PARTE.

Comtes, ces faux serpens, dont je me vois surpris,
Sont plus injurieux encore que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux
Honneur.

Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part,
J'impatois ce faux bruit aux serpens du hazard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de Castille:

Mais, présume-t-on au jeu de votre belle humeur,
Sectés que les vaillants honorent le valeur,
Et que tous vos pareils auroient quelque serpens
À faire de la même un tel ridicule.

Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu vous me raillez mieux.
La railerie est belle après une victoire;
On la fait avec grâce aussi bien qu'avec gloire.

Mais vous précipitez un peu trop ce dessein:
La lague de la reine est encore en ma main;
Et l'incertain Carlos, sans secours de famille,
Vous sert encore d'obstacle au trône de Castille:
Ce bien, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre ardeur.

DOÑA MARQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître;
Et touchez bien du prince, en disant de l'être.
Si nous avons tardé jusqu'au bout de l'été
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû.

Nous aurons bien encore jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous devons être rendre.
Que vous soyez don Sanche ou qu'un autre le soit,
L'un ou l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.

Pour le recevoir marquis, quoique l'honneur s'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honneur autant qu'il le mérite;
Mais que, pour nous combattre, il sache que le bon sang
Aide un peu un vaillant à combattre ce sang.

Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare
Non que nous demandons qu'il soit German, ou Lare;
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal;
Non le serons nous deux comme un digne rival.

Et si don Sanche enfin n'est qu'un homme vain,
Nous lui disputerons cet honneur de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras débâille un simple aventurier.

Nous vous laissons, madame, rejoindre ce royaume;
Le sang a des secrets qu'on entend mieux une femme;
Et, dans les différends qu'on a lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous nous devons.

SCÈNE III.

DOÑA LEONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me tente;
Pour me faire un honneur on veut que je l'aie;
Mais c'est fait qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet honneur dans mes mains pourra briller long-temps.

DOÑA LEONOR.

Laissons la ce combat, et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y croit.
De grâce, dites-moi, vous commencent-vous bien?

CARLOS.

Plus à Dieu qu'en mon sort je ne commence rien!
Si j'étais quelque enfant égaré des temples,

Livré dans un désert à la merci des bêtes,
 Exposé par la cruauté ou par l'inimitié,
 Rencontre par hasard et souvent par pitié;
 Mon orgueil à ce lieu pendant quelque espace
 Sur votre incertitude et sur mon ignorance;
 Je me figurais vos destins réservés
 Qui toient de même les héros fabuleux,
 Et me voyais des brillantes chaînes
 Qu'un vain forger pour eux le laurier de vos pères
 Car enfin je suis vain, et mon ambition
 Ne peut s'examiner sans indignation;
 Je ne puis regarder sans me le dire
 Qu'ils n'importent rien avec un défilé de robes,
 Instilles dans d'un vol impétueux
 Que penne vers le ciel un cœur présomptueux,
 Que couramment en l'air quelques exploits de guerre,
 Et qu'un coup-d'aïl sur moi rebat soudain le terre!

Je me suis point don Sanche, et connais mes parents;
 Ce laurier est donné en vain au nom que je vous rends.
 Gardez-le pour ce prince; une heure au deux, peut-être.

Avez vos départis vous le front couronné,
 Laissez-moi reprendre à cette obscurité
 Qui ne fait que justifier ma liberté.

SCÈNE II.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
 N'est qu'une illusion que me fait votre gloire?
 Mon cœur vous en desire un autre mouvement;
 Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément;
 Mais je ne puis juger quelle source l'aîné,
 Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'aîné;
 Si la nature agit, ou si c'est le destin;
 Si c'est vous reconnaître, ou si c'est vous démentir;
 Je vous bien tenté de souffrir ce mépris;
 Comme de vos vertus une aimable imposture,
 Condamner pour votre plaisir un laurier qui n'est ni
 deux;

Mais où sera mon dieu s'il ne vit point en vous?
 Ou veut qu'il soit moi; je n'en vois aucun signe;
 Ou vous est, horrible vous, qu'on coupe en secret digne;
 Et le vrai sang des rois, sans le sort abattu,
 Peut couler sa naissance, et non pas sa vertu;
 Il porte sur le front un laurier sacré
 Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire;
 Et celui que le ciel sur le vêtre avait mis
 Pourroit seul s'illuminer, si vous l'exaucez permis.

Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites;
 Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
 Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
 Je ne condamne point votre obscurité;
 Mais estime au contraire sur vous si pesante,
 Qu'il ne tiendrait qu'à vous que mon cœur y consente;
 Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
 Et je vous donne après liberté d'espérer.
 Que si même à ce prix, vous cachiez votre sang,
 Ne me refusez point du moins une autre grâce;
 Ne vous préparez plus à vous accompagner;
 Nous n'avons plus besoin de secours pour régner;
 Le sort de don Garcia a puni tous ses crimes,
 Et rendu l'Espagne à ses rois légitimes.
 N'en cherchez plus la gloire; et, quels que soient vos
 vœux,

Ne me contraindez point à plus que je ne veux.
 Le prix de la valeur doit être ses limites;
 Et je vous crains plus que tous les mérites.
 C'est avec vous en dire adieu; passez-y bien;
 Et laissez-vous connaître, ou laissez-vous démentir.

SCÈNE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qu'en venant à ce point, si les vœux vous ont guéri?

Livré dans un désert à la merci des bêtes,
 Exposé par la cruauté ou par l'inimitié,
 Rencontre par hasard et souvent par pitié;
 Mon orgueil à ce lieu pendant quelque espace
 Sur votre incertitude et sur mon ignorance;
 Je me figurais vos destins réservés
 Qui toient de même les héros fabuleux,
 Et me voyais des brillantes chaînes
 Qu'un vain forger pour eux le laurier de vos pères
 Car enfin je suis vain, et mon ambition
 Ne peut s'examiner sans indignation;
 Je ne puis regarder sans me le dire
 Qu'ils n'importent rien avec un défilé de robes,
 Instilles d'eau d'un vol impétueux
 Que penne vers le ciel un cœur présomptueux,
 Que couramment en l'air quelques exploits de guerre,
 Et qu'un coup-d'aile sur moi volent soudain à terre!

Je me suis point don Sanche, et connais mes parents;
 Ce laurier est donné en vain au nom que je vous rends.
 Gardez-le pour ce prince; une heure ou deux, peut-être,

Avec vos départs vous le feront connaître.

Laissez-moi reprendre à cette obscurité
 Qui ne fait que justifier ma liberté.

Et vais donc je me flatter, et ce que j'aime à croire
 N'est qu'une illusion que me fait votre gloire?
 Mon cœur vous en desire un aveu mouvement;
 Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément;
 Mais je ne puis juger quelle source l'aime,
 Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'âme;
 Si la nature agit, ou si c'est le destin;
 Si c'est vous reconnaître, ou si c'est vous admirer;
 Je vous bien tenté de souffrir ce mélange;
 Comme de vos vertus une aimable imposture,
 Condamner pour votre plaisir un laurier qui n'est ni
 d'air;

Mais où sera mon dieu s'il ne vit point en vous?
 Ou veut qu'il soit moi; je n'en vois aucun signe;
 Ou vous est, horrible vous, qu'on coupe en secret digne;
 Et le vrai sang des rois, sans le sort abattu,
 Peut couler sa naissance, et non pas sa vertu;
 Il porte sur le front un hautain caractère
 Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire;
 Et celui que le ciel sur le vêtre avait mis
 Pourroit seul s'illustrer, si vous l'exaltez permis.
 Voulez l'être dans ce point, puisque vous me le dites;
 Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
 Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
 Je ne condamne point votre illustre;
 Mais estime au contraire sur vous si pesante,
 Qu'il ne tiendrait qu'à vous que mon cœur y consente;
 Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
 Et je vous donne après liberté d'espérer.
 Que si même à ce prix, vous cachiez votre aïe,
 Ne me refusez point du moins une autre grâce;
 Ne vous préparez plus à vous accompagner;
 Nous n'avons plus besoin de secours pour régner;
 Le sort de don Garcia a puni tous ses crimes,
 Et rendu l'Espagne à ses rois légitimes.
 N'en cherchez plus la gloire; et, quels que soient vos
 vœux,

Ne me contraindez point à plus que je ne veux.
 Le prix de la valeur doit être ses limites;
 Et je vous crains plus que tous les mérites.
 C'est avec vous en dire. Adieu; pensez-y bien;
 Et laissez-vous connaître, ou laissez-vous taire.

SCÈNE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qu'en venant à ce point, si les vôtres vous ont guéri?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnoît pour tel!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se joindre de moi,
 Hanches; et, si tu te plains à secouer sa chaîne,
 De moins respecter sa loi l'ouvrage de ta main.

BLANCHE.

La reine seule en vous ne voit plus aujourd'hui
 Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui,
 Mais c'est trop le tenir dechaîné l'infortuné;
 Ce silence vers elle est une ingratitude:
 Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
 Méritoit de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah! mon fatal pour moi, que tu me paraisantes,
 Et préparez-moi bien à d'effroyables châtiments!

SCÈNE V.

DONA ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
 Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos:
 C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure;
 Je ne veux que celui de votre estomac;
 Et si le sort jaloux, qui semble me haïr,
 Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
 Souffrez qu'en m'éloignant je cherche ma tête
 A l'indigne revers que sa fureur m'apparête.
 Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu:
 Souffrez que je l'évite en vous disant adieu;
 Souffrez...

DONA ISABELLE.

Quel ce grand cœur redoute une couronne!

ACTE IV, SCÈNE V.

Quand on le voit couronné, il frémit, il s'étonne!
 Il veut fuir cette gloire, et se laisse aller
 De ce que sa vertu force d'un prisonnier!

CARLOS.

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
 N'est qu'une trahison de nos loixes fortunes;
 Que dejs mes secrets sont à demi connus,
 Je lui confie en vain ma vie et mon pays,
 En vain je me suis sans moi-même découvert,
 Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait sentir;
 Elle a dejs trouvé mon pays et mon nom,
 Le nom Sanche, madame, et moi dans l'Aragon;
 Et je crois dejs voir sa malice furieuse
 Détruire votre ouvrage en choses vous le reste,
 Et faire voir ici, par un horrible effet,
 Quel crime et quel mépris votre loyur a fait.

DONA ISABELLE.

Pourrais-je alors me dispenser de fuir et de courager
 Pour empêcher le sort d'habiter mon ouvrage?
 Ne me dérober point ce qu'il me peut tenir,
 Et le main qui l'a fait ouvrir le confie à son vainqueur.
 Mais vous vous en fermez une vaine défense,
 Pour faire un bon prisonnier l'ennemi qui vous chassera.
 Je ne demande plus d'où partoit ce doloir,
 Quand j'ai voulu vous faire un lysen de ma main.
 Allez dans l'Aragon vivre votre prisonnier,
 Mais allez du moins sans sentir une si honte;
 Et, puisque ce grand cœur d'Aranche à ses appas
 Montre en le suivant que vous ne l'avez pas.

CARLOS.

Ah! madame, plutôt apprenez tous mes crimes:
 Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
 Tout châtir que je suis, je dans votre amour
 Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer,
 N'il m'a fait en vainement quelque chose en rage,
 Il m'a donné d'un roi le nom et le couraige.

Et depuis que mon être est capable d'aimer,
 A moins que d'être reine, il n'a pu s'effarmer.
 Voilà mon premier vœu : et je ne puis vous dire
 Qui m'a fait insidèle, en vous, au don Elvire ;
 Mais je suis que ce cœur, des deux parts engagé,
 Se donne à vous deux, ne s'est point partagé,
 Tousjours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
 Tousjours prêt à mourir et pour l'un et pour l'autre.
 Pour n'en adorer qu'un, il s'est fallu choisir ;
 Et ce choix n'est été de moins quelque désir,
 Quelque espoir d'espérance, et de plus d'aller ;
 Et j'ai mes raisons de craindre et de paraître insidèle.
 Qui n'a rien à prétendre ne peut bien aimer deux,
 Et perdre en plus d'un lieu des soupçons et des vœux ;
 Voilà mon second vœu : et, quoique ma confiance
 Jamais d'un bon lieu n'aït permis d'espérance,
 Je ne puis, sans me voir d'un désespoir jaloux,
 Voir dans les bras d'un autre ou dans Elvire un vœu.
 Voyant que votre choix m'appartient ce martyre,
 Je voulais m'y contraindre en servant don Elvire,
 Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
 Par un véritable hymen, m'aït envoyé la mort.
 Depuis, l'occasion que vous-même vous faite
 M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
 Ce vœu à quelque temps après me devint ennuyeux,
 J'ai cru par ces combats recouvrer mon malheur,
 Le coup de votre perte est devenu moins rude,
 Lorsque j'en ai vu l'issue en quelque incertitude,
 Et que j'ai pu me faire une si douce loi,
 Que ma mort vous donnât un plus vœu que moi.
 Mais je n'ai plus, malheur, aucun combat à faire,
 Je vois pour vous don Sancho un époux nécessaire.
 Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois ;
 Les raisons de l'état regardent toujours leur choix :
 Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
 Ayant devant les yeux un prince qui l'épale ;

Et, puisque le saint accord qui le fait votre époux
 Arrête comme saut dans Elvire avec vous,
 Que je ne puis le voir sans voir ce qui me tue,
 Permettez que j'écrive une lettre à vous,
 Et que je porte ailleurs les vœux de mon cœur
 D'un vœu malheureux de tout de dépit.

DONA ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
 Si je laisse agir les sentimens de veine ;
 Par un trouble secret je les veux confondre ;
 Partez, je le consente, et ne les troublez plus,
 Mais non : pour faire don Sancho attendre qu'il se voit,
 Ce luit peut être faux et me rendre un joir,
 Que de je ? Adieu, marquis ; j'y consente de nouveau ;
 Mais avant que partir donnez-lui mes vœux ;
 Si ce n'est tantôt une faveur trop grande,
 Que pour tant de fa veurs une reine demande ;

DONA ISABELLE.

Vous voulez que je meure et je dois obéir ;
 Dit cette obéissance à mon sort me trahir ;
 Je recevrai pour grâce un si juste supplice,
 Et si en compte la mort et prévient le malice,
 Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
 Emporte ce faux nom et sa gloire en vainqueur.
 C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire ;

DONA ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sancho ? Ah ! c'est qu'il n'a pas je dis !
 Adieu : ne croyez pas ce coup insidieux,
 Et ne craignez rien ;

DONA ISABELLE.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret ;

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

DON ALVAR, DONA ELVIRE.

DON ALVAR.

Esprit, après un sort à mes vœux si contraire,
 Je dois bénir le ciel qui vous envoie un frère;
 Puisque de sa main même il doit être l'époux,
 Cette heureuse union me laisse tout à vous.
 Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
 D'un joug que ne m'imposoit cette faveur publique,
 D'un vain qui me feroit à vouloir être roi,
 Je n'ai plus de combat à faire contre moi.
 Plus à craindre je puis d'une triste victoire;
 Et l'indifférence que vous devez au gloire
 Conservez que mon amour, de son loup dégage,
 Vous rende un moment qui n'a jamais changé.

DONA ELVIRE.

Vous êtes généreux; mais votre impatience
 Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
 Et cette promptitude de rentrer dans mes bras
 Me comble trop tôt d'un amour que je perds.
 Ma peur n'est venue qu'à une rupture confusé,
 Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;
 Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
 Par quelle offre et quel vœux on m'en peut consulter.
 Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère;
 Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frère.
 Attendez les effets que produiront ces bruits;
 Attendez que je sache en vrai ce que je suis,

Si le ciel m'ôte ou laisse encore le diadème,
 S'il vous fait m'obtenir d'un frère ou de moi-même,
 Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,
 Ou si j'ai seulement tout vœux à consulter.

DON ALVAR.

Ah! ce n'est qu'à ce vœux que le ciel vous demande,
 Madame; c'est lui seul que je veux qui m'entende;
 Et sans propre honneur m'acableroit de vaillat
 Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
 Pourrois-je de sa force implorer la puissance
 Sans ne vous obtenir que par obéissance,
 Et, par un lâche abus de son autorité,
 M'écarter en tyran sur votre volonté?

DONA ELVIRE.

Avez peu de raison vous craignez qu'il arrive
 Qu'il ait des sentiments que mon ame ne suit;
 Le dignesang de votre aïeul n'a point d'yeux que leurs peurs,
 Et leurs premiers sujets obéissent le serment.
 Mais vous êtes surpris avec vos délibérations
 Dont les considérations cherchent des assésions,
 Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
 Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux;
 Et vous obstinez depuis ce respect extrême
 Jusqu'à m'en lever à dire, *Je vous aime*.
 Ce mot est un peu rude à prononcer pour vous;
 Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
 Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.

Je suis depuis quel temps vous aimez dans Elvire,
 Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis;
 Mais, encore une fois, sachez ce que je suis;
 Et, si vous n'aspirez qu'à un bonheur de ma plume,
 Tâchez d'approfondir ce dangereux système.
 Carlos a tout de bien de vous considérer,
 Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

DON ALVAR.

Madame.

DONA CATINE.

En ma faveur demandez-vous cette peine,
Et me laissez, de grâce, entretenir la reine.
DON SANCHE.
Faites avec joie, et ferai tout possible
À vous dire bientôt ce qui s'en peut servir.

SCENE II.

DONA LEONOR, DONA ELVIRE.

DONA LEONOR.

Don Alvar me luit-il?

DONA ELVIRE.

Madame, à ma prière,
Il est dans tous ces lieux cherché quelque lumière.
J'ai craint en vous voyant un arc-en-ciel pour ses yeux,
Et de débiter sans mon avis contre vous deux.

DONA LEONOR.

Ne pouvez-il jamais gagner votre courage?

DONA ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

DONA LEONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

DONA ELVIRE.

Oui, si vous lui donnez celui du nouveau roi.

DONA LEONOR.

Et si ce lieu est sans l'ai vous demandez reine?

DONA ELVIRE.

Que vous puisse répondre, en étant incertaine?

DONA LEONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

DONA ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en débattre;

On agit autrement quand le pouvoir espère.

SCENE III.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
DONA ELVIRE.

DONA ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y pouvois par venir
à moi;

Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

DONA LEONOR.

Tout ce que vous voyez point davantage éclairci.

DONA ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous le secret de don Garcia,
Tu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parlait seulement de simples nouvelles?

DONA LEONOR.

Je vous puis sur ce point absolument satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné le raison assez claire.

On soupçonnait encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernière foi don Garcia et son fils.
On l'a pris tôt après, et soulevé par sa prison
Don Raymond prisonnier, reconstruit sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publiés à haute voix
Que nous avions un roi du sang de nos rois,
Que don Sanchez vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa possession.

Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en votre cour.

C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique;
Quand qu'on voit un gens siement on s'explique.

Comme ils avoient tout, leur rapport est confus,
Mais bientôt don Raymond vous dira le surplus.

Que nous veut cependant Isabelle tout étonné?

SCÈNE IV.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
DONA ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah! madame!

DONA ISABELLE.

Qu'est-ce?

BLANCHE.

La femme courue!

Votre Carlos...

DONA ISABELLE.

Hé bien!

BLANCHE.

Son père est en ces lieux.

Et c'est...

DONA ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un pécheur.

DONA ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mon yeux.

DONA ISABELLE.

Tes yeux?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

DONA ISABELLE.

Que j'ai peints à tes yeux!

DONA LEONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire?

DONA ELVIRE.

Que le ciel est injuste!

DONA ISABELLE.

Il est, et nous fait voir

Tu es injuste effet son abîme possible,
Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,
Et forme une vertu qui n'a l'air que d'elle.
Père, Blanche, et dieux sans comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encore de courroux
Du haut de l'escalier je le voyais descendre;
En vain de ce lieu bruyant il se voulait défendre;
Votre cœur, obstinée à lui changer de nom,
Murmurait tout autour. - Don Sanchez d'Aragon,
Quand un chétif vieillard le suit et l'embrasse,
Lui, qui le reconnoît, frémit de sa disgrâce;
Puis, laissant la nature à ses pleurs inextinguibles,
Répond avec tendresse à ses embrassements,
Ses pleurs mêlent aux siens une ferveur sincère;
On s'en tend que soupire: Ah! mon fils! ah! mon

père!
- O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
- Tu m'en rends la vie!, et - N'en m'avez perdue!
- Classe étrange! à ces cris de douleur et de joie
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie;
Il s'avance au milieu et se penche à pleurer,
En dit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille bontés:
C'est un foule, un mélange malheureux par les coutumes.
Eux-mêmes (admirer leur générosité)
S'efforcent d'effacer cette inévitabilité;
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches préjugés;
Mais ils en font servir un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaisir, a si mal à propos
Instruit ce malheureux, pour effrayer Carlos,
Avec avidité cette histoire est écoutée;
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est dite:
Et pour plus de croyance à cette machine

Les comtes sont traités en lions-humains en prison.
 Carlos eut le témoignage en vain comme soi-même ;
 Les vœux qu'il dit eurent un stratagème ;
 Et dans le débâtement que l'accable aujourd'hui
 Ses plus grands vœux eurent l'un sauvent malgré lui.
 Il compte, il menace, et, bien loin de céder,
 Il mit à pleins voix qu'on lui rende son père.
 On trembla devant lui, sans croire son courroux ;
 Et rien... Mais le valet qui vient s'en plaindra-t-il vous.

SCÈNE V.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
 DONA ELVIRE, BLANCHE, CARLOS,
 DON MANRIQUE, DON LOPE.

CARLOS.

Hé bien! madame, vous en connaît-on naissance?
 Vaut-il le digne fruit de mon obéissance.
 J'ai peiné ce malin, et l'aurois déçu
 Si vos commandemens ne m'eussent arrêté.
 Il m'a dit, madame, à ce moment furieux ;
 Et l'on m'a vuache même le mal bien qui me vante!
 Ou me vole sans père, ou le fait criminel!
 Ou attache à son nom un opprobre éternel!
 Je suis fils d'un pécheur, mais non pas d'un infâme ;
 La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme ;
 Et je renonce aux honneurs de cour et de courtois
 Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils ;
 Rien n'a pu effacer le sacré caractère.
 De grâce, commandez qu'on me rende mon père ;
 Ce doit être avec vous de savoir qui je suis,
 Sans m'accabler encore par de nouveaux traits.

DON MANRIQUE.

Foyez ce grand courage à conserver sa gloire,
 Madame, et l'impéchet lui-même de ses vœux.

Mais n'a-t-on pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
 A fait trembler le Maître et triompher ses vœux
 Recût de sa naissance une telle étiquette ;
 Tant de valeur écrite aux sources plus belles.
 Aidez, ainsi que nous, ce peuple à s'élever ;
 Il aime son crime, et donne l'artillerie ;
 A tant de beaux exploits rendez cette justice,
 Et de votre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié !
 Reprenez votre orgueil et votre indolence.
 Après que ma fortune a souillé votre nom,
 Vous plaignez moi-même sans entrer à la vie ;
 Et, me croyant par elle à jamais abattu,
 Vous exercez sans peine une haute vertu.
 Peut-être elle ne fait qu'une ombre à la mémoire ;
 La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne ;
 Mais son plus bel reflet eût trop séché,
 Si je le retenais par un lâcheté.
 Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache ;
 Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.

Sanche, fils d'un pécheur et non d'un imposteur,
 De deux comtes jadis fut le libérateur ;
 Sanche, fils d'un pécheur, mettrait en doute son père
 Deux illustres vœux sur le chemin de leur royaume ;
 Sanche, fils d'un pécheur, tient encore en sa main
 De quoi faire bientôt tout l'honneur d'un souverain ;
 Sanche enfin, malgré lui, dedans cette prison,
 Quelque fils d'un pécheur, a pensé pour sa prison.
 Vaut-il en qu'on pu faire et qu'on fait à vos vœux
 Un cœur que ravalait le nom de son vœux.
 La gloire qui m'a vu servir après cette disgrâce
 Estote encore assez pour honorer ma race,
 Et parolera plus grande à qui comprendra bien
 Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de bien.

NON LOPE.

Cette noble fierté dérivée au tel père,
Et, par un dévouement à soi-même contraire,
Obéissant de nouveau ce qu'on voit séparer,
Non, le fils d'un pêcheur ne peut point ainsi;
Et son ame paroit si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'enfant que j'ai vu naître.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils,
La justice du ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous le voeu de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignités;
Dont il vous plut croire ses vœux qu'on a;
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame; il les relève avec ce grand ouvrage;
Et vous ne leur pourriez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

DONA ISABELLE.

La générosité qu'en vous les traits j'admire
Me met dans un état de n'en être que leur être,
Et, dans la nouveauté de ces événements,
Par son illustre effort percevant mes sentiments,
Il paraît en vain, comble, c'est vous excellent
À lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang apert.
Vous voyez au-dessus avec tout de franchise,
Qu'instinct que du pêcheur je n'en trouve surprise.
Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisque d'en vous vous êtes reconnu,
Milledeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageux effort d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déshérités que vous en recevez.
Puis-je vous considérer d'un sort que vous honrez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père;

Mais je vous tiens en ce noble honneur au dernier point
D'être né d'un tel père, et de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur, sans dans l'autre balancer,
Respecte encor si haut une telle naissance.

SCÈNE VI.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
DONA ELVIRE, CARLOS, DON MAN-
RIQUE, DON LOPE, DON ALVAR,
BLANCHE.

DON ALVAR.

Princesse, adieu l'espoir d'un prisonnier.
Qu'en faveur de son fils on veut obtenir.
Ce malheureux pêcheur, par promesse, ai crainte,
Ne sauroit se résoudre à souffrir une honte.
J'ai voulu lui parler, et m'en fais que sortir;
J'ai vu bien, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal à propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur à moins que d'avouer
Que c'est un lâche sans qu'on le force à jurer;
J'ai même à ces raisons ajouté la menace:
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours si fier;
Et, quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de tout fait il a eu de sa fortune
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'âme!)
Que, voyant ce prisonnier qu'en vous même il a vu,
La reine d'Aragon agrandit son fils.

(à Dona Leonor.)

Si vous le reverrez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous demandez sans doute à cet illustre fils
Un rang encore plus haut que celui de seigneur.

Ce bon homme en parait l'âme toute ébahie.
*(Don Alvar présente à dona Leonor un petit
 dessin qui s'ouvre sous clef au moyen d'un
 ressort secret.)*

DONA ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paraissez troublée!

DONA LEONOR.

Fut bien espié de l'être en recevant ce don,
 Madame, j'en serais si mon fils vit, ou non;
 Et c'est où le devoir, déprimant sa naissance,
 D'un sort et paternel et la reconnaissance.
 Hélas ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
 Ah! Sanchez, si par là je puis le découvrir,
 Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
 Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage,
 Et qu'après ce traité que vous m'avez rendu
 Vous recevrez le prix qui vous en aura dû.
 Mais à ce don transport s'en est déjà trop permettre;
 Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.

Ce présent donc enferme un don de charmes
 Que reçoit don Fernando pour armer de nos vœux,
 Son portrait et le sien, deux pièces les plus rares
 Que forme le soleil sous les climats lointains,
 Et, pour un témoignage encore plus certain,
 Un billet que lui-même devoit de sa main.

SCENE VII.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
 DONA ELYRE, CARLOS, DON MAN-
 RIQUE, DON LOPE, DON ALVAR,
 BLANCHE, UN GARDE.

LE GARDE.

Madame, don Raymond nous demande audience.

DONA LEONOR.

Qu'il entre. Parlez-moi à mon insouciance,

Si l'ardeur de la voir et de l'entretenir,
 Avant votre camp, l'ose faire venir.

DONA ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
 Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCENE VIII.

DONA ISABELLE, DONA LEONOR,
 DONA ELYRE, CARLOS, DON MAN-
 RIQUE, DON LOPE, DON ALVAR,
 BLANCHE, DON RAYMOND.

DONA LEONOR.

Laissez là, don Raymond, la mort de nos tyrans,
 Et rendez seulement don Sanchez à ses parents.
 Vit-il? peut-il braver nos fers destinés?

DON RAYMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
 Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
 Par l'archer du feu roi je le fis élever
 Avec tant de secret, que même un second père
 Qui l'estime son fils ignore ce mystère.
 Ainsi qu'en votre camp Sanchez y fut son vrai nocé;
 Et l'on s'en retrancha que cet illustre don.
 Là, j'ai vu qu'il seiso aux son glorieux mariage
 S'indigna des emplois de ce faux parentage;
 Qu'ingratement déjà d'être si mal traité
 A sa femme lassée il s'étoit dérobé;

Que déposant son nom, et cachant sa famille,
 Il avoit fait merveille aux garnisons de Castille,
 D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
 L'avoit vu plein de gloire, et fort bien à la cour;
 Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine;
 Qu'il étoit connu même et chéri de la reine;
 Si bien que ce pitié, d'aise tout transporté,

Avez-vous cherché ce fils si fort vanté.

NONA. *NONA.*

Don Raymond, si vos yeux pouvaient le reconnaître...

NONA. *NONA.*

Où, je le vois, madame. Ah! neigeur! ah! mon maître!

NON. *NON.*

Mais l'avions bien jugé. Grand prince, rendez-vous;

La vérité paraît, c'est aux vœux de tous.

NONA. *NONA.*

Don Sancho, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encore du sort un revers redoublé.

Mais, madame, voyez si le héraut du roi

Accorde à don Raymond ce qu'il vous dit de moi.

NONA. *NONA ouvre l'écriteau, et en tire un billet qu'elle lit.*

Pour tromper un traître je vous trompe vous-même:

Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer.

Cette erreur lui peut rendre au jour le diadème,

Et je vous l'ai caché pour le mieux sauver.

Si ma fièvre vous vous passe pour criminelle,

Faiblement ont les mains qu'elle vous fait souffrir.

De crainte que les mâles de l'aveugle maternelle

Par leurs empressemens le fissent découvrir.

Nague, un pauvre pécheur, c'en font don le père;

Si femme, en son absence, venant d'un fils mort,

Elle reçoit le vœux, et sur si bien se taire,

Que le père et le fils en ignorent le sort.

Elle-même l'ignore, et, d'un si grand déshonneur,

Elle suit seulement qu'il n'est pas de son sang:

Et craint que ce parent, par un miracle d'époux,

Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.

A ces marques en jeun dignes le reconnaître;

Et peinte l'Aragon, retournant sous vos lois,

Apprendre, ainsi que vous, de moi qu'il se faut re,

Que Sancho, fils de Nague, est le sang de ses rois!

NONA. *NONA se retire.*

Ah! mon fils, s'il est fait encore d'aveuglé.

Croyez en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, à don Alvar.

Ce seroit mal répondre à ce rare honneur,

Que vouloir me défendre en cas d'un tel honneur.

(à don Alvar.)

Je reprends toutefois Nague pour mon vrai père,

Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espere.

NONA. *NONA.*

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis:

Je vous avais fait tout en vous faisant acquis;

Et vous n'avez pas lieu d'être en vous plaintes

De ce retardement où j'ai vu vous contraindre.

Et priez moi, que le ciel devienne pour un roi

Digne de la Castille, et digne encore de moi.

J'avais mis cette loge en des mains sans honneur

Pour la rendre à don Sancho, et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mon père;

Qui sans le partager devoit aussi être à deux;

Dans les obscurités d'une telle aventure,

L'homme se confondroit avec la nature.

NONA. *NONA.*

Le nôtre y répondroit sans être au sang;

Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, à don Alvar.

Si vous m'aimiez encore et m'honnoriez en feste,

Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire?

NONA. *NONA.*

Si don Alvar de Laine est cet Alvar époux,

Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, à don Alvar.

Il honorerait en moi la vertu toute nue.

(à don Alvar.)

Et vous qui désigniez ma naissance incertaine,

Comme, et les premiers en cet événement

Jugés en ma faveur si véritablement,
 Votre dessein fut juste autant que son estime;
 C'est la même vertu sous une autre machine.

DON RAYMOND, à dona Isabelle.

Scellés qu'à l'empire il désigne se montrer;
 Nos députés, madame, les patiens d'attendre...

DONA ISABELLE.

Il veut mieux leur donner audience publique,
 Afin qu'on verra de tous ce miracle s'explique.

Alors, et cependant qu'on mette en liberté
 Celui pas qui tant d'honneur nous vient d'être apporté;
 Et qu'on fassent loi, plus heureux qu'il ne pense,
 Recevoir de ses vœux la digne récompense.

FIN DE DON SANCHE D'ARAGON.

EXAMEN

DE DON SANCHE D'ARAGON.

Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la même. Ce qui de l'autre le premier acte est tout d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso*; et le double reconnaissance qui fait le troisième est pris du roman de don Pélagie. Elle est d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une dignité particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissements que le public lui avait donnés trop libéralement, et aussitôt si bien tous les esprits que Paris et le reste de la cour voient prononcés en sa faveur, qu'on leut de quelque temps elle se trouve reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand mérite. C'est un inconnu notre humble homme pour se faire aimer de deux sœurs. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent d'avant quatre actes et demi; et, quand il faut de nécessité finir la pièce, un honneur simple toiser des maux pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend marié de l'une en le faisant reconnaître pour frère de l'autre.

Une scène à certains égards est même que poète.

Don Raymond et ce pêcheur ne valent point la règle que l'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne soit instant dès le premier acte, un appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la sœur dona Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le roi son

mais lui eût appris en passant que don Raymond avoit un secret à lui révéler, ou été trop tôt deviné que Carlos étoit sa prison.

On peut dire de don Raymond qu'il vient avec les débris d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'il n'est ni satisfait ni mécontent de cette règle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'étoit le pêcheur qu'il devoit aller chercher, et non pas eux; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui de son côté vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la prologue, et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la pièce n'auroit pu finir s'il ne fût arrivé.

L'air de joie y est si peu violent, qu'on peut entendre que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de l'ex., j'ai déjà dit que je n'en parlerois plus sur les pièces qui restent à examiner. Les momens du second acte ont autant ou plus de détresse qu'aucun que j'ai mis sur le théâtre. L'amour des deux sœurs pour Carlos y paroît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, et l'autre plus de tendresse. La confiance qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a voulu venger du mépris qu'on lui a fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paroît qu'elle le sait déjà, et qu'elle ne doit que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir.

NICOMEDE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

PRUSIAS, roi de Bithynie.
PHAMISIE, ambassadeur de Rome.
ANATHOÛ, seconde femme de Prusias.
LAODICE, reine d'Arménie.
NICOMEDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.
ATTALUS, fils de Prusias et d'Arménie.
ANARS, capitaine des gardes de Prusias.
CÉRON, confident d'Arménie.

La scène est à Nicomédie.

NICOMEDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NICOMEDE, LAODICE.

LAODICE.
Avez-vous de beaux faits, il m'en est bien doux,
signeur,

De voir encore mes yeux régner sur votre cour;
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,
Un si grand conquérant être encore un compagne,
Et de toute la gloire aspirer à ses travaux.
Faire un illustre hommage à ce peu que je veux.
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mais votre époux saint se refuse à la joie :

Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.
Votre maître y règne; et le roi votre père
Ne voit que par ses yeux, seule le considère.
Pour souveraine lui n'a que sa valonnée;

Jugez après cela de votre situation.
La haine que pour vous elle a si naturelle
À tous occasions se renouvelle :

Notre frère son fils depuis peu de retour...

NICOMEDE.
Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.
Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage,
L'ont enfin enrôlé pour un plus digne ouvrage;

Que ce don à un mere étoit le prix fatal
 Dont leur Flaminien searchoit à se venger,
 Que le roi par son ardeur eût livré ce grand homme,
 S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,
 Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
 Qu'il offroit de son nom le destinât chez eux.
 Par mon dessein nul part je voyois d'écarter
 La Cappadoce entiere avec la Bithynie,
 Lorsque à cette nouvelle, enflammé de courroux
 D'avois perdu mon empire et de vouloir pour vous,
 J'ai laissé mon armée aux mains de Thégane,
 Pour voler en ses lieux au secours de ma reine.
 Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
 Puisque Flaminien ose me le roi.
 Si de son arrivée Annibal fut le cause,
 Lui mort, ou long séjour prisonnier quelque autre chose,
 Et je ne sais que vous qui le puisse arrêter,
 Pour aider à mon frere à vous persécuter.

L'AMBA.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
 N'embarrasse avec chaleur l'indigne de la reine;
 Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
 L'engage en sa querelle, et s'en fait dévot.
 Mais, seigneur, jusqu'où j'irai de m'en plaindre;
 Et, quoi qu'il entreprenne, avec vous bien decouronné,
 Me gloire et mon amour peuvent bien peu se vanter,
 S'il faut votre présence à soutenir ma loi,
 Et si je puis tomber en cette décadence
 De préférer Attale au vainqueur de l'Asie,
 Attale, qu'en d'âge ont mérité les Romains,
 Ou plutôt qu'en exil on ait beyond leurs malins,
 Sans lui rien mettre au cœur qu'une sainte servile
 Qui tremble à voir un siége, et respecte un idole!

NICOMEDE.

Plût, plutôt le mort, que mon esprit jaloux
 Forme des sentimens si peu dignes de vous.

Je crains la violence, et non votre follesse;
 Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

L'AMBA.

Je suis reine, seigneur; et Rome à bien tenter,
 Elle, ni votre roi, n'ont rien à m'ordonner:
 Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
 C'est pour valanter les ordres de mon pere:
 Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
 N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
 Par son ordre et le mien, le reine d'Arcadie
 Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
 Et ne prendra jamais un autre pour sujet.
 Peux tu laisser résoudre à Thyraos d'un sujet,
 Mettre vous en peril.

NICOMEDE.

Et le puis-je, madame,
 Vous voyant exposée aux faveurs d'une femme
 Qui, pour tant tout ici, se croira tout permis
 Peux tu mettre en état de voir signer son fils?
 Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre:
 Qui levroit Annibal pourra bien vous contraindre,
 Tu n'as rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre:
 Qu'elle a gardée aux droits de l'innocence.

L'AMBA.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
 Qui vous mettre d'elle après ce sacrilège?
 Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
 Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
 Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime;
 Et vous serez bientôt la premiere victime.
 Que la mere et le fils, ne pouvant m'échapper,
 Pour m'être avec appel se vendront à moi.
 Si j'ai besoin de vous de peur qu'un me contrainque,
 J'ai besoin que le roi, qu'elle-même, vous contrainque.
 Retenez à l'Arcadie, et, pour me protéger,
 Montrez-moi tant mille bras tout prêts à me venger.

Peules la force en vain, et hors de leur atteinte :
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte ;
Et ne vous flatter point, ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom tant et tant fois vainglorieux :
Quelques haute valeur que puisse être la vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux lois comme un autre :

Et, fassiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,
Quelques que entre un palais pointu sa tête en voi.
Je vous le dis encor, retenez à l'armée,
Ne montrez à la cour que votre renommée ;
Assurez votre sort pour assurer le mien ;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

NICOMEDE.

Retourner à l'armée ! ah ! sachez que la reine
La scène d'assassins sollicité par sa haine ;
Deux s'y sont découverts, que j'aimais avec moi
Afin de la couronne et de troubler le roi.
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père ;
Et quand il ferait la nature à sa mère,
Trois serpents à son trône attachés par nous deux
Parleront un lieu d'elle, et ne se taissent pas.
Que si notre fortune à ses ports arrivés
La prépose à la cour aussi bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'environnez-vous l'honneur de mourir à vos yeux ?

NICOMEDE.

Non, je ne vous en plus d'écarter que je tremble,
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les richesses peuvent nous avilir.
Le peuple ici vous aime et hait des cœurs infames ;
Et s'en être bien fait que signer une tant d'amis.
Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMEDE.

Il ne m'a jamais vu ; ne me découvrez pas.

SCÈNE II.

LAODICE, NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi ! madame, toujours un front inexorable !
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard dédaigné de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gague les cœurs ?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquiesce le vôtre,
Quand j'en aurai besoin j'en aurai besoin un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquiesce point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le, de grâce, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aiime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien garder :

Votre rang et le mien ne sauroient le permettre.
Pour garder votre cœur je n'ai pas eu le mérite ;
Le place est occupée ; et je vous l'ai tant dit,
Faites, que ce discours vous ait été interdit.
On le souffre d'abord, mais la suite importante.

ATTALE.

Que celui qui l'écoute a de bonne fortune !
Et que serait heureux qui pourroit enjouer d'ici
Dispenser cette place, et l'emporter sur lui !

NICOMEDE.

La place à l'empartir coûteroit bien des titres.

Seigneur, ce conquérant garde bien ses conquêtes;
Et l'on ignore encore parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LÉONIDE.

Vous pourriez vous enprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut?

LÉONIDE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LÉONIDE.

Ne parlez pas si haut; s'il est roi, je suis reine;
Et vous mettez l'effort de son autheur
N'agit que par prière et par civilité.

ATTALE.

Non; mais agit ainsi, souvent c'est beaucoup dire
Aux rois comme vous qu'on voit dans son empire;
Et si ce n'est avec des prières d'un roi,
Rome, qui n'a jamais, vous parler pour moi.

SYMBLE.

Rome, seigneur!

ATTALE.

Où, Rome, en êtes-vous en doute?

NICOMEDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous
écoute;

Et si Rome avoit de quels yeux vous brille,
Rien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir un étranger.

A l'éclat de son nom faire une telle injure;
Et vous dégraderoit peut-être dès demain

De titre glorieux de citoyen romain.

Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
En le déshonorant par l'amour d'une reine?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est prisonnier ni vain
Qu'elle dégage égale à ses moindres bourgeois?
Pour voir tant de fois chez ses cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous;
Remplissez mieux un nom vous qui nous troublez
vous;

Et, sans plus l'abaisser à votre ignominie
D'identifier au vain le rois d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un tribun, ou celle d'un prince;
Que Rome vous permette cette haute alliance;
Dont vous serriez enclins le délit de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autoriseroit à tout d'ambition.
Formez, rompez, brisez de si honteuses chaînes;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines,
Et rompez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
J'ai forcé ma colère à le laisser parler;
Mais je crains qu'elle s'échappe, et que, s'il continue,
Je ne m'oblige plus à tout de retenue.

NICOMEDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'en peut-il qu'il se soit?
Perd-elle de son prix pour emprunter un vœu?
Vous-même, amour à part, je vous en fais achète.
Ce grand nom de Romain est un précieux titre;
Et la reine et le roi l'ont avec achète
Pour ne se plaire pas à le voir rejeter,
Puisqu'ils se sont peints, pour ce nom d'importance,

Des charmes de dévouement d'élever votre enfance.
 Des flûtes de quatre ans de vous ont éloigné ;
 Ingrats c'est pour vous en être délogés,
 Pour vous voir régner, par l'hyacinthe d'une robe,
 A la part qu'ils avoient à la grande robe romaine.
 D'un si rare trésor l'un et l'autre j'ai vu...

ATTALE.

Madame, encore un coup, est homme est il à vous ?
 Et pour vous divertir seul si nécessaire,
 Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?

L'ABDUC.

Peings il vous a déjà vous traitent de Romain,
 Je vous bien vous traiter de fils de souverain.
 En cette qualité vous devez reconnaître
 Qu'un prince votre aïeul doit être votre maître,
 Contades de lui déplaire, et avoué que le sang
 Ne vous empêche pas de différer de sang.
 Lui garder le respect qu'il exige en puissance,
 Et bien de lui valer son bien en son absence...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
 Dites un mot, madame, et ce sera le mien ;
 Et si l'âge à mon sang fait quelque préjudice,
 Vous en corrigerez la fatale injustice.
 Mais si je lui dois tout en fils de souverain,
 Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.

Sachez qu'il s'en est point que le ciel n'ait fait maître
 Pour commander aux uns et pour vivre sans maître
 Sachez que mon amour est un noble projet
 Pour élever l'honneur de son royaume au sujet ;
 Sachez...

L'ABDUC.

Je m'en doutais, seigneur, que ma couronne
 Vous charment bien de moins estant que mes passions ;
 Mais, telle que je suis, et mes couronnes et moi,
 Tout est à cet aïeul qui sera votre roi ;

Et s'il doit lui, peut-être en sa présence
 Vous penser deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! Mon courage amoureux...

NICOMEDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
 Seigneur ; s'il les avoit, il pourroit bien lui rendre
 Venir d'un tel amour vengé l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent ! est-ce ainsi le respect qui se voit là ?

NICOMEDE.

Je ne suis de vous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Pense-tu bien me reconnaître et tenir ce langage ?

NICOMEDE.

Je sais à qui je parle, et c'est mon mariage,
 Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez
 Si je vous dois respect ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah ! madame, qu'affaires que sur juste colère...

L'ABDUC.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mère ;
 Elle entre.

SCÈNE III.

NICOMEDE, ARSINOË, L'ABDUC,
 ATTALE, CLEONE.

NICOMEDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,
 Madame, et dites-lui, de grace, qui je suis.
 Faute de me reconnaître, il s'empare,
 Et se débécille est mal dans une aïeul si rare ;
 J'en ai pitié.

ARSINOË.

Seigneur, vous êtes donc tel ?

NICOMÈDE.

Où, madame, j'y suis, et Métrocrate aussi.

ARSINÉ.

Métrocrate! ah! le malin!

NICOMÈDE.

Il n'a rien dit, madame,

Qui vous doive jeter aucun soupçon dans l'esprit.

ARSINÉ.

Mais qui cause, Arsiné, ce retour surprenant?
Et votre ami?

NICOMÈDE.

Elle est venue au bon lieutenant:

Et quant à mon retour, peu de chose le presse.

J'avais été laisé sans maître et sans maîtreas:

Vous m'avez été l'un, vous, dit-je, ou les Romains;

Et je viens servir l'autre, et d'un, et de vos mains.

ARSINÉ.

C'est ce qui vous amène?

NICOMÈDE.

Où, madame; et j'espère

Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINÉ.

De vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINÉ.

Il ne tiendra qu'à un roi qu'un effet je ne passe.

NICOMÈDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce?

ARSINÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE.

Je conçois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède?

NICOMÈDE.

Où, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous rende.

ATTALE.

Ah! s'ilquesun, excusez si vous connaissiez mal...

NICOMÈDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.

Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,

Ne vous départez point d'un si noble ardeur;

Mais comme à son secours je n'ai point que moi,

Ne la meniez plus de Rome ni du ciel.

Je la défendrai seul; attaquez-la de même,

Avez tous les respects qu'on doit au dieux.

Je veux bien mettre à part avec le bon d'abord

Le rang de votre maître où je suis destiné;

Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,

Des loques d'Asie, ou de celles de Rome.

Adieu, prince; y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV.

ARSINÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINÉ.

Quel! tu ferois comme à qui m'aimait le mieux?

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise?

Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINÉ.

Tu l'entends mal, Attale; il le met dans ses mains.

Va rassurer de son part l'architecte romain;

Dedans mon cabinet amène-le sans bruit,

Et de tes heures sois tel maître que la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINÉ.

Va, s'aperche de rien;

Et, pour en avoir tout, hâte cet entretien.

J.

13

SCENE V.

ARSINOË, CLÉON.

CLÉON.

Tous lui cachés, ma dame, un dessein qui le touche !

ARSINOË.

Je crains qu'en l'agressant son cœur ne s'ébranle :
Je crains qu'il le verra par les Romains instruit
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne connoisse mal qu'il n'est touché ni crime
Qu'un crime acquis par li ne rende légitime.

CLÉON.

Peut-être en les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal n'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOË.

Ne leur impute pas une telle injustice ;
Un Romain seul l'a faite, et par ses arts artifices.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité :
Servant à ses dépens de ce qu'il devoit faire,
Elle le souffroit mal acquis d'un adversaire ;
Mais, quoique par ce crime on prétend au vœu
De chez Antioche elle l'a fait bannir,
Elle auroit pu couler sans résente et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius, trop piqué de l'offense
Que son père défit lui laisse sur le front,
(Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine
Vit choir ses liges aux bords de l'Apennin,
Flaminius son père en étoit général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal ;)
Ce fils donc qu'a pressé le sort de sa vengeance
S'est aisément rendu de mon intelligence.
L'espérance en voir l'objet entre ses mains tenus

A peussent par lui le retour de mon fils ;
Par lui j'ai juri Rome en haute parole
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
Et de voir Eudice unir tous ses états,
Par l'hymen de sa princesse, à ceux de Prusias ;
Si bien que le séul promet un juste courrage
D'un empire si grand sous un si grand ouvrage,
Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur
Pour rompre cet hymen et briser sa grandeur ;
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉON.

Attale à ce dessein entreprend un maître ?
Mais que s'agissoit Rome avant que le retour
De cet amant si cher affermit son amour ?

ARSINOË.

Trêter un vainqueur en tête d'une armée
Peût à autre en tous lieux au colere allumée,
C'étoit trop hasarder, et j'ai cru pour le mieux
Qu'il fallût de son fort l'attire en ces lieux.
Métrochate l'a fait par des trombes paniques,
Folignant de lui traire avec ordres tyranniques ;
Et, pour l'assommer se ditant enchaîné,
Il l'a, grâce aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en justifier,
Je courrai m'en servir à mes artifices.
Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effraye,
J'ai changé de couleur, je me suis écrié ;
Il s'en est mis surprendre, et l'a cru bien en vain,
Puisque son retour même est l'ouvrage de ses mains.

CLÉON.

Mais, quoi que Rome fasse et qu'Attale prétende,

Le moyen qu'à ses yeux Eudice se rende ?

ARSINOË.

Et je s'engage aussi mon fils en cet amour

Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome, et la coter,
 Je n'en veux pas, Cléone, un sceptre d'Arménie;
 Je cherche à m'assurer celui de Bithynie;
 Et, si ce diadème une fois est à moi,
 Que cette reine après se choisisse un époux.
 Je ne la vais penser que pour le voir rebelle,
 Que pour saisir les cœurs de son amant et d'elle.
 Le roi, que le Romain pressura vivement,
 De peur d'offenser Rome agit chancellement;
 Et ce prince, piqué d'une juste colère,
 S'emportera sans doute et bravera son père.
 S'il est prompt et loyal, le roi ne l'est pas moins;
 Et comme à l'échouffe j'applaudirai mes soins,
 Pour peu qu'il de tels coups ait assés fait sentir,
 Mon entreprise est sûre, et sa perte insupportable.
 Voilà mon cœur content et tout ce qu'il prétend.
 Mais dans mon cabinet Flacculus m'attend;
 Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous ne connaissez trop pour vous en mettre en
 peine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

REVENIR sans mon ordre, et se mectre loi!

ARASPE.

Sire, vous aviez tort d'un pareil reproche songé;
 Et la haute vertu du prince Nicomède
 Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède.
 Mais tout autre que lui devoit être suspect;
 Un rebelle si soudain n'oseroit pas respect,
 Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
 Des secrets raisons de tout d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop; et sa témérité
 N'est qu'un peu attentif sur mon autorité;
 Il n'a veut plus dépendre, et croit que ses complais
 Au-dessus de soy lens ne laissent point de lois,
 Qu'il est lui seul sa règle, et que, sans se troubler,
 Des lois tels que lui se sauraient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent,
 A suivre leur devoir leurs hauts faits se terminent;
 Et ces grands courages, au lieu de leurit de leurs combats,
 Souvent dans l'amour et parut leurs soldats,
 Font du commandement une douce habitude
 Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Et tout, Araspe, dis que le nom de sujet

Rédait toute leur gloire en un rang trop abjet ;
 Que bien que leur naissance en estime les destine,
 Ses amertumes trop lent, leur grand amour en marine ;
 Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,
 Et qui perd de son prix écart trop attendu ;
 Qu'on voit naître de la mille courbes protuberans
 Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques ;
 Et que, si l'on ne va jusqu'à toucher le cœur
 De son règne ennuyeux et de ses tristes jours,
 Du moins une insolente et fâcheuse abstinence,
 Lui laissant un vain titre, manage sa puissance.

A A A A A.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
 Seigneur, et qu'en tout autre il faudroit craindre.
 Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire ;
 Le prison est vaine, et vous êtes son père.

P R U C I A S.

Si je n'étois bon père, il seroit criminel ;
 Il doit son innocence à l'amour paternel ;
 C'est lui seul qui l'excuse et qui se venge,
 Ou lui seul qui se trompe et qui se venge.
 Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
 Contre l'ambition n'ait eu vain combat ;
 Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire,
 Que se fasse d'un roi pour se faire d'un père ;
 Mille exemples sanglants ne me peuvent l'empêcher ;
 Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner ;
 Et depuis qu'une fois elle nous inquiète,
 La nature est aveugle et la vertu muette.
 Ty le disais-je, Araspé ! il m'a trop bien servi,
 Augmentant mon pouvoir il me l'a tout ravi ;
 Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ;
 Et qui me fait régner en effet est mon maître.
 Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand ;
 On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tout.
 Tout ce qu'il a fait pour moi meurt qu'il m'a proposé,

Et sa seule présence est un amour reproché ;
 Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ;
 Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendrait de moi ;
 Et que, si je lui laisse un jour une couronne,
 Ma tête en portera trois que sa valeur me donne.
 J'en rougis dans mon âme et ma confusion,
 Qui m'empêche et croît à chaque occasion,
 Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
 Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;
 Qu'il n'a qu'à l'en reprendre, et peut tout ce qu'il veut.
 Juge, Araspé, où j'en suis, où j'en va tout ce qu'il peut.

A A A A A.

Pour tout autre que lui je suis comme s'expliquer
 La règle de la cour et toute politique.
 Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
 Encore qu'il ait sans crime, il n'est pas innocent ;
 On n'attend point alors qu'il s'en taise tout pernicieux.
 C'est un crime d'être que d'en pouvoir commettre ;
 Et qui aît bien séjourné l'empêche par conséquent
 De mériter un juste et plus grand châtimant,
 Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
 Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
 Mais, seigneur, pour le prison, il a trop de vertu ;
 Je vous l'ai déjà dit.

P R U C I A S.

Et m'en répondras-tu ?

Ma seras-tu parent de ce qu'il pourra faire
 Pour venger Araspé, ou pour punir son frère ?
 Et le pardon tu pourras donner à voir d'un œil égal
 Et l'amour de son frère, et la haine d'Araspé ?
 Non, ne nous flattons point : il court à sa vengeance ;
 Il n'a le prétexte, il en a la puissance ;
 Il est l'autre ennemi qu'indignent mes états ;
 Il est le dieu du peuple et celui des soldats ;
 Sûr de ceux-ci, sans doute il vient assiéger l'autre,
 Foudre avec son pouvoir sur le reste du règne ;

Mais ce peu qui m'en reste, encore que languissant,
N'est pas prêt-à-être tout-à-fait im puissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de risque,
Le chasser avec gloire, et offrir doucement
Le prix de son esprit à mon ressentiment.
Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à
craindre,
Dussé-je voir par là tout l'état hazardé...

ARASPE.

Il vient.

SCENE II.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince! Et qui vous a mandé?

NICOMEDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassements,
Et d'être le témoin de vos contentements.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens consoler et mon père et mon roi
D'avoir eu la beauté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pourriez vous passer de mes embrassements,
Ne faire par écrit de tels reconnaissances;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un voile
Ce que votre victoire ajoute à votre empire.
Abandonnez mon camp en cet un capital,

Imprenable en tous, et plus au général;
Et tout autre que vous, aujour même comparé,
Revenez sans mon ordre à ce pays de si tôt.

NICOMEDE.

J'ai fait, je l'espère, et mon cœur impatient
A trop eu les transports d'un desir trop ardent;
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense;
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si la haine de vous voit si tôt moins persévérer,
Je serois innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'ai su mieux, seigneur, en perdre un peu
d'estimer.

Et qu'un bonheur si grand ne coüte un petit crime,
Qui ne craindra jamais le plus sévère loi.
Si l'honneur juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus excessive excuse est aussi pour un crime,
Et sous le nom d'un fils toute honte est légitime.
Je ne veux voir en vous que mon unique appui.
Revenez tout l'honneur qu'un vous doit avoir d'être
L'ambassadeur romain me demande audience:
Il veut se qu'en vous je prenda de confiance;
Vous l'écouteriez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi bien le véritable roi,
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à son aïeul;
Je n'ai plus que deux jours pour être à le garder.
L'intérêt de l'état vous doit seul regarder;
Prenez-en au jour lui le marque la plus haute;
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre honte;
Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain,
Fait la haine repaître rebornée dès demain.
Revenez en dépit la puissance absolue;
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entière; et n'attendez pas
De plus méchants que vous à la montrer plus belle.

Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contempe,
Vous désoleraient sur votre propre exemple.
Donnez-leur en un autre, et mettez à leurs yeux
Que nos premiers objets oblièrent le mieux.

NICOMEDE.

Fobstrai, seigneur, et plutôt qu'en me peussé ;
Mais je demande un prix de mon oblation.
Le veuve d'Amalthe est due à ses droits,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos courtois.
Il est temps qu'en son chef soit autre siffle relative ;
De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conclaire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous ; et est illustre emploi
Demander un roi lui-même, ou l'élitrier d'un roi.
Mais pour le renvoyer jusqu'en son Amalthe
Vous avez qu'il y fait quelque cérémonie ;
Tandis que je serai préparé son départ,
Venez lire dans mon camp l'attente de ma part.

NICOMEDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son sang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, FLAMINIUS,
ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me sollicite
Que je vous laisse venir pour elle une demande.
Elle a mouré vingt ans en prison votre fils ;
Et vous pouvez juger les vœux qu'elle en a pris
Par les lettres vertes et les illustres marques

Qui font briller en lui le sang de vos aïeux.
Sur-tout il est instruit en l'art de bien régner ;
C'est à vous de le choisir et de le couronner.
Si vous faites état de cette succession,
Donnez ordre qu'il régne, elle vous en conjure ;
Et vous offrez-vous l'estime qu'elle en fait
Si vous le laissez veuve et mouré en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Qu'il vous lui destinez un sceptre en empire.

PRUSIAS.

Les vœux qu'on peut de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat ;
Je veux que pour régner il en a les mérites,
Et n'en veux point d'autre après ce que vous dites.
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aïné
Dont le bon géniteur trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que servir encore d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire,
Soit fier qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMEDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que se demande Attale.

NICOMEDE.

Le vœux tantobis m'arrivent seul le bonho.
De quel se parle Rome ? et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régner, se doit sur votre état ?
Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture ;
Et laissez faire après en Rome ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils vœux il faut se faire effort.

NICOMEDE.

Qui partage vos biens supplé à votre mort ;
Et de pareils vœux, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah ! ne me travaille point avec la république ;

Porter plus de respect à de tels alliés.

Je ne puis voir sans eux les rois humiliés ;
Et, quel que soit ce fils que Roine veut romain,
Seigneur, j'y lui rendrais son respect avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare génie qu'elle devoit garder,
Et conserver chez soi sa gloire souveraine.
On pourroit conclure, en pour le dicter.

PARMÉNIDE, à Nicomède.

Seigneur, dans ce discours qui vous traite d'aussi,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal.
Ce perfide ennemi de la grande romaine
N'a-t-il pas en son cœur que mépris et que haïne.

NICOMÈDE.

Non ; ainsi il ne s'en-tout laissé former en ce point,
D'estimer beaucoup Roine, et ne la regarder point.
On me voit son disciple, et je le tiens à gloire,
Et quand Flaminius attaque ses tentes,
Il doit savoir qu'en jour il me fera raison,
D'avoir résolu mon maître un secours du poison,
Et d'oublier jamais qu'entré dans ce grand Roine,
Commence par son père à triompher de Roine.

PARMÉNIDE.

Ah ! c'est trop m'outrager.

NICOMÈDE.

N'outragez plus les morts.

PARMÉNIDE.

Et vous, ne cherchez point à braver de discorde,
Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE.

Hé bien ! s'il est besoin de répondre jeter chose,
Attachez votre rigueur, Roine l'a voulu :
Et puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir dans qu'elle commande.

Attache le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,
Et même les grandeurs dont se fait un grand roi.
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.
Par quelque grand effet voyez s'il en est digne :
S'il a crue votre, cette valeur insigne,
Donnez-lui votre armée, et voyez ces grande temps ;
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;
Qu'il regne avec délit sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il connaisse sa tête.

Je lui prête mon bras, et vous dis maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.

L'exemple des Romains m'autorise à le faire :
Le fameux Scipion le fut bien de son frère ;
Et, lorsque Antiochus lui par eux dévint,
Sous les lois du plus jeune on vit chercher l'aïeul.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Egée,
Le reste de l'Asie à nos côtés simple,
Offrent une matière à nos méditations.

PARMÉNIDE.

Roine prend tout ce reste en sa protection ;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes
Sans attiser sur vous d'effrayables tempêtes.

NICOMÈDE.

Figurez sur ce point les volontés du roi ;
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.

Vous pouvez cependant faire ouvrir ses places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux dessein,
Disposer de bonne heure un secours de Roine ;
Et si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrions lui traverser un lac de Trébisonde.

PARMÉNIDE.

Peiner, vous abusez trop tôt de ma bonté.
Le sang d'indulgenteur doit être respecté ;
Et l'honneur souverain qu'il lui je vous défère...

NICOMEDE.

Où laissez-moi parler, sire, ou laissez-moi taire ;
De ne pas point répondre autrement pour un roi
À qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Tous ni offenses moi-même en parlant de la sorte ;
Et vous devez deviner l'ardeur qui vous transporte.

NICOMEDE.

Quoi ! je venais, seigneur, qu'un homme vos traits,
Qu'un million de ses courtes on m'arrête le bras,
Que de vous rassurer on ait même l'audace ;
Et je ne rendais point encore point hommage !
Et je reconnoisrai qui me dit impudement
Qu'il ne s'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSIAS, à Flérentius.

Seigneur, vous pardonnez aux châteaux de son âge ;
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMEDE.

La raison et le temps m'ont servi assez les deux,
Et l'âge ne fera que me les servir mieux.
Si j'avais jusqu'au ciel vécu comme ce dieu
Avec une vertu qui fût imaginable,
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets ;
Et l'admiration de tout s'éleva jusqu'à elle ;
Dont il a vu dans Rome délater le génie
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite ;)
Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome après de ses héros,
Eh ! ne mériterois-je l'ithyenne couronne
Telle que de tout temps l'atala le tient d'un pere,
Et s'empresseroit moins à le faire régner,
Si vos armes sans moi n'alloient au rien gagner ;
Mais parcourez-elle suit avec la Bithynie
Par trois sceptres conçus trop de puissance unie,
Il faut la diviser ; et, dans ce long projet,

Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !
Puisqu'il peut la servir à son faire descendre,
Et la plus de vertu que s'en soit Alexandre ;
Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes amis, ou le prix de mon sang.
Grâce aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en danger ;
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et pourquoy venir ?
Mais n'oubliez d'un fils encore convenez-m'en :
Le malin qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLÉRENTIUS.

À ce que je puis voir, vous avez couronné,
Prince, par intérêt plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont été qu'un dépôt sur la tête d'un père ;
Il n'est que gardien de leur illustre prix ;
Et ce n'est que pour vous que vous avez couronné,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur tout autre que vous ne peut être éparchée.
Certes, je vous envoie un peu plus généreux,
Quand les Romains le sont, de ne fort rien pour eux.
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne vouloit point regarder sur les murs de Carthage ;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
Il n'en eut que le plaisir et le nom d'African.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure ;
Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux séjours d'atala qui vous sont convenus
Que vous craignez en vous l'union du pouvoir,
Si vous en concevez des idées bien tendues,
Elles vous détournent de vos belles pensées.
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus.
Prenez quelque loisir de servir la déesse.
Laissez moins de honte à vos yeux militaires,

Et vous pourrez voir des visions plus claires.

NICOMEDE.

Le temps pourra donner quelque détail
Si la vision est belle, ou si c'est vision.
Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant le gloire de vos armes,
Vous ne la laissez point; mais comme il est permis,
Comme qui que ce soit, de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je vous bien vous l'apprendrai.
Et vous en donnez avis pour ne vous pas surprendre.

Au reste, soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévotiez:
Le Pont sera pour vous, avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos aïeux, ces prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang;
Et, puisque leur partage est pour vous un appât,
Rome n'a pas besoin de vous faire injustice.
Ce prince signera sans rien peser sur vous.

(à Prusias.)

La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle;
Elle vit sans vos lois, et sans respect d'elle.

NICOMEDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tenue
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.
Testez cette puissance en reine comme elle est;
Ne touchons point en elle ses droits du diadème;
On pose les ministres je peulx mes-mêmes.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,

Pour vivre en son état, ne vivent sans nos lois;
Qu'elle aille en son lieu d'elle-même disposer.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose?

NICOMEDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans son cœur que peut votre insolence?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder en respect le silence.
Une seconde fois enfin, s'il vous plaît,
A visiter Laodice en reine comme elle est:
C'est moi-même vous en prie.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Hé quel toujours obstacle!

PRUSIAS.

De la part d'un amour ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit, mille de ses succès,
Prend bien de son cœur sans empêcher l'accès;
Mais il faut que chacun autre se destine.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée;
Et les raisons d'état, plus fortes que son accord,
Trouvent bien les moyens d'en évincer les loix.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non; je vous réponds, seigneur, de Laodice.
Mais enfin elle est reine; et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité!

J'ai sur elle, après tout, une puissance entière,
 Mais j'aime à la pecher sous le nom de prière.
 Rendez-lui donc visite; et, comme ambassadeur,
 Proposez cet hymen vous-même à ses parents.
 Je secondais Rome, et veux vous introduire.
 Mais qu'elle est en vos mains, l'amour ne nous peut
 séparer.

Allons de sa réponse à votre compliment
 Prendre l'occasion de parler hautement.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

PRUSIAS; FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Rome, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
 Sa perte vous devoit ôter quelques alarmes:
 Qui touche trop du roi ne regne pas long-temps.

LAODICE.

J'observeroi, seigneur, ces avis importants;
 Et, si jamais je regne, on verra la pratique
 D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez bien mal au chemin de rigueur.

LAODICE.

Séigneur, si je m'égarer, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisiez trop Rome, et vous deviez faire
 Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je dois,
 Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.

Recevoir ambassade en qualité de roi,
 Ce seroit à vos yeux faire la souveraineté,
 Entreprendre ses vœux, et dedans votre état
 Sur votre autorité commettre un attentat.
 Je la refuse donc, seigneur, et son dépit,
 L'honneur qui me m'est dû que dans mon Arménie.
 C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
 Je puis honorer Rome en son ambassadeur.

Faire réponse en reine, et comme le maître
Et de qui vous ose parler, et qui se'en sollicite.
Ici c'est un maître que je n'entends pas bien,
Car lors de l'Arménie enfin je ne suis rien :
Et ce grand nom de reine ailleurs ne s'annonce
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois assis,
A vivre indépendante, et à vivre en tous lieux
Pour souverain que moi, le monde, et les dieux.

PARTHAS.

Ces dieux vous souverains, et le roi votre père,
De leur pouvoir sur vous n'ont fait disposition ;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allez en Arménie :
Je vais vous y remettre en bonne compagnie.
Partons, et dès demain, puisque vous le voulez
Préparez-vous à voir vos pays déshés ;
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'on de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang.

LAODICE.

Je perdrai mes deus et perdrai mon sang ;
Et ces vaines malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, et non votre sujette ;
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PARTHAS.

Nous serons bien changer ce courage indomté ;
Et, quand vos yeux frappés de toutes ces misères
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors peut-être, alors vous le prierez en vain
Que pitié et compassion il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
Je serai bien changée et d'âme et de courage.
Mais peut-être, seigneur, vous n'avez pas si loin :
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin.

Il vous inspireront, ou trouveront un homme
Capable tant de honte que vous portez Rome.

PARTHAS.

Sur un présomptraux, vous fondez votre espoir ;
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice ;
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice ;
Et, peut-être avant que vous ayez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
Adieu.

SCENE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite.

LAODICE.

Saisissez le roi, seigneur, votre ambassade est faite ;
Et je vous en ai tant, pour ne vous point flatter,
Qu'il est de moi le deus et le vent écouler.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui, vous aime,
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à couvrir le cœur des maux où vous allez.
J'ose donc, comme ami, vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite à besoin de pitié,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est :
La grandeur de courage en une ame royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que son maître craigne, et qu'en faux jour d'honneur
Jette en un tel danger avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit vaincre,
Et se fait admirer que pour se faire plaindre.

Que pour nous parvenir dire, après un grand soupir,
- J'avois droit de régner et n'ai eu m'en servir ;
Vous irrez un roi dont vous voyez l'armée
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée,
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

L'ARTISTE.

Je ne sais si l'honneur est jamais en nos jours,
Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie.

Ma puissance n'est pas tout-d'fait endormie;
Et, sans examiner par quel dessein jaloux
Le grandeur de courage est si mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étois
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu levée;
Que si j'ai droit en trêve elle s'en veut servir,
Et sait bien répondre qui me le veut servir.

Je vois sur la frontière une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre impitoyante;
Mais par quelle conduite, et sous quel général?
Le roi, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal;
Et il vaudroit passer de son pays au règne,
Je lui conseilerois de s'enlever d'un autre.

Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses états,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas?
Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie,
La vertu trouve appui contre le tyranie;

Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Feroit sur le bien public les maximes d'état;
Et croiroit Nicomède, il croiroit sa mort;
Il en sait, il en voit le laire capitaine;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,

Et croiroit d'autant mieux les dangers venir.
Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Rien loin de mépriser Artide peu capable,
J'envie les mépris qu'il recevoit de moi;
S'il tenoit de ma main le qualité de roi
Je le regarderois comme un homme couronné,

Comme un homme vain; ni pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux; et le seroit conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang indgal.

Mon peuple à mon usage en seroit peu d'estime,
Ce seroit trop, seigneur, pour un cœur magnanime;
Mon refus lui fait grâce; et, malgré ses desirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIO.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine;
Sur l'Arménie et la cour je vous vois souveraine;
Le roi n'est qu'une idée, et n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
Quel malheur vous allez jusqu'à faire grace!
Après cela, madame, excusez mon audace;
Souffrez que Rome enfin vous parle par ses voix:
Recevoir ambassade est excès de vos droits;
Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romaine souffrez que je vous die
Qu'être alliée de Rome, et s'en faire un appui,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui;
Que c'est par là qu'on tient son voisin en crainte
Son peuple en repos, son ennemi en crainte;
Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi,
Quand il est honoré du nom de son ami;
Qu'Artide avec ce titre est plus roi, plus monarche,
Que tous ceux dont le front on se parter le couronne;
Et qu'enfin...

L'ARTISTE.

Il suffit, je suis bien ce que c'est;
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous
plût;

Mais si de leurs états Rome à son gré dispose,
Certes, pour son Artide elle fait peu de chose;
Et qui tient en sa main tout de quoi lui donner
A mourir pour lui devoit moins s'obstiner.
Pour un prince si cher au royaume si étendu:

Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tendrois un roi pour un indigne objet,
S'il venoit par votre ordre, et si votre alliance
Scendoit entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sermens que je ne puis trahir :
Je ne veux point de rois qui sachent trahir ;
Et, puisque vous voyez mon ame toute enflamée,
Seigneur, ne perdez plus jamais ni pitié.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet avènement ?
Madame, contre un coup, pensois-je m'adresser :
Ses yeux méritent ce qu'est Rome, et ce qu'elle peut faire !
Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Arricobus défilé,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet :
Tout bêche sur la terre, et tout resable sur l'oncle ;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde ! Ah ! vous me feriez peur,
S'il ne s'en falloit pas l'Armée et mon cœur,
Si le grand Annibal n'avoit qui lui succède,
S'il ne reviroit pas au prince Nicomède,
Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'un maître jusqu'au bout les leçons en usage :
L'aide en fait l'opérateur, où trois empereurs conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
Le Capitole a lieu d'en attendre un coup de maître,
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encore loïn,
Madame, et quelques ans vous diront, au besoin,
Quels dieux du lieu en lui renversent les profonds,

Et que, même au sortir de Troïe et de Carre,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le vainc ou bien à Rome si fatal.

SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

Où Rome à ses agrès donne un pouvoir bien large,
Où vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre ; et, si j'en suis sûr, au non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMEDE.

Allez-y donc, de grace, et laissez à ma femme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame :
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que, sans de grands efforts, je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y veut introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me feroient lui donner un conseil par pitié.

NICOMEDE.

Lui donner de la serte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.
Vous n'est-il conseillé beaucoup de lâchetés,
Madame ?

FLAMINIUS.

Ah ! d'un est trop, et vous vous en portez.

NICOMEDE.

Je m'en porte ?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de coartise
Où d'un ambassadeur le dignité accise...

NICOMEDE.

Ne vous vantez plus tant son rang et sa splendeur.
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur ;
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
Mais, dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

* LAODICE.

Oui, seigneur.

NICOMEDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius ;
Et, si vous ne lâchiez, j'youterois peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voulez tous les honneurs que vous avez de moi ;
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice encore qu'il soit bon pour ;
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un et l'autre ambassadeur les genoux.

FLAMINIUS.

Les effits répondront. Prenez, prenez à vous.

NICOMEDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NICOMEDE.

Ma générosité seule enfile à sa haine ;
Je l'importunois assez pour ne découvrir pas
Les infâmes projets de ses assassins ;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Evandre et Métrodote ;
Et comme leur rapport m'a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne suis pas, seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comment à cet égard la reine vous consulte.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint
Et plus vous la pouvez accabler d'insulte,
Plus elle vous attaque en merveilleuse suite.

NICOMEDE.

Elle prévient ses plaintes, et cherche adroitement
À la faire passer pour un empoisonneur ;
Et ce manque de respect de l'usage barbare
Vous dégoûte de crainte, et couvre sa faiblesse.

LAODICE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés,
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.
Lorsque vous n'êtes point lui pour me défendre,
Je n'ai vu contre Attale aucun combat à rendre ;
Rome ne songeait point à troubler notre amour.
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour ;
Et dans ce même jour, Rome, en votre présence,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois guette en ce raisonnement,
Qui n'attend point le temps de vous-déjoindrement ;
Et j'ai devant les yeux toujours quelque usage
Qui m'offense le vieu. et m'y jette un ombrage.
Le roi choisit sa femme, il craint Rome, et pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Des moins, à dire tout, je ne serois votre sœur
Qu'il est trop bon mari pour être avec bon père.
Voyez quel contre-temps Attale prend ici ?
Qui l'appelle avec nous ? quel projet ? quel souci ?
Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense ;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, en si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre impatience, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même;
Il revient tout mon cœur, et répondra pour moi
Comme à Flaminia il a fait pour le roi.

SCENE VI.

NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chance, seigneur, je me retire.

NICOMEDE.

Non, non; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire
Prince. J'avais mis bas, avec le nom d'Alcibi,
L'avantage du trône où je suis destiné;
Et, voulant seul lui défendre ce que j'aime,
Je vous avais pris de l'attaquer de même,
Et de ne m'aller point sur-tout dans vos domaines
Ni le secours du roi ni celui des Romains:
Mais, en vous n'avez pas la moindre part bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'en vous on aime.

ATTALE.

Seigneur, vous me ferrez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achèverez pas de rendre tout égal.
Vous vous défendez à en de quelques droits d'aïeule;
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,

Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, de pins de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent batailles!
Avec de tels secours rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale entre vous deux:
Ne lui laissez plus voir ce long cours de gloire
Que à peine même aux vôtres a vu le victoire;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus et vos fameux exploits;
Ou comme son amour, contre votre vaillance,
Souffrira Romé et le roi dedans l'exacte balance:
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez joier
Qu'ils n'y mettroient jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMEDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
Que vous ayez ainsi défendu en palant honneur.
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

SCENE VII.

ARSENOR, NICOMEDE, ATTALE, ANASPE.

ANASPE.

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMEDE.

Il me mande?

ANASPE.

Oui, seigneur.

ARSENOR.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMEDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Mais qui ne doute point de cette vérité,
Méduse.

ARSENOR.

Et jamais vous n'en serez denté.

Prétez, vous n'auriez pas, vous l'espoir qui vous flâte,
Amant de si loin Zénon et Métrodote.

NICOMÈDE.

Je m'obstinais, madame, à tout dissuader;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOË.

La vérité les force, et même que vos largesses
Ces hommes de couronnes tiennent mal leurs

promesses;

Tout deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

NICOMÈDE.

Pour moi fléchir pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOË.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fléchie
Que d'avoir vu par la votre vertu tachée,
Et que il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais seigneur.

NICOMÈDE.

Je les ai séjournés contre vous à ce compte?

ARSINOË.

J'en ai le déplaisir; vous en savez la honte.

NICOMÈDE.

Et vous pensez par la honte être tout excusé?

ARSINOË.

Non, seigneur; je me tiens à ce qu'il en est dit.

NICOMÈDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez
croire?

ARSINOË.

Deux mots de vérité qui vous conduisent de gloire.

NICOMÈDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

ARSINOË.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-temps.

ARSINOË.

Tous les secrets de lui; c'est trop le faire attendre.

NICOMÈDE.

Je couronne, madame, enfin à vous entendre:
Son amour conjugal, chassant le paternal,
Vous fera l'innocent, et moi le criminel.
Mais...

ARSINOË.

Achevez, seigneur; ce mais, que veut-il dire?

NICOMÈDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOË.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

NICOMÈDE.

Vous les savez du roi, je tarde trop long-temps.

SCÈNE VIII.

ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

Vous triomphiez, Attale; et ce grand Nicomède
Voyait quelle digne issue à ses feux éteints.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assommer je dois avoir séjournés,
Pour un calomnier séjournés par lui-même,
N'ont en bien succédé ni si noir et tragique!
Vous deux m'ont accusée, et tous deux accusés
L'inflame et lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des vus les vœux sont sortis!
Que pour sortir d'un cœur elles meurent de parties!
Qu'on en voit le mensonge siécut confondus!
Tous deux voulaient me perdre, et tous deux l'ont
perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure;
Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,

Si vous pouviez vous ennetre un peu hors d'intérêt,
 Vous ne pourriez jamais, sans un peu de déceps,
 Avoir pour deux méchantes une chose si redoutée.
 Ces perfides vous deux se sont dits aujourd'hui,
 Et subornés par vous, et subornés par lui,
 Contre tout de vestes, contre tout de victoires,
 Dût en quelque croyance à des amours mêmes ?
 Qui se confesse traître est indigne de foi.

Vous êtes glorieux, Attale, et je le voi ;
 Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère ;
 Nous de mêmes qu'un sang, et ce sang, dans mon
 cœur,

A peine à le passer pour calomniateur.

Et vous en avez malins à me croire amoureux,
 Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine ?

Si contre lui j'ai peine à croire ses téméités,
 Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins.
 Votre vertu, madame, est au-dessus du crime ;
 Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime.
 La sienne dans le cœur lui fait mille jaloux,
 Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
 Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
 Qui s'efforce à nuire à une si belle vie.
 Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
 Ce que je suis en moi, je le pressens en lui.
 Contre un si grand rival j'ago à force ouverte,
 Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte ;
 J'imprime du secours, et le fais hautement ;
 Je crois qu'il n'agit pas moins glorieusement,
 Qu'il n'a que les dessous en sa gloire l'ironie,
 Et s'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARRIVÉ.

Vous êtes peu de monde, et assez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'un prince en doit traiter l'amour ?

ARRIVÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vestes à Rome.

ARRIVÉ.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois

Quelles vestes il faut à la suite des rois.

Cependant, si le prince est encore votre frère,
 Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;
 Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
 Vous sachiez du vrai ce qu'il croit le faux.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

PRUSIAS, ARSINOE, ARASPE.

PRUSIAS.

FAITES venir le prince, Araspe.

(Araspe rentre.)

Et vous, madame,

Retenez des sceptres dont vous me pevez l'âme.
 Quel besoin d'accabler mon cœur de vos docteurs,
 Quand vous y pevez tout sans le secours des pleurs?
 Quel besoin que vos pleurs peussent votre défense?
 Donnez de son crime, ou de votre innocence?
 Et recommandez-vous que tout ce qu'il m'a dit
 Par quelque impression étrange aussitôt?

ARSINOE.

Ah! seigneur, est-il rien qui répare l'injure
 Que fait à l'innocence un moment d'imposture?
 Et peut-on voir merveilles assez tôt avortés,
 Pour rendre à la vertu toute sa puissance?
 Il en reste toujours quelques indignes mémoires
 Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
 Combien en votre cœur est-il de médisants!
 Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
 Qui, sachant une fois qu'on m'a calomnié,
 Craignent que votre amour m'a seul justifié!
 Et, si la moindre tache en dessous à mon nom,
 Si la moindre du peuple en conspère un soupçon,
 Suis-je digne de vous? et de telles allées
 Touchant-elles trop peu pour mériter mes larmes.

ACTE IV, SCENE I.

PRUSIAS.

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal profiter
 D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
 La gloire est plus solide après la calomnie,
 Et brille d'autant mieux, qu'elle s'en vit ternie.
 Mais vain Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...

SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOE, NICOMEDE, ARASPE,
GARDÉS.

ARSINOE.

Cette, grace, seigneur, à notre unique appui!
 Grâce à tout de lumière en sa main si fertile!
 Grâce à ce conquérant, à ce prince de villes!
 Grâce...

NICOMEDE.

De quoi, madame? est-ce d'avoir compris
 Trois sceptres que ma perte expose à votre fils;
 D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
 Que même votre Rome en a pris jalouse;
 D'avoir trop sentira le majesté des rois,
 Trop rempli votre cœur du bruit de vos exploits,
 Trop de grand Amiral pratiqué les maximes?
 S'il faut grâce pour moi, choisissez de mes crimes;
 Les vôtres tous, madame, et si vous y joignez
 D'avoir eu des péchés par quelque autre gagnés,
 D'avoir une armée ouverte, une franchise entière,
 Qui dans leur artifice a manqué de lumière,
 C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
 Qu'en milieu d'une ombre et loin de votre cœur,
 Qui n'a que la vertu de son intelligence.
 Et, vivant sans reproche, marche sans défiance.

ARSINOE.

Et n'en doutez, seigneur; il n'est point criminel.

S'il n'a voulu mériter d'un opprobre éternel,
 Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
 Qu'on imprime à ses parents le nom de belle-mère.
 De cette aversion son cœur présencé
 M'importe tous les traits dont il se sent frappé.
 Que son maître Agricul, malgré la foi publique,
 S'abandonne aux fureurs d'une terreur païenne;
 Que ce vieillard confie et glaise et Thébé
 Planté au désespoir qu'à l'hostilité;
 Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
 Quelque agût que lui-même se trouve en laudier,
 C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui;
 C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui;
 De cette seule main part tout ce qui le blesse:
 Et, pour venger ce maître et servir sa maîtresse,
 S'il a lâché, seigneur, de se déguiser de vous,
 Tout est trop excusable en un amant jaloux.
 Ce faible et vain effort ne touche point mon ame.
 Je sais que tout mon crime est d'être votre femme:
 Que ce nom seul l'oblige à me persécuter;
 Que cette loix de là que peut-il se l'empêcher?
 Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
 A-t-elle cessé d'ouïr sa conscience?
 Et, lorsqu'il l'a faite prisonnière secourir,
 Que la moindre langueur l'aurait laissé périr,
 Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
 Qui l'a mieux déguisé de ses desirs nécessaires?
 A-t-il eu peur de vous en plus seigneur agent
 Pour biter les conductes et d'honnêtes et d'argent?
 Vous le servit, seigneur; et pour reconnaissance,
 Après l'avoir servi de toute sa puissance,
 Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous.
 Mais tout est excusable en un amant jaloux,
 Je vous l'ai déjà dit.

FRUSTRAN.

Agrest! que peux-tu dire?

NICOMÈDE.

Que la crime a pour moi des beautés que l'absence.
 Je ne vous dirai point que des passions aveugles
 Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
 Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
 Trevailleroit par ma main à la grandeur d'Attale;
 Que par mon propre bras elle avouoit pour lui,
 Et peuperoit des bœufs ce qu'on voit aujourd'hui.
 Par quels sens sentiments qu'elle ait été persuadé,
 J'en laisse le ciel juge; il connaît sa pensée:
 Il suit pour moi son salut comme elle a fait des vœux;
 Il lui rendra justice, et protègera tous deux.
 Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,
 Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle;
 Et, pour son intérêt, vous faire souvenir
 Que vous laissez long-temps deux esclaves à punir.
 Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
 Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice:
 Tous deux l'ont avoué; et, s'ils s'en sont dédités
 Pour la faire innocente et changer votre dité,
 Leur courtois fut pour eux, et leur sort est trop juste
 Après s'être joués d'une personne innocente.
 L'affaires une fois faits à ceux de notre rang
 Ne se répare point que par des faits de sang;
 On n'en fait jamais qu'une fois pour s'en dédire.
 Il faut sous les tourmens que l'importune espère;
 Ou vous exposeriez tout votre sang royal
 À la légèreté d'un esprit déloyal.
 L'exemple est dangereux, et hasarde aux vœux
 S'il met en sécurité de telles calomnies.

ARRIVÉ.

Quel! seigneur, les parents de la chasteté
 Qui couloient dans leur honneur à mis la révérité,
 Qui vous a contre moi en courbe découverte,
 Qui vous rend votre femme et m'avertit de ma perte,
 Qui vous a retenu d'un prononcer d'arrêter;

Et couvrez tout cela de mon seul intérêt !
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

PRINCE.

Laisse à Métrobus, et cesse à te défendre.
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

Mais purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas !
Vous ne savez que trop qu'un homme de son sort ;
Quand il se veut coupable, on peu plus haut se porte ;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,Où sa gloire se sacrifie à l'honneur du pouvoir.

Seculer votre peuple, et jeter votre armée
Dehors les intérêts d'une reine opprimée ;
Vainc, le bas levé, la terre de vos mains
Malgré l'honneur d'Attale et l'effort des Romains,
Et fonder en vos pays contre leur tyrannie

Avec tous vos soldats et toute l'Armée ;
C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi
S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.

La franchise n'est le jeu que des petites âmes,
Et c'est là précisément le partage des femmes.

Princesse donc, seigneur, Métrobus et Zénon ;
Pour la reine ou pour moi, faites-vous en raison.
À ce dernier moment la conscience presse ;
Pour rendre compte aux dieux tout respect français

vous ;

Et ces esprits légers, appesantés des clois,
Pourroient bien se délier une seconde fois.

ANTIOCH.

Seigneur.

NICOMÈDE.

Parlez, madame, et dites quelle envie
À leur juste supplice obstinément s'oppose ;
Ou laissez-moi penser qu'un sort perçu du trépas
Ils auroient des remords qui ne vous plaindroient pas.

ANTIOCH.

Vous voyez à quel point se haïnt un sort cruelle :

Quand je le justifie, il me fait craindre elle.
Mais sans doute, seigneur, ma puissance l'égriit,
Et mon dégoûtment resserre son esprit ;
Il vaudra quelque calmé à son cœur magnanime,
Et lui pourrai sans doute épargner plus d'un crime.

Je ne demande point que par composition
Vous assuriez un sceptre à son postérité,
Ni que pour garantir la province d'Attale
Vous partagiez entre eux la puissance royale ;
Si vos vœux de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
Sûit qu'entre mes bras vous essayez de vivre ;
Et sur votre tombeau nos premiers docteurs
Verront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRINCE.

Ah ! madame !

ANTIOCH.

Où, seigneur, cette heure infernale
Fut vos destinées rompre d'un destinée ;
Et puisqu'il n'est jamais il ne sera mon roi,
Qu'aj-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ouvrage,
C'est que chez les Romains il retienne achever
Des jours que dans leur sein vous êtes devenus ;
Qu'il retienne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impression contraire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux ;
Quand il n'auroit plus rien qui lui blesse les yeux.
Et s'appréhendez point Rome, ni sa vengeance ;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillances :
Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce héros à Rome en tous lieux et de lui,
Que l'Asie et l'Afrique adoucent l'avantage
Qu'en tire Antiochus et qu'en veut Carthage.

Je me retire donc, afin qu'en liberté
Les tendresses du sang prennent votre honni ;
Et je ne veux plus voir, si qu'en votre puissance
Un prince que j'estime indignement m'affense,
Ni que je sois forcé à vous mettre en courroux
Comme un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomède, en deux mots, en désordre me fiche.
Quid qu'on t'ose imaginer, je ne te sais point lâche :
Mais donne-moi quelque chose à Rome, qui se plaint,
Et tichéus d'insulter le roi, qui se plaint.
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle ;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des accablans que j'aime à voir durer
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture.

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien venir au fier à moi ?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dans je suis ?

NICOMÈDE.

Eh !

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père ;
Il regarde son trône, et rien de plus. Règnez,
Rome vous rendra plus que vous ne le craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appressende,
Combien on me perdant elle espère gager,

Partage'elle prétend que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je régné donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes.
Choisis, ou Lucèce, ou mes quatre couronnes ;
Tout est fait ce partage entre ton frère et toi ;
Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE.

Si vous êtes aussi le roi de Lucèce
Pour l'offrir à mon choix avec quelques justes,
Je vous demanderois le loisir d'y penser ;
Mais enfin, pour vous plaire et ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans répliquer frivole,
À vos intentions, et non à vos paroles.
À ce force si cher transcrivez tous mes droits,
Et laissez Lucèce en liberté de choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'âme !

Quelle faveur d'aveugle en faveur d'une femme !
Tu le préfères, lâche ! à ces prix glorieux
Que tu valeurs tant au lieu de tes yeux !
Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

NICOMÈDE.

Je dois que votre exemple est glorieux à suivre,
Ne préférerez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces diés aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS.

Ma voix-tu reconnoître pour elle un diadème ?

NICOMÈDE.

Me voyez-vous pour l'autre y reconnoître l'indigne ?
Que eût-je à ce nom, frère en échange vos diés ?
Ai-je droit d'y prétendre aussi votre trépas ?
Pardonnez-moi ce mot, il est lâcheur à dire,
Mais un mariage aussi comme un autre l'autre
empire ;

Et vos peuples siers, ayant besoin d'un roi,

H.

Voudrions choisir peut-être entre ce prince et moi.
 Seigneur, vous n'avez pas si grande ressemblance,
 Qu'il faille de bon yeux pour y voir différence;
 Et ce vieux droit d'honneur est autrement si puissant,
 Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
 Que si leurs sentiments se regardent sur les vôtres,
 Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres;
 Et, dussent vos Romains en être encore jaloux,
 Je serai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai lieu encore.

NICOMEDE.

Quoi, si leur artifice

De votre sang par vous se fait un sacrifice;
 Autrement vos états à ce prince livrés
 Ne seront en ses mains qu'autant que vous vôtres.
 Ce n'est point en secret que je vous le déclare,
 De le dire à lui-même, afin qu'il s'y prépare;
 Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang.

Je aurai bien, ingrat! l'assurance en ce sang;
 Et demain...

SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE,
 FLAMINIUS, ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,

Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère:
 Le crime en effet pourra s'en indigner;
 Mais j'ai quelques motifs qui s'en font le gager.

PRUSIAS.

Je lui laisse raison; et dès demain Attale
 Recouvre de ma main la puissance royale;

Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
 Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
 Rome entre vous et lui jugea de l'outrage.
 Je vous qu'on leur lieu d'Attale il lui serve d'otage;
 Et pour l'y mieux conduire il vous sera donné,
 Sicut qu'il aura vu son frère couronné.

NICOMEDE.

Tous m'arriveront Rome!

PRUSIAS.

Où l'y fera justice.

Va, va lui demander la chère Laodice.

NICOMEDE.

J'irai, j'irai, seigneur, véras le vouloir ainsi;
 Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome suit vos hauts faits, et déjà vous adore.

NICOMEDE.

Tout bien, Flaminius; je n'y suis pas encore.
 La route en est mal sûre, à tout considérer;
 Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le renvoie, Araspe; et redoublez sa garde.
 (à Attale.)

Tu, rends grâce à Rome, et sans cesse regarde
 Que, comme son pouvoir est le source du tien,
 En perdant son appui tu ne seras plus rien.

Vous, seigneur, encore si me trouvant en peine
 De quelques diplômes que m'a fait voir le roi,
 Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
 Attale, encore un coup, rends grâce à son appui.

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages

Qui sont même trop grands pour les plus grands courages?

Vous n'avez point de borne, et votre affection
Pousse votre promesse et mon ambition.
Je l'aurais pourtant, le trône de mon père
Se fait pas le bonheur que plus je considère:
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est l'honneur acquis à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIA.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent:
D'ailleurs, c'est l'ordre expés de son père innocent;
Et par son propre vœu la reine d'Arménie,
Est due à Thésée de roi de Bithynie.

FLAMINIA.

Ce n'est pas lui pour elle; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince
qu'elle aime,

En vous qui la priver d'un si cher protecteur,
En vous qui de sa chaîne êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous combattrait, en querelle?
Ces jûres me promettez encore votre secours.

FLAMINIA.

Les choses quelquefois passent un autre cours.
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce serait bien, seigneur, de tout point me confondre;
Et je serais moins roi qu'un objet de pitié,
Si le bandeau royal m'écart votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale.
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIA.

Où, pour la princesse Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau;
Mais pour le roi de Pont, il faut ordres nouveaux.

ATTALE.

Il faut ordres nouveaux! Quel? ne pourroit-il faire
Qu'à l'exercice de ses mains Rome devint contraire,
Que son générateur subsistant y fit quelques jaloux?

FLAMINIA.

Que présentez-vous, prince? et que me dites-vous?

ATTALE.

Vous-même, dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIA.

Je sais vous l'expliquer, et vous bien vous garantir
D'une erreur dangereuse où vous auriez couru.
Rome qui vous servoit auprès de Lucule

Pour vous danser son trône eût fait une injustice;
Son amitié pour vous lui faisoit cette loi:
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi;

Et le soin de se gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.

Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tenez vos devoirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Lucule m'aime?

FLAMINIA.

Ce seroit mettre encore Rome dans le hazard
Que l'on crût utile au fer de sa part;
Ces hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
Friges, n'y pensez plus, si vous n'en pouvez croire;
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

À voir quelle fruibra à tant d'amour accordé,

Rome ne m'aime pas; elle hait Nicomede:
 Et, lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
 Elle a voulu la perdre et non pas m'agrandir.

PARAUX.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
 Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
 Saluez votre caprice, offensez vos amis;
 Vous êtes souverain, et tout vous est permis.
 Mais prince/casité ce jour vous doit faire connaître
 Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
 Que perdant son appui vous ne savez plus rien,
 Que le roi vous l'a dit, s'excusez-vous-en bien.

SCENE VI.

ATTALE.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes maîtres?
 Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
 Ah! ce titre à ce prix déjà n'est important;
 S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un,
 Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
 Faut souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
 Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
 Et d'ici et de là j'embrasse tous les lieux.
 Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
 Que leur vain intérêt cede à leur politique,
 Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
 Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ARSINOE, ATTALE.

ARSINOE.

J'ai perdu ce tombeau, et n'en vois rien à craindre;
 Comme un moment l'alliance, un moment peut
 l'étranger;

Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
 Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
 De me ficher bien moins qu'un peuple se méfie,
 Que de voir que ton cœur dans son amour s'oublie,
 Et, d'une indignes ardeurs lâchement embrasé,
 Ne rend point de mépris à qui l'a méprisé.
 Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
 A peine que le sort t'a mis au-dessus d'elle:
 Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer.
 Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?
 Porte, porte ce cœur à de plus beaux charmes,
 Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
 Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,
 T'épargneront bientôt la peine de l'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

ARSINOE.

Et bien! soit, je veux qu'elle se rende:
 Peuvais-tu les malheurs qu'on craint s'approprier?
 Soit que d'Arasie elle t'aura fait voir,
 Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
 Mais, à deux? pourra-t-elle y former sa vengeance?

Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?
Et refuser-t'elle à son ressentiment
Le fer ou le poison pour venger son amant ?
Qu'en-t-on qu'en sa faveur une femme n'essaié ?

ATTALE.

Que de fautes raisons pour me cacher le vrai !
Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a mis en Nicomède, et le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'Empire d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souverain ;
Et, puisque le fâcher ce seroit un trahis,
Adm qu'elle me souffre il vaut mieux obéir.
Je suis par quels moyens sa grâce profonde
S'acheminé à grands pas à l'empire du monde ;
Assésit qu'un état devient un peu trop grand,
Sa chute-doit guérir l'outrage qu'elle en prend.
C'est laisser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de haut sous une seule tête ;
Et leur guerre est trop juste après cet attentat.
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état.
Aux qui pour peu venir sont les premiers des hommes
Vouloient que sous leur ordre on soit ce que nous
sommes,
Vouloient sur tous les rois un si haut ascendant
Que leur empire seul devroit être indépendant.
Je les connois, madame, et j'ai vu cet outrage
D'être en Antiochus et renverser Castor.
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cede à des raisons que je ne puis fuir ;
D'autant plus justement mon indépendance y cede,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède ;
Un si grand ennemi leur répond de son loi.
C'est un bon tout point à débiter une loi.

ARMINO.

C'est de quoi je voudrais vous faire confidence.
Mais vous ne devriez d'arrêter cette prudence.

Le temps pourra changer ; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous êtes le sein.

SCENE II.

FLAMINIUS, ARSINOE, ATTALE.

ARMINO.

Seigneur, c'est rapporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de sa croix.
J'ai eu le comble aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez dans sa tête avec capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal veut, il est temps d'agir de votre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop
tard.

Ne vous figurez plus que ce soit le seul remède
Que de le laisser faire et ne lui point répondre.
Rome autrefois a vu de ces révoltes,
Sans embrasser jamais ses révolutions.
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le sénat s'y portoit promptement et en masse ;
Et rappeloit par là son ancienne maxime
Et du mot Quirinal et du mot Aventin,
Dont il l'assésit vu faire une horrible descente,
S'il eût tenu long-temps sa faveur d'impudence,
Et l'eût abandonné à sa confusion.
Causse vous semblez faire en cette occasion.

ARMINO.

Après ce grand exemple en vain on délibère ;
Ce qu'a fait le sénat assure ce qu'il faut faire ;
Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ARSINOË, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

*Je ne puis plus douter,**Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :**Ces murailles ont pour chefs les gens de Laodice.*

FLAMINIUS.

J'en avais soupçonné déjà ces artilles.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir ; et si vous n'en croyez...

SCÈNE IV.

PRUSIAS, ARSINOË, FLAMINIUS, ATTALE,
CLEONE.

CLEONE.

*Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt
remède :**Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;**Il commence lui-même à se faire raison,**Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.*

ARSINOË.

*Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes ?**Soit faveur sur leur sang se consumer ses crimes ;**Eh ! s'applaudira de cet illustre effet,**Et croira Nicomède pleinement satisfait.*

FLAMINIUS.

*Si je disserchais tout sans châtiment et sans conduite,**Je vendrais, comme vous, en craignant moins la suite ;**Le peuple par leur sang pourrait s'être déchaîné !**Mais en dessein formé ne tombe pas ainsi ;*
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte ;
Le premier sang versé rend sa faveur plus forte ;
Il l'amour, il l'acharne ; il en étend l'horreur ;
Et ne lui laisse plus ni pitié ni remords.

SCÈNE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOË, ATTALE,
CLEONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;
De moment en moment votre garde s'accroît ;
Et, suivant les discours qu'il même j'entends,
Le prince, entre mes mains ne sera pas long-temps ;
Je n'en puis plus espérer.

PRUSIAS.

*Allons, allons le rendre
Ce précieux objet d'une amitié si tendre :
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de sa colère, en veut faire son roi ;
Et de haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets laisse voler sa tête.*

ATTALE.

Ah ! seigneur !

PRUSIAS.

*C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.*

ATTALE.

*Ah ! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre couraige ;
En j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver aisément.*

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne.

Lui rendre Nicomède aveugle ou couronné:
Je n'ai point d'autre choix; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son côté, ou mon sceptre, ou le mort.

PARMÉNÈS.

Seigneur, quand ce dessein aura-t-il quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse?
Quel pouvoir sur ses jours vous devez prétendre?
C'est l'usage de Rome, et non plus votre loi:
Je dois à vos serments quand son père l'exhorte.
C'est attenter aux noms qu'ordonner de sa vie;
J'en dois compte au ciel, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir:
Le palais y répond par la porte secrète;
Si vous le voulez perdre, agitez mes remèdes;
Soudes que mon départ fasse connaître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux;
Et ne l'exposez pas à ce horrible outrage
De voir à ses yeux sauler immoler son étage.

ANTINOÛS.

Me craignez-vous, seigneur? ou puis-je m'expliquer?
PARMÉNÈS.

Ah! rien de votre part ne sauroit me choquer:
Parlez.

ANTINOÛS.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son étage immortel:
C'est par ce moyen que nous le servirons.
Mais pour faciliter d'un tout mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, battant ses courroux,
Amenez-le du moins à délibérer avec vous;
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance.
S'il ferme le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous serez comme lui le surpris, le confus.

Vous accuser Rome; et promettre vengeance
Sur quelque sera de son intelligence.
Vous enverrez après, s'il n'est qu'un jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour;
Où mille empêchemens que vous ferez vous-même
Pourront de toutes parts aider un stratagème.
Quelque exemple toujours qu'il débauche au-
jourd'hui,

Il n'attestera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici le délirance en paroît trop facile;
Et s'il s'obstinoit, seigneur, il faut fuir, vous et moi;
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi;
Vous le jurez vous-même.

PARMÉNÈS.

Ah! j'avoueroi, madame,
Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame.
Seigneur, ne pourrai-je voir rien de mieux concerté?

PARMÉNÈS.

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté;
Et vous avez d'illustres Lances en étage.
Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PARMÉNÈS.

Il n'en faut donc plus perdre; allons-y de ce pas.
ANTINOÛS.

Ne prenez avec vous qu'Antioque et trois soldats;
Faites dire au plus grand nombre avoit quelques
infidèles.

Faites chez Lucèce, et m'assurez d'elle.

SCÈNE V.

ANTINOÛS, ATTALE, CLÉON.

ANTINOÛS.

Attale, où courrez-vous?

ARSAÏE.

Je vais de mon côté.

De ce peuple tantin assés la fierté,
A votre stratagème en ajoutez quelque autre.

ARSINOË.

Scmpz que ce n'est qu'un que nous eût et le nôtre ;
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ARSAÏE.

Je vais partir, madame, en vous en dégagez.

ARSINOË.

Allez donc, l'apprençois le crime d'Arsinoë.

SCÈNE VII.

ARSINOË, LAODICE, CLEONE.

LAODICE.

La cause de nos maux doit-elle être impunie ?

LAODICE.

Non, madame ; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous répands déjà de sa punition.

ARSINOË.

Vous qui savez son crime, reboulez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine ;
C'est déjà trop de voir son dessus ouvert.

ARSINOË.

Dites, pour châtier de sa trahison,
Qu'il lui faudroit du front lever le diadème.

LAODICE.

Fairez les pleurs ; il n'en va pas de même ;
Il avroit oublié quand ils ont le dessus,
Et ne veut, à que voir leurs ennemis confus.

ARSINOË.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contrefe,

NARDICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'aime plus violente.

ARSINOË.

Seuler des sujets contre leur qu'on versé,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appellez cela fort peu de violence ?

NARDICE.

Nous nous entendons mal, madame, et je le voi ;
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.
Je suis hors de sens pour ce qui me regarde,
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma-
gards,

Pour ne l'attendre pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale ;
Ce peuple en sa fureur peut les reconnaître mal.

ARSINOË.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal ?
Vous, par qui seule est tout ce diadème écrit ;
Vous, qui dans ce palais vous voyez au captif ;
Vous, qui me rendez au prix de votre sang,
De tout ce qu'un tel crime attende sur mon sang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avois besoin de vous demander grâce !

NARDICE.

Vous obstinée, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plait, vous serez ma victime ;
Et ne m'empêchez point de vous descendre à crime ;
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Les uns méritent sont autant de fruits ;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans mes
querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,

Par le droit de la guerre il fait les jeus permis
D'allouer la victoire entre ses ennemis:
M'excuse mon époux, c'est vous faire la nièce.

Je le suis digne, madame; et, quand qu'il en viendra,
Si ce peuple me fait valloir le poids,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

Vous ferois-je mal parole, ou mentir sur ma tombe?
Tout le sang de vos rois seroit d'insolentes.
Mais avec vous encore j'ai vu votre maison
Quelque temps Mérobas et quelque autre Zénon?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par nos seconds pratiques?
En savez-vous quelque'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jeus, que de vous obéir?
Je ne veux point regner sur votre Bithynie:
Qu'avec moi seulement les chemins d'Arménie;
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Remédiez cet époux qu'en vain vous retenez.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre;
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre.
Mais laissez-vous, de grâce, et faites bien ramper,
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

Ah! si je le croyois...

Non douter point, madame,
L'AMOUR.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame:
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect ni générosité.
Mais plutôt de me venger pour me servir d'étape,
Jusqu'à ce que mes mains de ma ferre le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les loix,

Avec tous vos sujets, avecque tous les miens;
Aussi-bien Amibal seroit-il une folie
De posséder la valence silènes qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au bout de ses états
Soutenir sa fureur d'un million de bras;
Et sous mon déspoir tempant un tyranneau.

Vous voulez donc vous-même régner en Bithynie?
Et, dans cette fureur qui vous trouble aujour d'hui,
Le roi pourra souffrir que vous régnez pour lui?

Fy répondez, madame, et sans lui faire injure.
Puisque le roi veut bien n'être ni qu'un peintre,
Que lui doit-il importer qu'il donne ici la loi,
Et qu'il regne pour lui, des Romains ou de moi?
Mais un second étage entre mes mains se jette.

SCENE VIII.

ARSINOE, LAODICE, ATTALE, GLEONE.

Attale, avez-vous en comme ils ont fait retraite?

Ah! madame!

Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince est échappé.

La générosité de votre en mon ame.

Attale, pouvez-vous penser à m'alarmer?

ATTALE.

Ne vous faites point sans que de le présenter.
 Le malheureux Araspe, avec sa faible accorte,
 L'eût déjà conduit à cette basse porte;
 L'ambassadeur de Rome étoit déjà parti,
 Quand dans le sein d'Assape un poignard enfoncé,
 Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie; et se traîne,
 De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOË.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui surveillaient la garde;
 Et ce prince.

ARSINOË.

Ah! mon fils! qu'il est par-tout de traîtres!
 Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres!
 Mais de qui savez-vous un déshonneur si grand?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mortant.
 Mais craignez encore ce qui me désespère.
 J'ai couru me ranger auprès du roi mon père;
 Il n'en étoit plus temps; ce monarque étonné,
 A mes larmes déjà séchées abandonné,
 Avait pris un esquil pour s'échapper de sa chambre.
 Ce Romain dans l'effroi peut-être n'eût pas mérité.

SCENE IX.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOË, LAODICE,
 ATTALE, CLEONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
 Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux.

ARSINOË.

Mourons, mourons, seigneur, et débarrassons vos vœux.

À l'insolite pouvoir des fureurs enflammées;
 N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
 De l'honneur qu'ils ont eût à disposer de nous.

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
 Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome.
 Vous devez le connaître; et, puisqu'il n'a sa foi,
 Vous devez prétendre qu'il est digne de moi.
 Je le démenterois, s'il n'étoit surprenant;
 S'il manquoit à remplir l'effort de mon vœux,
 S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
 Mais le voilà, voyez si je le conçois mal.

SCENE X.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARSINOË, LAODICE,
 FLAMINIUS, ATTALE, CLEONE.

NICOMEDE.

Tout est calmé, seigneur; un moment de ma vue
 A soudain apaisé le populaire ému.

PRUSIAS.

Quoi! me viens-tu louer jusque dans mon palais,
 Rebelle?

NICOMEDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.
 Je ne viens point ici montrer à votre haine
 Un captif insensé d'avoir brisé sa chaîne;
 Je viens, en bon sujet, vous rendre le repos
 Que d'autres insensés troubloient mal à propos.
 Non que je veuille à Rome imputer quelque crime;
 Du grand art de cacher elle suit la maxime;
 Et son ambassadeur ne fait que son devoir
 Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
 Mais ne permettez pas qu'elle vous y contrainde;

Pardonnez-moi votre amour, s'ils qu'elle vous craignent
 Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
 Qu'à sa compassion a donné mon malheur;
 Pardonnez-moi l'excès qu'il a pu nécessaire,
 Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
 Faites-lui grâce aussi, pardonnez, et permettez
 Que jusques au tombeau j'adore vos beautés.
 Je suis pas quel motif vous m'avez si contraint:
 Votre amour maternel veut voir régner mon frère,
 Et je combattrais moi-même à ce dessein,
 Si vous pouviez souffrir qu'il soit roi de son royaume.
 Quoi, l'Asie à main bras offre entre des conquêtes
 Et pour l'en commencer mes mains sont toutes prêtes:
 Commandez seulement, choisissez en quels lieux;
 Et j'en apporterai la conquête à vos yeux.

ANCIENNE.

Seigneur, faut-il à tout pousser votre victoire,
 Et qu'après en vos mains et sur jours et sur gloire,
 La haute ambition d'un si puissant vainqueur
 Veuille encore triompher jusque dedans mon cœur?
 Contre tout de votre je ne puis le défendre;
 Il est impossible lui-même de se rendre.
 Joignez cette conquête à trois autres conquêtes,
 Et je croirai payer en vous un second fils.

PÉRIBAS.

Je ne rends donc aussi, madame; et je veux croire
 Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.
 Mais permettez-moi de vous en parler un peu.
 Faites-moi savoir, prince, à qui vous vous devez.

NICOMÈDE.

L'auteur d'un si grand coup, m'a cédé son usage;
 Mais il m'a demandé mon dû pour ce page,
 Et ne le doit lui rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

PÉRIBAS.

Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque
 Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarche.
 C'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
 C'est le libérateur d'un sang si précieux.
 Mon frère, avec mes larmes vous en laissez bien d'autres,
 Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
 Mais, pourquoi vous enchaînez-vous ainsi tout l'état?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat;
 Pour la voir seule agir contre votre injustice,
 Sans la protéger par ce faible service,
 Et me venger enfin en une fois en sur moi,
 Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
 Mais, madame...

ANCIENNE.

Il suffit, voilà le stratagème
 Que vous m'avez proposé pour moi contre moi-même.
(à Nicomède.)
 Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
 Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMÈDE, à Flaminia.

Seigneur, à découvert, toute une génération
 D'ansie votre esprit doit se tenir le cerveau;
 Mais nous n'en voulons plus avec ces durs lois
 Qu'elle jette toujours sur le tête des uns;
 Nous vous lâcherons dans le jour de la servitude;
 Ou le nom d'ennemi nous servira moins utile.

FLAMINIA, à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra débiter;
 Mais cependant pour lui j'en veux assurer,
 Prince, qu'à ce débat vous avez son affaire,
 Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime;
 Et qu'à moins se faire un fléau ennemi,
 S'il ne vous reçoit pas pour glorieux ami.

Notis autres, réunis sous de meilleurs auspices,
 Préparez à demain de justes nouvelles;
 Et demandez aux dieux, nos dignes souverains,
 Pour combler de bonheur l'unité des Romains.

FIN DE NICOMEDE.

EXAMEN DE NICOMEDE.

Voyez une pièce d'une construction assez extraordinaire; mais retenez la vingt et unième que j'ai mise sur le théâtre; et après y avoir fait séjour quarante mille ans, il est bien mal-aisé de trouver quelques chose de nouveau sans s'égarer un peu du grand chemin, et se mettre au hazard de s'égarer. Le tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part à celle-ci; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par le politique, et n'oppose à ses artifices qu'une probité généreuse, qui marche à visage découvert, qui percute le cœur sans équivoque, et qui ne veut point d'autre appui que les loix de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'héroïne qui n'a point de quoi se faire paroître en ce lieu; déguise son titre du quatrième livre de Justin. Elle est de ma scène l'héroïne de sa catastrophe, où le fils lui fait assassiner son père qui lui en avait voulu faire un autre, et n'est douée ni à Procius ni à Nicomède avec dessein de parricide. Elle est le dernier successeur de Lucius, reine d'Asie, elle que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnoit plus d'ouvrage aux Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. Elle s'approche de cette histoire celle de la mort d'Anibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit avantage à mon ouvrage; j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de force contre les Romains;

et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vail ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission assez accrute de traverser ce mariage qui leur devoit donner de la jalouise. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des seconds hommes, avoit tant présumé sur celui de son vieux mari, il lui eût donné un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nocéri à Rome. Cela fut dans l'effet; car d'un côté il obtint la perte d'Annibal par le moyen de cette veuve ambitieuse, et de l'autre il opposa à Nicomede un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur nationale.

Les amans qui découvrirent à ce prince les avantages de son père n'eût donné lieu à d'aussi bons artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réglé en sorte que tous mes personnages y agissent avec généralité, et que les uns rendent ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres descendent dans la fermeté de leur devoir, l'auteur un exemple avec l'autre et une conclusion avec l'autre.

La représentation n'est à peiné d'après; et ce ne sont pas les incidents vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains en dehors, et comme ils agissent uniquement avec les rois leurs alliés, leurs ennemis pour les empêcher de s'accroître, et les rois qu'ils prétendent de servir par leur grandeur quand ils combattent à leur dévotion exposés à force de s'agrandir et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui l'oppose un prince intrépide qui voit

sa perte assurée sans s'émouvoir, et qui brève l'incertitude même de leur puissance, lors même qu'il en est assésible. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'exéc de ses infirmités; mais le succès a montré que le ferment des grands coeurs, qui n'excite que l'admiration dans l'âme de spectateurs, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait même quelquefois quelque chose, mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes; son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de sa peine, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il propose à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomede nous laisse une aversion contre la pusillanimité; et la généreuse reconnaissance d'Hirculus, qui expose sa vie pour Martin à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque singularité de secours en Prusias et Flaminius, qui, après avoir été la suite sur la mer, s'éloient tout d'un coup de supplier leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoë, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchant pasture, voyant révenir toute la famille royale, malgré les vœux qu'il avoit

peut de la divertir, et les instructions qu'il en avoit apprises de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomede les attentions de cette reine et du prince Attale, qu'il avoit choisis pour instrumens à traverser sa grandeur, et sensible à être reconnu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avois fini la pièce sans les faire revenir, et m'étois content de faire témoigner par Nicomede à sa belle-mère un grand déplaisir de ce que la fuite de lui ne lui permettait pas de lui rendre ses obligations.

Cela ne démentait point l'effet historique, puisqu'il étoit en accord en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons attentivement à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement où je me vis obligé pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

FIN DE L'EXAMEN DE NICOMEDE.

SERTORIUS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

AU LECTEUR.

Nu cherche point dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire réussir un théâtre; les passions de cette nature; vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportemens de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point de pla, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et le mouvement de quelques caractères, ont suppléé au manqué de ces graces. Le sujet est simple, et du nombre de ces événements connus où il ne nous est pas permis de rien changer, qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans le regle nous force d'en retrancher les temps et les lieux. Comme il me n'a heureu quelques femmes, j'ai été obligé de recourir à l'histoire pour en introduire deux, aussi compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques auxquelles je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là: c'est la première femme de Pompée, qu'il épousa pour entrer dans l'alliance de Sylla par le mariage d'Horcia, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devoit être malheureuse, qu'ils appelloient sous Antioch, à la suite d'un es-pagnol, évêque de Circone, qui lui donna le nom d'Ariste, que j'ai préféré, comme plus digne d'elle. Leur silence ne ayant laissé libre en terre de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un au plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragé. Cette retraite en a d'autant plus qu'elle produit un effet visible par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à

Sextorius, et que Porcius venait entre les mains de Pompée, qui en son absence je le surpris. L'autre femme est une pauvre fille de bon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque foiblesse dans l'honneur. Elle nous apprend que les Lusitanien étoient nommés d'Afrique pour être leur chef contre le parti de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étoient un républicain ou sous une monarchie: Il n'y a donc rien qui repugne à leur donner une reine; et je ne la pourrais faire sortir d'un rang plus considérable que de celui de Vertus dont je lui fais parler le nom, le plus grand honneur que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le drapeau qui leur a été tenu dans ces provinces avant Sextorius. Il n'étoit pas tel en effet, mais il en avoit toute l'autorité; et les préteurs et consuls que Rome envoya pour la conquérir, et qu'il défit souvent, l'oblirent assez pour faire des traités de paix avec lui comme avec un souverain, et jure comme. Sa mort arriva soudain et fut son avant, celle que je traite; de sorte qu'il n'eût pu être aussi un légal de cette reine que je fais parler ici.

Il lui défait par le consul Q. Servilius, et non par Brutus, comme j'en ai fait dire à cette prisonnière, sur la fin de cet ouvrage espagnol que je viens de citer et qui n'a été dans l'œuvre après lui. Elle est assés à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ainsi,

Il de Servilius l'autre présumant.

Je sais bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poëme, étoit mort six ans avant Sextorius; mais, à le pousser à la rigueur, il est permis de pousser les temps pour faire l'unité de jour; et pourvu qu'il n'y ait point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver

en six jours, voire en six heures, ce qui étoit passé en six ans. Cela passé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sextorius, sans rien déformer de ce que j'en dis ici, puisque il a pu mourir depuis qu'il étoit en parti de Rome pour appaiser la nouvelle de la démission de son dictature; ce qu'il fit en même temps que Sextorius est assassiné. Je dis de plus que, bien que nous devions être assez scrupuleux dans nos vers de l'ordre des temps, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler ne soient connus; et aient eu ensemble quelques incidents à débiter; nous ne sommes pas obligés à nous attacher si précisément à l'ordre de leur vie. Sylla étoit mort quand Sextorius fut tué, mais il pouvoit vivre encore sans miracle; et l'auteur, qui consciencieusement n'a qu'une histoire superficielle de l'histoire, s'efforce vainement d'une pareille prolongation qui ne sert point de la vraisemblance. Je ne voudrais pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelques distinctions.

La mort de Sylla n'apporte aucun changement aux affaires de Sextorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est mal-à-propos, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier; si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les faits, dérivent les parts, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui seroit devenue tout l'inductif contre un auteur, s'il avoit l'impudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs, il falloit colorer et excuser en quelque sorte le parti que Pompée et les autres chefs romains continuoient contre Sextorius; car il est assez mal-à-propos de comprendre pourquoi l'on s'y obstinoit, après que la république sembloit être rétablie par la démission volontaire et la mort de son

tyon. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait sentir dans Rome n'y étoit pas resté aveuglé, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'un à prendre sa place, craignoient que Scévola ne leur y fit un jugement étendu, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation, et le secret de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand étenduement de la république n'étoit dans un état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalouse crainte de son ambition, qui seroit déshonorer ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis permis qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à éviter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour Antioch, avec qui il n'eût pu se défendre de retourner, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom étoit, sans illustration, devenu un grand poids aux réajustemens de la politique, qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'égarer un peu de la préséance d'un général d'armée, lorsque, sans la loi de Scévola, il vient conférer avec lui dans une ville dont ce chef du parti contraire est maître absolu; mais c'est une confusion de pensées à penser, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de se craindre, aucune supériorité de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas manqué pourvu à sa propre sûreté; mais il m'étoit impossible de garder l'usage de lieu, sans lui faire faire cette déviation, qu'il faut imputer à l'inconvenance de la règle, plus qu'à moi qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la par-

doitner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prit un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous ne perdrez pas le plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques uns des premiers dans la cour, et pour la substance et pour l'esprit, ont estimée autant qu'une pièce entière. Vous n'en serez pas déçu par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en retirera pourront surriter cette grâce.

ACTEURS.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.
PERPENNA, lieutenant de Sertorius.
AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.
POMPEÛ, général du parti de Sylla.
ARIATE, femme de Pompée.
VARIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.
TRÉMIR, dans d'honneur de Viriate.
CALPURN, tribun du parti de Pompée.
ARCAÛ, affranchi d'Ariate, frère d'Ariate.

*Le scene est à Tortabrige, ville d'Espagne,
conquis par Sertorius, à présent Catalogne.*

SERTORIUS.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

DES que vient ce discord, Aufide ? et que veut dire
Que mon cœur voir mes vœux, garde si peu d'empire ?
L'horreur que malgré moi me fait le truchon
Contre tout mon espoir et toute ma raison ;
Et de cette grandeur sur la crête fondée,
Deux jusqu'à ce moment n'a trop fait l'objet,
L'image tant offensée au point d'extoluer
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition qui presse mon courage
D'un feu brillant d'honneur pare son noir ouvrage ;
En vain, pour me remettre à ses lides offerts,
Mon ame a secouru le joug de tant remords :
Ces amers, d'avoir un tout-à-coup divisé,
Rapport de ses remords la chaîne mal brisée ;
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel heureux contretemps de vertes délices
S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous faitte ?
Et depuis quand, Seigneur, la soif de posséder plus
Crain-elle de répandre un peu de ses vœux siégé ?
Avez-vous oublié cette grande maxime,

Que la guerre civile est le royaume du crime ;
Et qu'aux lieux où le crime a pleins droits de régner
L'innocence timide est seule à déloger ?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules :
Marius et Carbo n'ont point de scrupules ;
Jussis Sylla, jamais...

PERPENA.

Sylla ni Marius

N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus ;
Tout à tour la victoire, autour d'eux en furie ,
A posé leur couronne jusqu'à la barbarie ;
Tout à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions :
Mais leurs sanglants discordes , qui nous donnent
des maîtres,

Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traitres ;
Leurs plus vives fureurs jamais n'ont consenti
Qu'un vainc vécût le sang de son propre parti ;
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

ATHÈS.

Vous y revenez deux, et n'êtes plus jaloux
De vider les dissensions d'un chef accablé que vous ?
Ah ! n'ai-je fait obéir, ne faisons plus la guerre ;
Prevenez le même sang qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls ? pourquoi tant de combats ?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain, que prendre loi d'un
Romain ;

Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi,
Du moins la liberté respire encore ici :
De notre république à Rome subsiste
On y voit resplendir le plus noble parti ;
Et cet asyle ouvert aux illustres proserris

Bénit du séant le perfideur desir.
Par lui Septorius gouverne ces provinces,
Leur impose tributs, fait des lois à leurs peuples,
Maintient de nos Romains le reste indépendant.
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce lieutenant impérieux qui par-tout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

ATHÈS.

Ah ! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune, et vous rend l'honneur ;
Vous n'en savez douter, pour peu qu'il vous
souvienne

Du jour que votre armée alla jalouser le sien.
Lors...

PERPENA.

N'avez-vous point vu ce mot souvenir
Que le commandement devoit m'appartenir,
Et le succès en rendre aussi bien qu'en mériter ;
Il succédait sans moi sans sa propre faiblesse :
Mais c'est qu'il parut je vis en moins de rien
Tout mon sang dissipé pour repopuler le sien ;
Je vis par mes soldats mes sigles arrachés
Pour se ranger sous lui voler vers ses bannières ;
Et, pour en colporter l'emportement honteux,
Et les maux de sage, et m'y rangai comme eux.

L'impérieuse agresseur de l'Épire jalouse
Doit en secret des-les-moi sans lui vainc
Grandir de jour en jour sous une passion
Qui tyrannise encore plus que l'ambition :
J'ai vu Viriane ; et cette grande reine,
Des Laodoniens l'illustre souveraine,
Pourroit par son hymen me rendre sur les cieux
Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
Mais elle-même, hélas ! de ce grand nom charmée,
S'attache au bras heureux que fait sa reconnaissance ;
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas

Il me demande un cœur qu'il ne demande pas.
De son côté opposé telle est la violence,
Qu'il me voit par tout, même sans qu'il y pense,
Et que, toutes les fois qu'il m'enlève avec lui,
Son cœur fait tout pour lui sans qu'il en aie rien.
Je sais qu'il peut aimer et nous cacher sa flamme;
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon âme;
Et, s'il peut me ceder ce noble et je prétends,
J'attendrai ma haine à mes seuls contentans;
Et je n'aurai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant cher ce peuple barbare,
Qui, formé par nos loix, instruit de notre nom,
Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour passent-ils en balance?
Et si ces intérêts vous sont aussi si chers,
Vivrez, lui mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENN.

Où! moi de cette mort la suite m'embarrasse,
Ainsi-je se fortune aussi bien que se place?
C'est dont il a gagné la croix et l'appui
Prendrez-ils même joie à m'obliger qu'à lui?
Et, pour venger sa mort indigne et comble,
N'achèveront-ils point l'assassin de Pompée?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard c'est dans votre fuite
Que ce seul par votre ordre on frache son destin.
La terre a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en recommandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous est dans un si grand danger;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous n'avez le coup, prévenez les indices;
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
 Craignez ce qu'il faut craindre; il en est parmi vous
Qui pourraient bien avoir même raisons que vous;

Et si vous différiez... Mais le tyran arrive.
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive;
Et je prendrai les dieux que dans cet entretien
Vous avez eus d'être pour s'en obtenir rien.

SCÈNE II.

SERTORIUS, PERPENN.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui vient de me surprendre.
Deux beaux heurs Pompée en ce lieu se doit rendre;
Il veut que nos débats se finissent avec nous,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENN.

La parole suffit entre les grands courages,
D'un homme tel que vous la loi veut être étang;
Je n'en suis point surpris; mais ce qui me surprend,
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encore au vain certain défrancher,
Sans vouloir de lui mettre à cette assemblée,
C'est avoir beaucoup fait, que d'avoir jamais la
Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

Et est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
Où nous serions les siens de quitter la campagne,
Et de se retrancher dans l'empire d'outre-mer,
Que lui soufle à regret une province ou deux,
Qu'à la fortune laisse il croire que je m'enlève,
Sûr que le pointemps aura fini la trêve.

C'est l'honnête union de vos drapeaux sur nos siens
Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens;
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance;
Attendez tout aussi de ma reconnaissance.
Je reviens à Pompée, et pense de vous
Queh motifs jusqu'à lui peuvent nous l'attacher.

Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'on fera d'attaquer il a peine à défendre,
Il voudroit qu'un accord, avantageux en son,
L'affranchît d'un empire qui tenoit ce grand nom;
Et chatoit d'y aller par l'espérance qui le flatte
De faire avec plus d'honneur la guerre à Mithridate,
Il brèle d'irer à Rome, afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne et de la pourvoir.

SERPENA.

François est qu'Ariste lui solécite,
Que, forcé par ce malin, il a espérance,
Par un vœu d'amour l'attale en ses lieux
Sous une autre couleur lui faire ses vœux;
Car de son cher tyran l'injustice fut telle.
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encore; ils s'aimoient chèrement!
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Ariste,
Que, sa première flamme en lui-même convertie,
Elle cherche bien moins un asyle chez nous,
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et se offre l'assistance
De ce que Rome envoie à de gens d'un portance,
Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tant promis.
Tous lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre;
Voyez avec plaisir ce que j'en dois attendre;
Je vous bien m'en remettre à votre satisfaction.

SERPENA.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
A moins d'une secrète et forte antipathie
Qui vous cause un supplice en l'hymen d'Ariste!
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Venez m'en dire avec moi de bien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Serpene, vous faire confiance;
Et de ce que je craint et de ce que je pense,
J'aime mieux. A mon âge il sied si mal d'aimer;
Que je le cache même à qui m'a en chasser;
Mais, tel que je puis être, en m'aimant, vous pourriez
meux dire,

La reine Viriate à mon hymen aspire;
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous communique l'union,
Et qu'on aille à l'enfer mille autres hypocrisies
De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées
Mettent si bien leur sang et l'intérêt commun,
Qu'ils réalisent bientôt les deux peuples en un.
C'est ce qu'elle prétend pour dignes récompenses
De nous avoir servis avec cette constance
Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
Pour affermir ses généreux projets;
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle;
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle;
Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
Je ne puis digresser, qu'autant que je le veux.

Je craint donc de l'égrier, si j'épouse Aristie,
Et que de ses sujets la meilleure partie,
Pour vengeur se mettra, et serve son courroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Après d'un tel malheur, pour nous irréparable,
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable;
Et, sans un faux espoir de nous mieux établir,
Ce seroit accepté pourroit nous affaiblir.

Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
Je n'ai pour Aristie aucune répugnance;
Et la reine à tel point m'ausservit pas mon cœur,
Qu'il ne se fasse entre nous pour le commun bonheur.

SERPENA.

Cette crainte, seigneur, dont votre âme est pleine

Ne doit pas d'un moment retarder l'hydrala.
 Viriate, il est vrai, pourra s'en élever;
 Mais que sert la colère où manque le pouvoir?
 Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
 N'avez-vous pas toujours le maître de ses places?
 Les dieux, dont vous craignez le vil ressentiment,
 Ont-ils dans votre armée aucun commandement?
 Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands
 ouvrages,

N'avez-vous pas les fils dans Oros pour étager?
 Tous leurs chefs sont romains; et leurs progrès soldats,
 Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats,
 Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
 Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres.
 Pourquoi donc tant les exciter? et par quel refus...

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser?
 Je vois ce qu'on m'a dit; vous aimez Viriate,
 Et votre amour mêlé dans vos vaines colères,
 Mais les raisonnements sont ici superflus.
 Dites que vous l'aimez; et je ne l'aime plus.
 Parlez: je vous dois tout, que mes reconnaissances
 Ne peut être sans honneur un moment en balance.

PERPENNA.

L'avez que vous voulez à mon cœur est si doux,
 Que j'aime...

SERTORIUS.

C'est assez: je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah! seigneur, s'en est trop; etc.

SERTORIUS.

Point de repartie!

Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie;
 Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour
 La reine se résolve à payer votre amour:
 Car, quoi que vous desiez, je dois craindre sa haine,

Et faisais à ce prix cette alliance romaine.
 La reine: laissez-moi métranger son esprit;
 Et voyez cependant de quel air on m'a écrit.

SCÈNE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE.

Ne venez offenser pas si dans mon infortune
 Ma faiblesse me force à vous être importune;
 Non pas pour mon hymen, les suites d'un tel choix
 Mieux vaut qu'on y prenne un peu plus d'une fois;
 Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
 Contre un péril nouveau nouvelles assurances.

J'apprends qu'un jolide, antérieur mon époux,
 Vient jusque dans ces murs confiner avec vous.
 L'ordre de son tyran, et sa femme inquiète,
 Me permettent seule l'honneur de ma retraite;
 L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat;
 Et tous les deux contre elle ont leur raison d'être.
 Je vous demande dans lequel tout est pire
 Contre la violence et contre la prière,
 Si par l'une ou par l'autre il veut se résoudre
 De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaire.

SERTORIUS.

Il en a lieu, madame; on si rare maître
 Sembable croître de prix quand par force on le quitte:
 Mais vous avez ici sûreté contre tout,
 Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
 Et que, contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
 Lorsqu'il vous parlait, vous sachiez vous défendre.
 On a prié à hait ce qu'on a bien aimé;
 Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE.

L'ingrat, par son divorce en faveur d'Isidre,

Mais, d'être au mépris de toute l'Italie.
 Vous savez à quel point mon outrage est blâmé ;
 Mais s'il se dédaignoit d'un outrage blâmé,
 S'il chassoit l'envie, et me rendoit ma place,
 J'aurais peine, seigneur, à lui refuser grâce ;
 Et, tant que je serai maîtresse de ma foi,
 Je ne dois rien à lui, s'il nevient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte; en vain j'ose, madame,
 Promettre à moi-même espérer quelque part en votre amitié.
 Pompée en est encore l'unique souverain ;
 Tous vos ressentiments n'offrent que votre malin ;
 Et quand par ses refus j'aurais desir d'y prétendre,
 Le cœur toujours à lui ne voudra pas se rendre.

ARISTUS.

Qu'importe de mon cœur, si je suis mon devoir,
 Et si mon hyménée estelle votre pouvoir ?
 Vous cavalez-vous jusques à la hauteur
 D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
 Et de lui préférer à ce qu'il fait d'effort
 Pour braver son tyran, et relever son sort ?
 Laissez, seigneur, laissez pour les petites ames
 Ce commerce rampant de soupîrs et de flammes ;
 Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
 La liberté que Rome est prête à voir flétrir.
 Unissons ma vengeance à votre politique,
 Pour sacrer des dieux toute la république ;
 L'hymen seul peut nuire des intérêts si grands.
 Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends ;
 Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
 Le rebât de Pompée est encore quelque chose ;
 Et j'ai des sentimens trop nobles, et trop vains,
 Pour le porter ailleurs qu'en plus grand des Roisains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû; je sais...

ARISTUS.

Ce que vous faites

Même à tout l'univers, seigneur, ce que vous dites ;
 Mais quand ce même nous sembleroit trop pour vous,
 Du moins mon intérêt est d'un rang au-dessous :
 Il sert dans vos partis, vous commandez au vôtre ;
 Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre ;
 Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
 L'y laisse par Sylla plus opposé que moi,
 Si votre hymen m'éleve à la grandeur sublime,
 Tandis qu'en l'échecange un autre hymen l'abîme.

Mais, seigneur, je m'empare, et l'exçois d'un tel honneur

Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
 Tout mon bien est encore dedans l'incertitude ;
 Je n'en conçois l'espérance qu'avec inquiétude ;
 Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
 Tant que de cet espoir vous n'avez répondu.
 Vous me pouvez d'un mot sacrer, ou contondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre ?
 De quoi vous assurer, si vous-même parlez
 Sans dire autre chose de ce que vous voulez ?
 De votre illustre hymen je sais les avantages ;
 J'adore les grands noms que j'en ai pour étages,
 Et vois que leur secours, nous relançant le bras,
 Auroit bientôt jeté le tyranisme à bas ;
 Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
 Dans l'office d'une main qui se garde à Pompée,
 Et qui n'étale en la grandeur d'un tel bien,
 Que pour me tout promettre, et ne me donner rien.

ARISTUS.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
 Je vous dirais : - Seigneur, prenez, je vous le donne ;
 « Quel que vaille Pompée, il le voudra trop mal. »
 Mais, comme en cet hymen l'un ou l'autre n'a point de part,
 Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,

3.

22

Scellées que je vous dis, afin que je n'explique,
 Que, quand l'avisé pour dot un million de livres,
 Ay vous donne encor plus en ne l'achetant pas.
 Si je voisais Pompée à chasser les Italiens,
 Peut-il, Sylla orgueilleux, regarder l'Italie?
 Ira-t-il se lever à son poste couronné?
 Non, non; si je le voyais, il faut qu'il vienne à vous.
 Ainsi par nos loix vous avec assurance
 Que nous vrais Romains prendrions votre défense:
 Mais si j'en trouvais l'accord pour lui rendre une couronne,
 Vous aurés ces Romains, et Pompée avec eux;
 Vous aurés ses amis par ses nouveaux dignités;
 Vous aurés de vous la principale force,
 Son armée, ou il n'a meins ses plus braves soldats,
 Qui de leur général voudrions suivre les pas;
 Vous marcherez vous Rome à reconstruire ses murs.
 Il aura temps alors, Sylla, que tu me voisignes,
 Tremble, et crois voir bientôt traher la fertié,
 Si je puis l'empêcher ne que tu m'as dit.
 Pose lais de Pompée un grand de ta femme,
 Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infâme:
 Mais s'il me laisse encore quelques droits sur son corps,
 Il reprendra sa loi, sa vertu, son honneur;
 Pour ravoir dans ses fers il brisera ses chaînes;
 Et nous l'accablons sous nos commodes chaînes.
 J'ai beau trop, seigneur, d'un point d'avisé loisir:
 Vais-je vos intérêts; n'est-ce à vous de choisir.
 Si votre amour trop pressé veut braver sa conquête,
 Je vous le dis encore, un million est moins poible.
 Je vous laisse y penser; au moins sçavez-vous
 Que ma gloire en son lieu ne demande un épon;
 Qu'elle ne peut scellée que ma suite n'y range;
 En captive de guerre, au péril d'un séjour;
 Qu'elle veut un grand honneur à recevoir un loi;
 Qu'après vous, si Pompée, il n'en est point pour moi;
 Et que...

SERTORIUS.

Vous le voyés, et mettes en pensés.

ASCURUS.

Adieu, seigneur; j'y suis le plus intéressé;

Et j'y vais préparer mon cœur de poissés.

SERTORIUS.

Mais, je vais donner ordre à le bien recevoir.

(sort.)

Bien, seigneur; qu'à mon tour avec vous je

n'explique.

Que c'est un sort cruel d'être par politique!

Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,

S'ils font de nous la proie, quand le cœur est adonné!

FIN DE PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

VIRIATE, THAMIR.

VIRIATE.

THAMIR, il faut parler, l'occasion nous presse ;
 Revenez jusqu'en ces murs si j'avois une postresse ;
 Et l'œil d'Anistie, enveloppé d'ennuis,
 Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
 En vain de mes regards l'ingénieux langage,
 Pour découvrir mes sens, a tout vain en usage ;
 En vain, par le mépris des vœux de tous mes rois,
 J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre roi ;
 Le seul pour qui je tiens à je rendre visible,
 Ou d'assez en rien connaître, ou de mesurer insensible,
 Et laisse à ma pudeur les sentiments confus,
 Que l'honneur-propre obtient à dessein du refus.
 Épargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
 A ce héros si cher... Tu le connais, Thamir ;
 Car j'ai pourroit mon trône attendre à l'ennemi ?
 Et pour qui méprisais tous mes rois, que pour lui ?
 Sertorius, lui seul digne de Viriate,
 Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
 Fais-lui, fais-lui servir le glorieux dessein
 De m'affermir au trône en lui donnant la main ;
 Dis-lui... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse,
 Moi qui connais ton rôle à servir sa prisonnier.

THAMIR.

Madame, en ce héros tout est ilastre et grand ;
 Mais, à parler sans fard, votre amour ne comprend.

Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
 Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
 Et que d'un front ridé les vœux pressoient tant
 Trouvant Sertorius secret de captiver les sens.

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que moi j'aime connaître ;
 Il faut des passions l'impétueux tourment ;
 Et non les yeux qui j'attache aux vœux de son grandeur
 Bédague tout mariage avec leur folle ardeur.
 J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
 Qui soutient un bras contre toute la terre ;
 J'aime en lui ces cheveux tout couverts de laurier,
 Ce front qui fait trembler les plus braves généraux,
 Ce bras qui semble avoir la victoire en partage,
 L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge ;
 Le mérite a toujours des charmes éternels,
 Et quelquefois peut tout est insensible en tout temps.

THAMIR.

Mais, madame, mes vœux, dont l'amour vous berce,
 N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ?
 Et dans votre parti se peut-il qu'un cœur d'yeux
 Vait signalé son nom par des exploits fameux ?
 Celui des Turdetans, celui des Celtibons,
 Soutiendraient-ils si mal le sceptre de vos rois...

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aurois leur accortie ;
 Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
 Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome ;
 Il faut, pour la haiver, qu'elle nous prête un homme,
 Et que son propre sang, en faveur de ces lieux,
 Balance les destins, et partage les dieux.
 Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
 Et de son maine laisse honorer à leurs prières,
 Sous un si haut appui nos vœux humbles
 N'ont été que vaines sous le nom d'alliés ;
 Et ce qu'ils ont été contre leur servitude

N'en a perdu le joug que plus fort et plus rude,
 Qu'a fait Mandrobane, qu'a fait Indibile,
 Qu'y plonge plus avant leurs tristes veilles,
 Et voir leur fer sous de puissances et de gloire
 Brisé comme l'arcueil d'une seule victoire ?
 Le grand Viriate, de qui je tous le jour,
 D'un sort plus favorable sur un pareil retour,
 Il ditte tous problèmes, il gagna des batailles,
 Il espoussa l'ennemi de plus de cent batailles ;
 Et de Servilius l'autre prédominant
 D'unqz tout d'un coup ce bonheur étouffant,
 Ce grand roi fut défait ; il en perdit le vie,
 Et faisoit sa couronne à jamais avérée,
 Si, pour briser les fers de son peuple captif,
 Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
 Depuis que son courage à nos destins précède,
 Un bonheur et gageant de nos armes décide,
 Que deux lieues de guerre ont eue nos climats
 Contre ces souverains de tant de potentats,
 Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
 Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrénées.
 Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
 Du plus heureux, sans cesse avoient rompu les jougs ;
 Jamais ils n'auroient pu choisir entre eux un maître,

THAMIRE.

Mais commentroit-ils qu'un conseil puisse l'être ?

VIRIATE.

Il n'en peut pas le faire, et les traits d'égale
 Mais, Thamire, après tout, il est leur général ;
 Et combattant avec lui, sans son ordre ils s'unissent ;
 Et tous ses rois de sang en effet obéissent,
 Tandis que de leur sang l'inutile fer
 S'appesantit d'une vainc et fautive égalité.

THAMIRE.

Je n'ai vos rois rien dire après cet avantage,
 Et vendrois comme vous faire grâce à son âge.

Mais enfis ce héros, sujet au cours des ans,
 A trop long temps vaincu pour vaincre encore long-
 temps ;
 Et sa mort--

VIRIATE.

Jamais, en dépit de l'enfer,
 Des cœurs glorieux de son illustre vie,
 Sa mort ne laissera pour son postérité
 Le splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.
 Sur ces deux grands esprits ma conscience affermie
 Ne reconnoît point de puissance éternelle ;
 Ils seroient plus pour moi que ne feroient cent rois ;
 Mais nous en perdrons encore quelque autre fois ;
 Je l'apprends qui vient.

SCÈNE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que dites-vous, madame,
 De dessein téméraire où s'échappe mon ame ?
 N'est-ce point audier ce qu'on vous doit d'honneur,
 Que demander à voir le fond de votre cœur ?

VIRIATE.

Il est si peu fermé que chacun y peut lire,
 Songez, peut-être plus que je ne puis vous dire,
 Pour voir ce qui s'y passe à ce front que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
 Tous vos rois à l'enfer briguent votre hyménée ;
 Et comme vos beautés sont notre destinée,
 Par ces mêmes beautés j'ose vous conjurer,
 En faisant ce grand choix, de nous considérer.
 Si vous pouvez un prince incontinent, indigne,
 Qui pour le parti s'aît pas sans de vous.

Jugez en quel état nous nous voyons réduits,
Si je pourrai long-temps encore ce que je puis,
Si nous le pouvons.

VIRIATE.

Vous ferez des courtes que j'admire!
J'ai mis tous mes soins et tous vos vœux enfreindre,
Que quand il me plaindra faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais, pour vous même être cette fièvre croissante,
Châtièrement vengée, et perdue sans pitié,
Pour qui de vous on voit des vœux sans récompense?
A qui d'une poitrine vous couler ce grand sang?

SERTORIUS.

Je voudrais faire un choix qui pût aussi vous plaire:
Mais, à ce frein accablé que je vous vois leur faire,
Il semble que pour nous sans nous on aîné.

VIRIATE.

C'est peut-être, seigneur, qu'à vous d'être ce me plaît,
Et que de leur haut sang la pompe la plus vaine
Se fasse au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrais pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrais-je refuser un don de votre main?

SERTORIUS.

J'ose, après cet aveu, vous faire offre d'un honneur
Digne d'être avoué de l'ambassade romaine.
Il est à la naissance, il est à le grand cœur,
Et est comble de gloire, il est plein de valeur;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime;
Libéral, distribué, affable, magnanime;
Enfin c'est Perpennus sur qui vous comptez...

VIRIATE.

J'attendais votre nom après ces qualifications:
Les diages brillants que vous dignes y joindrez
Ne me paraissent pas d'empire rien de nouvelles.

Mais certes le dit-on est un peu surprenant:
Vous donnez une reine à votre lieutenant!
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
A vos derniers tribuns il faudra des princesses.

SERTORIUS.

Madame...

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.
Êtes-vous trop pour moi? mais je trop peu pour vous?
C'est m'offrir; et ce n'est point blesser les oreilles:
Mais un pareil amour siel bien à mes pareilles;
Et je vous bien, seigneur, qu'on sache désormais
Que j'ai d'usage bon yeux pour voir ce que je fais.
Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende:
Je veux bien un Romain; mais je veux qu'il commande;
Et ne me voudrais pas non plus à dédaigner,
N'étoit qu'ils servent mieux obéir que régner.
Mais si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre,
Leur holléme du moins en conserve le titre.
Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
En position le mettrait à tout autre qu'à vous.
Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance,
Il me faudroit un roi de titre et de puissance;
Mais comme il n'en est plus, je pense m'en devoir
Ou le pourvoir sans nous, ou le nous sans pouvoir.

SERTORIUS.

Fadrez ce grand cœur qui veut ce qu'il doit rendre
Aux illaques ainsi dont on vous voit descendre:
A de moindres pensées son orgueil abaisse!
Ne soustienndrez pas bien ce qu'il vous veut liasse.
Mais puisque, pour remplir la dignité royale,
Votre haute naissance en demande une égale,
L'empereur par moi nous est le seul dont le sang
Se mènerait point d'ambrosé en splendeur de rang:
Il descend de nos rois, et de ceux d'Espagne.
Pour moi, qu'un sang meurt noble à travers à la vie,

Je n'ose m'élouer d'un peu de nom fameux,
 Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux ;
 Ceux de m'estimer jusqu'à lui faire injure ;
 Je ne veux que le nom de votre créature ;
 Un si glorieux titre a de quoi me ravir ;
 Il m'a fait triompher en voulant vous servir ;
 Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait valoir..

VIRGATE.

Si vous pensez ce titre, après moi en maître ;
 Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quel le
 Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
 Accordez le respect que vous devez à moi-même,
 Avec cet attentat sur un propre personnage ;
 Vous soulevez mon estime, et si ce peu m'est utile,
 C'est en un qu'aucun art ne sauroit dérober,
 Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure.
 Puisque vous le voulez, soyez ma créature ;
 Et me laissez en reine ordonner de vos vœux,
 Partez jusqu'à mai, parceque je le veux.
 Pour votre Perpenna, que je laisse à sa fortune,
 N'affaibliez point encore de votre obéissance,
 Fût-il du sang des dieux, quel bien que des rois,
 Ne lui pourrastes plus la gloire de son choix.
 Rome n'attache point le grade à la noblesse ;
 Votre grand Martin ne peut dans la bassesse ;
 Et c'est pourtant le sort que le peuple romain
 Attaches à sept fois devant pour enlever vain,
 Ainsi, pour estimer chacun à sa mesure,
 Au sang d'un Espagnol je ferai grâce entière ;
 Mais parmi vos Romains je prendrai peu garde au sang,
 Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
 Vous, si vous laissez comme eux le nom de reine,
 Regardez-moi, seigneur, comme deux romains ;
 Le droit de lezarprouis à nos papiers donnez
 Ne peut rien de son prix sur un front couronné.
 Sous ce titre adouci, étant ce que vous êtes,

Je pense bien valoir une de mes sujettes ;
 Et, si quelque Romaine a osé vos refuser,
 Je sais tout ce qu'elle est, et vous encur de plus.
 Pour être la patrie d'une illustre misère..

SERTORIUS.

Je vous entendis, madame ; et pour ne vous rien taire,
 J'arrivai qu'Arétie..

VIRGATE.

Elle m'en a tout dit ;
 Je sais ce qu'elle espère, et ce qu'on vous fera,
 Sans y perdre de temps, carrez votre parole.

SERTORIUS.

Au seul bien de la reine obéissant inécessaire,
 Mais puisque, pour être l'Espagne à nos tyrans,
 Nous pressons, vous et moi, des chemins différents,
 De grace, examiniez le complot avantage,
 Et jugez ce que doit un glorieux courage.
 Je trahirais, madame, cet vous, et vos états,
 De voir un tel secours, et ne l'accepter pas ;
 Mais ce même secours d'un droit notre part,
 S'il nous étoit la main que vous m'avez offerte,
 Et qu'un châtin, jaloux de nos romains dévoués,
 Jetât ce grand dépit en de mauvais serments,
 Je tiens Sylla perdu, si vous laissez venir
 A ce pointant envahir votre Lusitanie.
 Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
 Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.
 Voyez ce qu'il a fait ; je lui dois tout, madame,
 Qu'une juste prière en faveur de sa sœur..

VIRGATE.

Si vous lui devez tout, ne me devez-vous rien ?
 Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien ?
 Après que ma couronne a garanti vos états,
 Ne mérite-je point de part en vos conquêtes ?
 Ne vous ai-je servi, que pour servir toujours,
 Et m'assurer des fers par mon propre secours ?

Ne vous y trompez pas; si Perpenna m'épouse,
 Du pouvoir souverain je deviendrai jaloux,
 Et le rendrai mal-aise assez entreprenant
 Pour ne vous pas laisser un tel pour lieutenant;
 Je vous avouerai plus : à qui que je me donne,
 Je voudrai hautement soutenir ma couronne;
 Et s'est ce qui me force à vous considérer,
 De peur de perdre tout, s'il me faut séparer.
 Je ne vois que vous seul qui, des mecs aux montagnes,
 Sous un même étendard peussiez unir nos Espagnes.
 Mais ce que je propose en est le seul moyen;
 Et, quoi qu'il ait fait pour vous ce chef insolent,
 S'il vous a secouru contre le tyranne,
 Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
 Les médians du parti s'encouloient à tel point
 Qu'il se voyoit perdu, s'il ne venoit pas joint;
 Et même, si j'en veux croire le renommé,
 Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
 Rome offre un grand secours, du moins on vous
 l'offre;

Mais s'auroit-elle tant en faveur d'un proscrit,
 Quand nous nous amusons à leeds d'une pléine victoire,
 Quel besoin avons-nous d'un partage de la gloire?
 Encore une campagne, et nos seuls ennemis
 Aux côtés de Sylla font repasser les monts;
 Et ces derniers venus auroient desir de nous dire
 Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire!
 Nopons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux;
 Et, quand nous pourrons tout, ne devons rien qu'à
 nous.

SERVILIUS.

L'espérance même d'écidé n'a jamais trop de forces:
 Le plus heureux desir surprend par les divotens,
 Du trop de confiance il aime à se venger;
 Et, dans un grand dessein, rien n'est à négliger.

Devous vous exposer à tant d'incertitude
 L'esclavage de Rome, et notre servitude,
 De peur de partager avec d'autres Romains
 Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains?
 Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde
 Si nous faisons sans eux la liberté du monde;
 Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
 Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas?
 D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime;
 Qu'il est, ou qu'il se croit digne de diadème;
 Qu'il peut en beaucoup; qu'il s'est vu de tout temps
 Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents;
 Que, pipé de sa sottise, il nous peut être...

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur; je vous ai fait mon maître,
 Et je dois obéir malgré mon sentiment;
 C'est à quel se résout tout ce raisonnement.
 Faites, faites entrer ces héros d'importance,
 Que je fasse un essai de mon obéissance;
 Et, si vous le désirez, traquez autant, du moins,
 Un long et vain regret d'avoir perdu vos soins.

SERVILIUS.

Madame, croirez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire;
 J'entends ce qu'en me dit, et ce qu'en me veut dire.
 Allez, faites-les placer; et me prévenez pas...

SERVILIUS.

Je parle pour un autre; et toutefois, hélas!
 Si vous serviez...

VIRIATE.

Seigneur, que fait-il que je sache?
 Et quel est le secret que ce soupçon me cache?

SERVILIUS.

Ce soupçon redoublé...

VIRIATE.

N'achève point; allez;
Je vous obtiens plus que vous ne voulez.

SCÈNE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne; et je ne puis, madame...

VIRIATE.

L'apparence Calise; il m'aime au fond de l'âme.

THAMIRE.

Quoi! grand pour un rival il s'obstine au refus...

VIRIATE.

Il veut que je l'aime, et ne veut rien de plus.

THAMIRE.

Vous avez des charités que mon insuffisance...

VIRIATE.

Parlez à ce rival, le vain qui s'excuse.

SCÈNE IV.

VIRIATE, PERPÈNE, AUCIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous-mêmes, Perpèna; Sertorius le dit;
Je suis sur sa parole, et lui dois tout craindre;
De saisis donc votre amour. Mais tenez-vous de près;
Par où prendra-t-on à saisir une crinée?
À quel titre lui plaise? et par quel chemin, un jour,
Obliger sa concubine à payer votre amour?

PERPÈNE.

Par de sincères vœux, par d'humbles services,
Par de profonds respects, par d'humiliés sacrifices;
Et si quelques efforts peuvent justifier...

VIRIATE.

Hé bien! qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier?

PERPÈNE.

Tout mon sang, tout mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Pourriez-vous le servir dans une jalouse?

PERPÈNE.

Ah! madame!

VIRIATE.

A ce mot, en vain le cœur vous bat;

Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'honneur.

J'ai de l'ambition, et mon cœur l'a voulu.

Ne peut voir sans chagrin une autre conquête

Qui, sur mes propres toiles à mes yeux s'élevant,

Jusque dans leur état présente le pas devant.

Sertorius y oppose, et dans tout notre empire

Il a opposé des lois où j'ai voulu m'inscrire.

Je ne m'en repens point; il en a bien vu.

Je rends grâce au ciel qui l'a favorisé.

Mais, pour vous dire quelle de quel je suis jalouse,

Quel sang puis-je perdre auprès de son épouse?

Amis y prétend, et l'effroi qu'elle fait,

Où que l'on fait pour elle, en vain s'effrite.

Débarrez nos climats de cette vagabonde,

Qui vient par son œil troubler un autre monde;

Et laissez-la, sans bruit, à l'humour d'un peu d'air.

De ses illustres aïeux qui me laisse les yeux.

Asses d'autres états lui prétendent sa vie.

PERPÈNE.

Quoi! que vous m'ordonniez, tout me sera facile;

Mais quand Sertorius me l'épousera puis,

Un autre braves vous met dans le même embarras.

En qu'il importe, après tout, d'être autre, ou d'Amisic,

Et.

VIRIATE.

Rompes, Perpèna, romps cette partie;

Donnez ordre au présent, et quant à l'avenir,
Suissez l'occasion tous secrets y fournis:
Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.
Enfin, je suis jaloux, et vous en êtes curieux.
Voulez-vous me servir?

PERRENN.

Si je le veux! j'y cours,
Méduse, et même de ja d'y consacrer mes jours.
Mais pouvez-je espérer que ce faible service
Attraira sur moi quelque regard propice;
Que le cœur attendri sera satisfait...

VIRIATE.

Arrêtez.
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire;
Mais, laissez-moi, de grâce, arbitre du salaire.
Je ne suis point ingrate, et suis ce que je dois;
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu.

SCÈNE V.

PERRENN, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
Tout son cœur est ailleurs: Sertorius l'avoue,
Enfin auprès de vous l'officieux rival,
Tandis que Viriate...

PERRENN.

Ah! n'en juge point mal.
A lui rendre service elle lui ouvre une voie
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous?

Et que, rompant le cours d'une flamme nouvelle,
Vous forcé de rival à retrouver vos elle?

PERRENN.

N'importe, seigneur, je méritais son amour;
La dose et la vengeance agissent à leur tour.
Hazardons quelques vœux sur l'espoir qui vous flatte,
D'unissemens, pour tout fruit, ne laissez qu'une
ingrate.

AUFIDE.

Mais, seigneur...

PERRENN.

Épargnez les discours superflus;
Songez-moi à le servir, et ne courrez point plus:
Cet intérêt vous tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée;
Tu sais qu'un me l'a dit: allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

Ne vous y trompez pas; si Perpenna m'épouse,
 Du pouvoir souverain je deviendrai jaloux;
 Et le rendrai injurieux assés en treprenant
 Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
 Je vous enverrai plus à qui que je me donne,
 Je voudrai hautement courir ma couronne;
 Et c'est de qui me fera à vous considérer,
 De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer:
 Je ne vois que vous seul qui, des vœux sans contenance,
 Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes.
 Mais ce que je propose en est le seul moyen:
 Et, quoi qu'il ait fait pour vous ce chef couronné,
 S'il vous a secouru contre la tyrannie,
 Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.
 Les malheurs du parti s'accablent à tel point
 Qu'il se voyait perdu, s'il ne vous eût pas joint;
 Et même, si j'en veux croire la renommée,
 Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
 Rome offre un grand secours, du moins en vous
 Témoin;
 Mais s'arrête-elle toute en faveur d'un proscrit,
 Quand sans commettre le bord d'une pleine victoire,
 Quel besoin avons-nous d'un partageur la gloire?
 Encore une campagne, et nos vœux exaucés
 Aux sigles de Sylla font repasser les monts:
 Et ces derniers vœux auront droit de nous dire
 Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire?
 Dépens d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux;
 Et, quand nous pourrions tout, ne devons rien qu'à
 nous.

SEBASTIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces:
 Le plus heureux destin surprend par les divorcez
 Du trop de confiance il abuse à se venger;
 Et, dans un grand dessein, rien n'est à négliger.

Devant vous expose à tant d'incertitude
 L'esclavage de Rome, et notre servitude,
 De peur de partager avec d'autres Romains
 Un honneur où le ciel veut peut-être le seul main?
 Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde
 Si nous faisons sans eux la liberté du monde;
 Mais si quelque malheur suit tant d'honneurs courus,
 Quels reproches cruels ne nous feront-ils pas?
 D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime;
 Qu'il est, ou qu'il se croit digne du diadème;
 Qu'il peut ici beaucoup; qu'il s'est vu de tout temps
 Qu'en gouvernant le monde on fait des mécontents;
 Que, peuplé du mépris, il ose peut-être...

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur: je vous ai fait mon maître,
 Et je dois obéir malgré mon sentiment;
 C'est à quel se réduit tout ce raisonnement.
 Faites, faites autres de leurs d'importance,
 Que je fasse un vœu de mon obéissance;
 Et, si vous le désignez, enjaguez autant, du moins,
 Un long et vain regret d'avoir péri vos vœux.

SEBASTIUS.

Madame, croiriez-vous...

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire;
 J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
 Allez, faites lui place; et ne présentez pas...

SEBASTIUS.

Je parle pour un autre; et toutefois, hélas!
 Si vous sçavez...

VIRIATE.

Sçavez, que savez-il que je sache?
 Et quel est le secret que ce soupçon me cache?

SEBASTIUS.

Ce soupçon redoublé...

VIRIATE.

Nachvez point; effez;
Je vous abstrai plus que vous ne voulez.

SCÈNE III.

VIRIATE, THAMIR.

THAMIR.

Si d'abord m'étonnez, et je ne puis, madame...

VIRIATE.

L'apparence d'abus : il m'aime au fond de l'ame.

THAMIR.

Quoi ! quand pour un rival il s'abstient au combat...

VIRIATE.

Il veut que je l'aime, et ne veut rien de plus.

THAMIR.

Vous avez des charités que mon insolence...

VIRIATE.

Bonne à ce rival, le voilà qui s'avance.

SCÈNE IV.

VIRIATE, PERPÈNE, AUFIDE, THAMIR.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpèna; Sertorius le dit ;
Je vous ai vu se jurer, et lui dois tout avouer :
Je sais donc votre amour. Mais tenez-moi de près :
Par où prétendez-vous mériter une reine ?
A quel titre lui plaire ? et par quel charme, un jour,
Obligé se commença à payer votre amour ?

PERPÈNE.

Par de sincères vœux, par d'assidues services,
Par de profonds respects, par d'humiles sacrifices ;
Et si quelques effets peu vent justifier...

VIRIATE.

Mé bien ! qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier ?

PERPÈNE.

Tout mes vœux, tout mon sang, mon courage, ma vie.

VIRIATE.

Prétendez-vous la servir dans une jalousie ?

PERPÈNE.

Ah ! madame !

VIRIATE.

A ce mot, en vain le cœur vous bat ;

Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'honneur.

J'ai de l'amour, et mon orgueil de reine

Ne peut être sans charité sur votre souverain

Qui, sur votre visage même à mes yeux s'élevait,

Jusque dans mes yeux presser le pain devant,

Sertorius y repus, et dans tout votre empire

Il dispense des lois qu'il veut vous imposer.

Je ne m'en repens point ; il m'a bien servi :

Je rends grâce au ciel qui l'a favorisé.

Mais, pour vous dire enfin de quel je suis jaloux,

Quel sang je suis prêt de verser pour son épouse ?

Aufide y prétend, et l'offre qu'elle fait,

Cru que l'on fait pour elle, en même l'offre.

Délivrez nos climats de cette vagabonde,

Qui vient par son œil troubler un autre monde ;

Et laissez-la, sans bruit, à l'homme d'un seul lieu

De cet illustre objet qui me lève les yeux.

Avez d'autres États lui prétendu servir.

PERPÈNE.

Quoi que vous m'objectiez, tout me sera facile :

Mais quand Sertorius ne l'épousera point,

Un autre hymen vous met dans le même esclavage.

Et qu'importe, après tout, d'un autre, ou d'Aufide,

Si...

VIRIATE.

Rompes, Perpèna, romps cette partie ;

Donnez ordre au présent, et quant à l'avenir,
 Suivant l'occasion nous serons y fournis;
 Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.
 Enfin, je suis jaloux, et vous en êtes les causes.
 Voulez-vous me servir?

PERRINA.

Si je le veux j'y cours,
 Madame, et mesuré déjà d'y consacrer mes jours.
 Mais pourrez-je espérer que ce faible service
 Attiendra sur moi quelque regard propice;
 Que le cœur attendri fera valoir...

VIRIATE.

Auriez-

Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
 Sans doute un tel service aura droit de me plaire;
 Mais, laissez-moi, de grace, arbitre de choisir.
 Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois;
 Et c'est vous dire assez pour la première fois.
 Adieu.

SCENE V.

PERRINA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
 Tout son cœur est allé; Sertorius l'avoue,
 Il fut auprès de vous l'effluve d'un dieu,
 Tandis que Viriate...

PERRINA.

Ah! n'en juge point mal.
 A lui rendre service elle n'a tenu que parole
 Que tout mon cœur embrasse avec amour de joie.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
 Ne cherche à se servir de vous que contre vous;

Et que, vous part le cœur d'une flamme nouvelle,
 Vous laissez ce rival à retravailler vers elle?

PERRINA.

N'importe, servons-le, suivons son amour;
 Le fer et la vengeance agiront à leur tour.
 Honorons quelques jours votre espoir qui nous flaire,
 Dissolvons-nous, pour tout briser, ne laire qu'une
 ingrate.

AUFIDE.

Mais, seigneur...

PERRINA.

Éparpions les discours superflus;
 Songeons à la servir, et ne courons plus.
 Cet unique vœu tient mon ame occupée.

Cependant de nos maux on découvre Pompée;
 Tu vas qu'on me l'a dit: allons le reconnaître,
 Puisque Sertorius m'impose ce devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

SERTORIUS, POMPEE, SEUL.

SERTORIUS.

Sur un tombeau, qui des mortels eût jamais osé croire
Que le triomphe à tel point doit relever sa gloire,
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir ?
Certes, je doute encore si ma vie est couronnée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée ;
Et, quand il lui plait, je saisi quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPEE.

Deux raisons. Mais, seigneur, faites qu'on se retire,
Afin qu'on libère je puisse vous le dire.

SCENE II

SERTORIUS ET POMPEE, SEULS.

POMPEE.

L'ambition qui rage entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits accordés ;
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui pourroit le dessus des laïnes les plus vives,
L'usage et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrosent les vertus ;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,

L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main ni piques ni javalots,
Et le front dédaigné de ce regard terrible
Qui dans nos ennemis guide un bras invincible.

Je suis pauvre, et guerrier, et tant de fois vainqueur
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur ;
Mais, et ce doute avec sied bien aux grands courages,
L'appareil plus connu vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'aillieurs j'ai remportés
Ne m'est encore appris par mes prospérités.
Je suis ce qu'il faut être, à voir ce que vous faites :
Les sieges, les assauts, les savantes tentatives,
Rien manquer, bien choisir à chacun son emploi ;
Votre exemple est par-tout une étude pour moi.
Ah ! si je vous pouvois rendre à la république,
Que je croirois lui faire un présent magnifique !
Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque le triomphe m'en donne le loisir.

Si j'y pouvois porter quelque faible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance ?
Pris de l'honneur, Sylla ne peut le rien pour vous ?
Et puis de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous ?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'honneur de me connaître,
Mais, avant que d'entrer en ces délibérations,
Souffrez que je réponde à vos civilités.

Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous m'avez déjà dans le degré sublimé ;
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le applaudir nos lais,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.

Si dans l'occasion je meinge un peu mieux
L'assiette du pays, et la faveur des lieux,

Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge;
Le temps y fait beaucoup et, de mes actions
S'il vous a plu tirer que quelques instructions,
Mes exemples au jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort servis de mon exemple
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.

Quand il l'honneur Sylla, je n'ai rien à vous dire:

Je vous ai montré l'art d'affaiblir son empire;
Et si je puis jamais y joindre des secours
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'aussi près votre illustre conduite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète;
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple romain.

ROMAIN.

De si hautes leçons, si graves, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous n'êtes dessein de ne les expliquer
Jusqu'à n'avoir appris à les bien juger.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelques peines,
Si vous vouliez avoir l'honneur de me romain:
Je vous l'ai déjà dit.

ROMAIN.

Ce discours est trop

lambast une affaire et l'arracher votre

Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
À lui obéissant tout sujet de ne se plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles obscurités,
Mais, seigneur, étant seul, je parle avec franchise,
Rassurant les trinités vous me l'avez permis:
Et je parle avec vous le même liberté

Que si votre Sylla n'avoit jamais été.

Est-ce être tout romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux bras les maîtres de la terre?
Ce nom, sans vous et lui, nous avoit encore dit:
C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu.
C'est vous qui nous le joug tenez des cours si beaux;
Et tenez plus que vous, ils sont maîtres qu'indulgent;
Et le gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'apprendre à l'absence de leurs maux;
Leur victoire est le fruit de votre illustre peine:
Et vous pouvez croire l'aime toute romaine!
Vous avez hérité du nom de ses aïeux;
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

ROMAIN.

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur
S'applique

Aux soins de rétablir un jour la république;
Mais vous jugez, seigneur, de l'âme par le bras;
Et croyez l'un possible ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions disputent un empire,
Chacun suit au hasard le meilleur ou le pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui compare vers l'un ou vers l'autre côté;
Le plus juste parti, difficile à connaître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître:
Mais quand ce choix est fait on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servais sous lui, tant qu'un destin favorable
De nos divisions senties quelques vents.
Comme je ne vis pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur;
S'il les pense trop loin, moi-même je l'en blâme;
Je lui prête avec vous sans engager mon ame:
Je m'abandonne au cours de sa bonté,
Tandis que vous mes vœux vous portez la liberté;
Et c'est ce qui me force à garder une place

Qu'interpétoient sans mal l'injustice et l'audace,
 A fin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
 Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
 Mais je suis tout prêt, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, seigneur, vous savez comme on
 traite;

Et vous, qui jurez tout sur la foi de vos yeux,
 Et laissez le dessein à pénétrer aux dieux,
 Ne craignez votre exemple, et doutez si dans
 Rome

Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;

Et si votre valeur sous le pouvoir d'autrui
 Ne sert point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.

Comme je vous entends, il m'est aisé de croire

Que de la liberté vous feriez votre gloire,

Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux;

Mais si je m'en rapporte aux esprits impétueux,

Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,

Sous ce flateur espoir qu'auraient vos pouvoirs l'Etat.

La main qui les opprime, et que vous soutenez,

Les accoutume au joug que vous leur destinez;

Et, de tant qu'ils voudront se faire à l'esclavage,

Aux pieds de Sylla vous êtes leur couraige.

SERTORIUS.

Le temps dérangea ceux qui parlent ainsi;

Mais justesse n'est ce que l'on voit ici?

Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise;

Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise:

Je jure comme vous sur la foi de vos yeux,

Et laisse le dessein à pénétrer aux dieux.

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme?

N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome?

De vous de dictateur, de vous de général,

Qu'importe, si des dieux le pouvoir est égal?

Les titres différents ne font rien à la chose:

Vous imposez des lois sans qu'il en impose;

Et s'il est pécheur de s'en faire honneur,

Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.

Pour moi, si quelque jour je saisis ce que vous êtes,

J'en aurai peut-être alors comme vous faites:

Jusqu'à là.

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusqu'à là,

Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.

Ni je commande ici, le sénat me l'ordonne;

Mes ordres n'ont encore aucune puissance;

Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun;

Je leur fais la guerre, et n'en pourrais plus traire.

C'est un ayle d'apprent que mon pouvoir exprime;

Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'honore.

SERTORIUS.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,

Qu'il rend de vos vœux les peuples amoureux;

Qu'en assujettissant vous avez fait de plaisir;

Qu'on croit s'être en vos lois qu'on s'achève volontaire;

Et que la liberté troussent peu de jour.

A détruire un pouvoir qui fait régner l'amour.

Ainsi parlent, seigneur, les gens impétueux.

Mais n'examinez point ces questions fastieuses,

Ni si c'est un sénat qu'un prince de Rome

Que soit ayle servit sous vous à rêver.

Une seconde fois, n'est-il encore vain

Par où je passe à Rome supporter quelque joug?

Elle seroit comble à trouver les moyens

De rendre un si grand homme à ses concitoyens.

Il est doux de revoir les murs de la patrie;

C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie;

C'est Rome.

SERTORIUS.

Le séjour de votre pouvoir.

Qui n'a que ses loyers pour maximum d'état!

Je n'appelle plus Rome en cruches de miracles
Que ses proscriptions combient de funérailles;
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.
Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les loix Romaines elle a fait plein divorce;
Avec, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appais,
Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appais,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Du moins pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.

Uniquement ensemble, et le tyran est lui.
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
Ainsi nous ferons voir l'ennemi de la patrie,
Pour qui vont les grands crimes jusqu'à l'idolâtrie;
Et nous épargnerons ses loix de sang romain
Que servent tous les ans votre loix et vos main.

ROMÉ.

Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire?
Mal qui commande ailleurs, puis-je servir sans vous?

SEPTORIUS.

Du droit de commander je ne sais point jaloux,
Je ne l'ai qu'en dépit; et je vous l'abandonne.
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne,
Je protégerai un peu plus; mais dans cette union
De votre lieutenant au consulaire vous le nom?

ROMÉ.

De pareils lieutenant n'ont des chefs qu'en tête;
Leur main retient pour eux l'autorité cédée,
Ils n'en quittent que l'usure; et l'un ne sait que c'est
De servir, ou d'obéir, que valent qu'il leur plaît.
Je suis une autre voie, et plus noble, et plus sûre;
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature;
Et déjà de lui-même il s'en serait démis.
S'il voyait qu'en son lieu il n'est plus d'ennemi,
Mettre les armes bas, je serais de l'avis;

J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'excuse.

SEPTORIUS.

Je ne m'effraie point de cette illusion;
Je connais le roman, j'en vois le stratagème;
Quoi qu'il m'en semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'il se défiance il se méfie
Jusqu'à vous forcer d'être son allié.

ROMÉ.

Hélas! ce mot me tue; et je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte;
L'aimois pour Arius; il m'en vient d'arracher.
Mais cette feinte encore à me le reprocher;
Vos tant de biens perdus sans cause il me rappelle;
Et je vous rends, Seigneur, mille grâces pour elle,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion
Daigne les flammes de sa protection.

SEPTORIUS.

Protéger hautement les vertes malheureuses,
C'est le premier devoir des ames généreuses;
Aussi fais-je encore plus, je lui donne un époux.

ROMÉ.

Un point! Dieux! qu'entends-je? Et qui, Seigneur?

SEPTORIUS.

Moi.

ROMÉ.

Vous!

Seigneur, toute son ame est à moi dès l'enfance.
N'oubliez point Sylla par cette violence;
Mes murs sont tous grands, sans y joindre celui
De voir tant en que j'aime entre les bras d'un tel.

SEPTORIUS.

Tout est enraciné à vous.

SCÈNE III.

ARISTIE, SERTORIUS, POMPEE.

SERTORIUS.

Venez, venez, madame.

Faire voir quel pouvoir j'exerce sur votre ame,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner le sein.

POMPEE.

C'est elle-même, ô ciel!

SERTORIUS.

Je vous laisse ma fille,

Et sçis que tout son cœur vous est entier fidèle.
Reprenez votre bien; ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

SCÈNE IV.

POMPEE, ARISTIE.

POMPEE.

Me dit-on vrai, madame? et seroit-il possible...

ARISTIE.

Où, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible:
Sçavoir qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hait à mon
tour;

Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais si de mon amour elle est la courtesaine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de son haine;
Je ne le suis pas même; et je hait quelquefois,
Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.

POMPEE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et le ciel ne l'a point suspendue;

La générosité n'a pu le modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer.
Non feu, qui n'est éteint que parcequ'il doit l'être,
Charité au dépit de moi le même pour renaitre;
Et je sçis qu'à vos yeux sans courroux charnelant
Tribuiler, perd sa force, et court en vain parlant.
M'aimez-vous encore, seigneur?

POMPEE.

Si je vous aime?

Demander si je vis, ou si je suis moi-même.

Venez encore sur ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux:
Nobles enfants du dépit, contents de ma gloire,
Toutes ressentiments, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'en soi soit fait d'outrage, il ne m'en survient
plus.

Plus de naturel honte, plus de Sertorius.

Je suis un grand Pompee et, puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'aime.
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez;
Faites parler ce cœur qui refuse vous me rendre.
Plus de Sertorius. Hélas! quel que je sois,

Vous ne me dites point, seigneur, Plus d'Amie.

Restez dans mon esprit, jaloux ressentiments;
Fiers enfants de l'Honneur, nobles impertinents;
C'est vous que je veux croire; et Pompee infidèle
Ne sçaura plus souffrir que ma haine change;
Il l'efferoit pour moi. Venez, Sertorius;
Il me rend toute à vous par un secret refus.
Demandez un grand témoin à ce grand hypocrite:
Son ame toute ailleurs n'a aucun point glorieux;
Et le cœur sans peine; et cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPEÛ.

Ce qu'il vous fait d'ignorer également m'a outragé :
Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage.
Venez, si jamais ma flamme est pour vous quelque
appui.

Plaignez-vous, haineux; mais ne vous donnez pas.
Demeurez en état d'être toujours ma femme;
Gardez jusqu'en tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé ;
Un royaume passager, s'il n'est déjà passé ;
Ce grand pouvoir lui sera, si l'apparête à le prendre ;
Comme à Sertorius, je vous bien vous l'apprendre.
Ne vous jetez dans point, madame, en d'autres bras ;
Plaignez-vous, haineux; mais ne vous donnez pas ;
Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ANTONIO.

Mais que ! n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre ?

POMPEÛ.

Non, puisqu'il vous en fait espérer le secret.
Facile à Sylla s'abandonne à son regret ;
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache.
Ne exempt point dans son cœur le saint seroit qui
l'arrache.

Elle parle en ses dans un fruit de cet amour,
Que l'indigne cher moi-même elle va servir au jour ;
Et dans ce triste état, au point qu'il m'a donnée
N'a fait que l'abandonner par un fait honteux,
Tandis que, toujours encore à son cher Glabrien,
Elle paroit ma femme, et m'en a que le nom.

ANTONIO.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le-moi, seigneur, en grand nom qu'elle porte.
J'ai moi votre tendresse et vos embrassements ;
Mais je suis au-dessus de vos attachements ;
Et tout me sera doux si ma femme compie
Me rend à mes aïeux en femme de Pompée.

Et que sur mon tombeau ce grand titre grand
Monte à tout l'avenir que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices ;
Un moment de sa perte à pour moi deux supplices.
Vengez-moi de Sylla qui me fit un jour d'ici ;
Ou souffrez qu'un me venge et de vous et de lui ;
Qu'un autre honteux me rende un titre qui l'égale ;
Qu'il ne relève autant que Sylla me relève ;
Non que je puisse aimer aucun autre que vous ;
Mais, pour venger ma gloire, il me faut un époux.
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée...

POMPEÛ.

Ah ! ne vous laissez point d'aimer et d'être aimée.
Fait-elle tous deux-mêmes un même désir
Qui sans s'écarter ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage, et moins d'impatience ;
Soudain que Sylla mevoie, ou quitte sa possession...

ANTONIO.

J'attendrai de sa mort, ou de son repentir,
Qu'il me rende l'honneur vous dignes concevoir ;
Et je serai toujours votre cœur plein de gloire,
Mon tyran imparti, me vengeant ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'auro voulu.

POMPEÛ.

Mais, tant qu'il pourra tout, que pourra-t-il, madame ?

ANTONIO.

Savoir en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre à son honneur celui à son divorce.
Que ne pouvez-vous point en tête d'une armée,
Par-tout, hors de l'Espagne, à venger accustomed ?
Et, quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran ? qu'osera son courroux ?

POMPEÛ.

Ce n'est pas s'affaiblir qu'un moment le posséder,

Ni secouer le joug que de changer de maître.
 Sertorius pour vous est un illustre appui ;
 Mais en faire le mien, c'est me rompre avec lui ;
 Joindre mes standards, c'est grossir ses exploits.
 Persepolis, qui le joint, assure que vous en êtes.
 Je serais : mais jusqu'à l'ordre vient de si loin ;
 Qu'avant qu'on le recroise il n'en ait plus besoin ;
 Et ce peu que j'y rends de votre défiance,
 Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence.
 Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment ;
 Et, quand Sylla préparera si de vous changement,
 Peuvons-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
 Pour la remettre au joug, sous les lois d'un autre
 homme.

Moi qui ne suis jaloux de mes sottises
 Que pour lui rendre un jour tous ses libérés ?
 Non, non : si vous m'aimez, rompez l'alliance ;
 Vous aurez accordé votre amour et ses gloires,
 Céder avec plaisir un temps prêt à changer,
 Et ne me perdre pas, au lieu de vous venger.

ARISTE.

Si vous n'êtes aimé, et qu'il vous en souvienne,
 Vous mettez votre gloire à me rendre la mienne.
 Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
 Me rendez-vous, seigneur, ne me rendez-vous pas ?
 Perdez que votre choix veuille mes destins.
 Surtout encore à l'époux à qui l'on m'a donné ?
 N'est-ce à Sertorius ? C'est assez consulté :
 Rendez-moi mes biens, ou plaise liberté.

ROMÉ.

Je le vois bien, madame, il faut rompre le noeud,
 Pour briser en vainqueur ces hymens, s'il s'achève ;
 Et vous savez si peu fait de vous accorder,
 Que, pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

ARISTE.

Sertorius suit victoire, et garde ses conquêtes.

ROMÉ.

La vôtre à la garder eût été bien des vœux.
 Comme elle fera la poste à tout accord,
 Rien en l'un peut jamais assurer que son accord ;
 Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obéisse,
 Rien ne peut empêcher un parti que la victoire ;
 Et peut-être vous deus, l'un par l'autre parents,
 Nous vous ferons connaître à quel vous-mêmes forcez.

ARISTE.

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
 D'autres soins distinguent cette ardeur de vengeance :
 Ceux de vous agander vous parleront ailleurs ;
 Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs ;
 Ceux de servir Sylla, d'aimer son Italie,
 D'implorer du respect à toute l'Italie,
 De rendre à votre Rome, un jour, sa liberté,
 Sauraient tourner vos pas de quelque autre côté.
 Sur-tout ce privilège accis aux grandes ames
 De changer à leur gré de maris et de femmes
 Même qu'on fêde au bout de l'univers,
 Pour en donner l'exemple à tout éternité divers.

ROMÉ.

Ah ! c'en est trop, madame ; et de nouveau je jure.

ARISTE.

Seigneur, les vérités sont-elles quelques injures ?

ROMÉ.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre épouse.

ARISTE.

Aller ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
 Veillez au nuit, seigneur.

ROMÉ.

Gardez-le-moi, madame.

ARISTE.

Tandis que vous êtes à Rome avec une femme !
 Que, par un autre hymen, vous me disiez maris !
 Me paraissent les dieux que vous avez juré,

Si, passé ce moment, et lors de votre vie,
Je vous garde une fois que vous avez rompu!

POMPEE.

Qu'allez-vous faire? hélas!

SERVILE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPEE.

Évitez un tel amour!

SERVILE.

Vous-même l'inspirez.

POMPEE.

Le victorieux aura droit de le faire renouer.

SERVILE.

Si ma haine est trop faible, elle la fera croître.

POMPEE.

Pourrez-vous me haïr?

SERVILE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPEE.

Adieu donc pour deux jours.

SERVILE.

Adieu pour tout jamais.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

SERTORIUS, THAMIR.

SERTORIUS.

Pourrais-je voir la reine?

THAMIR.

Attendant qu'elle vienne,

Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encore quelques moments.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentimens?
Ce que doit Perpennie concevoir d'espérance?

THAMIR.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence;
Mais j'en pressens qu'elle est de votre main
Il aura peu de peine à déchirer son dédain.
Vous pourrez tout voir elle.

SERTORIUS.

Ah! j'y puis peu de chose,

Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose;
Oui, pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.

THAMIR.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

THAMIR.

Où. Mais, sigeur, d'où vient cette surprise?
Et de quoi d'inspire un cœur qui la méprise?

SERTORIUS.

N'appellez point mépris un violent respect

Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui respectent au vœux,
S'il ne suit que trouver des vœux pour un vœux ;
Et je posséderai un peu d'emportement
Aux plus hautes devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne soit soudain dénuire ;
Mais le royaume, sensible à de nouveaux devoirs,
Entendait mes vœux, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand en Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire ;
Et je vous servirois de meilleur traitement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soupir quelquefois se déclare ;
Mais la gloire, qui fait toutes ses passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions ;
De tels devoirs, trop bas pour les regards romains de
Rome.

SERTORIUS.

Ah ! pour être Romain, j'en suis pauvre homme !
J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé ;
Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé.
J'aurois pu voir un vainqueur ; et toute main adroite,
Dès mes plus grands efforts, m'a fait voir un faible roi ;
Ces de la politique, et ceux de l'amitié,
M'ont mis en un état à me faire pitié.
Le souvenir m'en tuit ; et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
Surtout de la.

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la beauté ;
Mais je sais son esprit fortiment irrité ;

Et, si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de temps, et ne négligez rien ;
C'est peut-être un dessin mal formé que le sien ;
La voilà. Profitez des vœux qu'on vous donne,
Et gardez bien sur-tout qu'elle ne m'en soupçonne.

SCÈNE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet.
Et que Pompée s'échappe à cet illustre objet ;
Serait-il vrai, seigneur ?

SERTORIUS.

Il est trop vrai, madame ;
Mais, bien qu'il l'absolonne, il l'adore dans l'âme,
Et rompes, m'a-t-il dit, le serce des devoirs,
S'il voit qu'elle s'appelle à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle nouvelle ?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Pompée, qu'avez-vous résolu ?

VIRIATE.

Éclair sans rendre un pouvoir absolu ;
Et si, d'une offre en l'air, votre main eût été
Vout bien s'embarrasser du refus de Pompée,
Il ne tenoit qu'à vous que des devoirs vous deussent
De l'un et l'autre bannir sans s'occuper les devoirs ;
Dût se rompre la terre, et être le jaloux
Jusqu'à ce dernier vœux de passer en Irlande.

SERTORIUS.

Vous pourriez être de ce...

VIRIATE.

Dés et même moment.

Ce n'est pas obéir qu'obéir honnêtement ;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude,
Elle vaut que sa gloire ait dans la présomption.

SERTORIUS.

Mes prières pouvoient souffrir quelques refus.

SERIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.
Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.
D'ailleurs, Perpenna m'aime avec idolâtrie ;
Tout d'honneur, tout de rois d'où son sang est venu,
Le pouvois souverain dont il est couronné,
Vaut bien vous ensemble un trépas imaginaire
Qui ne peut subsister que par l'honneur de votre plain.

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix ;
J'en ai reçu la loi de votre propre sein ;
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande ;
Et, comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trépas il faut tout mon sort.
Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
De lui céder ma place au camp et dans votre armé.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il faut dans votre sein ainsi qu'en votre cœur,
Fidèle sans murmure, et vous bien que ma vie...

SERIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit revé,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un mal qu'il ne fait d'un rival ?
Vous me venez pla flatter et trop prompt et trop
plaine /
L'hymen où je m'apprette est pour vous une gêne !
Vous m'en parlez aussi comme si vous m'aimiez !

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je m'adresse à vos pieds.
J'y veux bien baisser tout mon bonheur au vôtre ;

Mais je ne vous puis voir entrer les bras d'un autre ;
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
Me séduit un amour que j'ai mal reconnu.
Bien qu'en si digne objet le rendit aimable,
J'ai cru heureux d'aimer quand on n'est plus aimable ;
J'ai voulu m'en défendre à voir mes charmes gris,
Et me suis répondu long-temps de vos mépris ;
Mais j'ai vu dans votre ame ensuite une autre idée,
Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée ;
Et je me suis permis bien plus qu'à vous vos vœux,
Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit point le choix.
J'allois me déchaîner sous l'effroi d'Aristie :

Non que ma passion s'en soit vue ébranlée ;
Mais je n'ai point douté qu'il ne fit d'un grand cœur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à vos prières ;
Vous avez vu le vœu, et mes raisons l'excusés.
Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois sceptres ;
Et, pour m'en consoler, j'auxiliois l'estime
Et d'une pindeuse et de chef magnanime ;
Mais, près du camp fatal, je sens par mes vœux
Que je me promettois bien plus que je ne puis.
Je me rends donc, madame, content de ma vie ;
Encor tout de nouveau je vous le supplie.
Aimez-vous Perpenna ?

SERIATE.

Je sais vous obéir,
Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr ;
Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame
Fut un don de ma gloire et non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en ai point pour vous ;
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mâis je veux un héros qui par ses exploits
Sache élever si haut le trône où je suis née.

I.

24

Qu'il puisse de l'Espagne être Fleuveux sentien,
Et laisser de vain vain de mon sang et du sien,
Je le treuve en vain, a'v'it été la bassesse
Qui pour ce clair rival contre moi s'élève,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cet air,
Une république a mérité le choix.
Je l'oublierois pourtant, et veux vous faire grâce.
M'aima-t-elle?

SERTORIA.

Quand je en prendrais encore l'audace?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur, et des deniers,
Au lieu de Porpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS.

Que se demandoit levez-vous un autre motif si ce n'est
Qui n'auroit entre lui que de se satisfaire,
Et qui se rempliroit de sa fiabilité,
Sans prendre aucun soin de votre dignité?
Mais quand vous sabbiez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire,
Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grâce, est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS.

Ah, madame! est-il temps que cette grâce délate?

VIRIATE.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, madame, à le persécuter.
L'amour de Porpenna le fera revoler;
Souffrez qu'un peu de temps doucement le mélange,
Qu'après d'un autre objet un autre amour l'engage;
Des vœux d'Asiote assurons le secours
A force de promesses, au d'effrayez tous jours;
Détruire tout l'espoir qui lui tient en haleine,
C'est les perdre, c'est même qu'il s'élève hors de peine,

Dont l'esprit égaré ne se doit pas guérir
De cette impression qui peut vous inciter.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des chaînes souffertes?
Et de ses intérêts on n'aient abandonné...

VIRIATE.

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non?
Quand j'aurai de ses vœux effacé l'insulte,
J'en obtiendrais pour fruit le nom de son vainqueur!
Je vous venais conseil m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois!
Si vous m'aimiez, seigneur, mes vœux et mes souhaits
Doivent honner vos vœux, ainsi que nos Espagnols
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Asentin.
Allons laisser le Tage, et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre;
Mais il est beau de l'être, et voir sous l'Empire
Succéder sous le joug, et grimé dans les fers;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhéne esclavé et de Rome captive,
Et de voir servir aux peuples égarés
Ce respect que le sort garde pour les vertus.

Quant au grand Porpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable;
Je suis fâché d'empêcher les grands vœux de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir?
Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
Cet ordre surprenant formant sur nos états.
Ne cherchons point, madame, à faire des miracles.
Et ne nous brochant point avec nos bons destins
Rome nous donner, sans eux, avec de peine,
Avant que de remettre à l'hygiène d'une reine;
Et nous n'en richirons jamais la descente,
A moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

VERGATE.

Je vous avouerai plus, seigneur; mais d'y songer.
 Elle en prendra pour vous une haine où l'aspire,
 Un courroux implacable, un orgueil endurci;
 Et d'est par où je veux vous arrêter ici.
 Qu'ai-je à faire dans Rome? et pourquoy, je vous prie...

SERTORIUS.

Mais non, Romains, madame, sçavez vous leur patrie;
 Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
 C'est de vaincre bientôt avec pour la revoir.

VERGATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
 Neus n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage;
 Ils aimeroit à vivre et sous vous et sous moi.
 Tant qu'ils n'auroit qu'un choix, d'un tyran, ou
 d'un roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
 Et n'obtiennent point au mari d'une reine.

VERGATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
 Où le gouvernement n'est ni tyran ni roi.
 Nos Espagnols, élevés à votre art militaire,
 Achèveront sans eux ce que nous nous à faire.

La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;
 Rome attirée encore moins la fuite de nos vœux;
 L'Esyrien où je prétends ne peut trouver d'asile;
 Au milieu d'une ville où regnent les discordes;
 Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
 Où l'on n'est ni qu'un an, pour n'être rien après.
 Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle:
 Elle vous a haï, j'ai pris votre querelle;
 Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
 Prenez le diadème, et laissez-la servir.
 Il est beau de tenter des choses inouïes,
 Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.

Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand
 Roi.

Vous, s'il y faut péris, périssez avec moi:
 C'est gloire de se perdre en servant ce qui va mieux.

SERTORIUS.

Mais porter des fers, les choses à l'estroine,
 Madame, et sans laissez faire des malheureux!
 Soyons heureux plus tard pour l'être plus long-temps.
 Une victoire ou deux jointes à quelque adresse...

VERGATE.

Vous savez que l'ennemi n'est pas ce qui me pousse,
 Seigneur. Mais, après tout, il faut le connaître,
 Tant de préparation commencent à me lasser.
 Je suis volée; et qui sait partir que couronne,
 Quand il se présente, n'aime point qu'on couronne.
 Je vais penser à moi; vous pensez à vous.

SERTORIUS.

Ah! si vous deviez cet injuste courroux,
 Venger.

Je n'en ai point, seigneur; mais mon inquiétude
 Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude;
 Vous me laissez deviner où je dois aller.
 Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCÈNE III.

SERTORIUS, PERPENNA, AFFIDE.

PERPENNA, à Affide.

Dites! qui peut faire ainsi disparaitre le roi?
 SERTORIUS, à Perpenna.

Lui-même à quelque chose en l'air qui le pousse,
 Seigneur; et notre accord le veut tout attendre.

SERTORIUS.

De Perpenna en ces lieux ne sçavez-vous ce qu'on dit?
 L'avez-vous fait tout laid possible de la part?

PRORSUS.

Comme avec prix des murs il avoit son escorte,
 Je me suis disposé de le mettre plus loin.
 Mais de votre secours, Seigneur, j'ai grand besoin :
 Tout son visage montre une fièvre si haute...

SERTORIUS.

Nous n'avons rien de mieux, mais ce n'est pas une faute ;
 Et vous savez...

PRORSUS.

Je suis qu'en de pareils débats...

SERTORIUS.

Je n'ai point eu de voir mettre les armes bas ;
 Il n'est pas encore temps.

PRORSUS.

Contentez-vous de grâce ;

SERTORIUS.

Il n'est pas encore temps que l'amitié se fasse.

PRORSUS.

Votre intérêt n'aurait-il pas comme le mien ;
 Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bon.

SERTORIUS.

De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre ;
 Mais je ne vois pour vous aucun sujet de crainte.

PRORSUS.

Je serois le premier dans ce seroit jaloux ;
 Mais aussi le sort pourroit tomber sur vous.
 Le tyran, après moi, vous croit plus qu'un autre homme,
 Et ma tête abattue deviendroit le vôtre.
 Vous seriez bien tous deux d'être les plus d'un an.

PRORSUS.

Que parlez-vous, Seigneur, de tête et de tyran ?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le savez maintenant.

PRORSUS.

Et je parle des lieux que le vainqueur a fait extraire ?

SERTORIUS.

Non, ce sont des lieux dans également distants ;

Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix ;
 Et je vous demandois quel bruit étoit par la ville
 De Pompée et de moi l'extension inutile.
 Vous le sçavez, Scélérat ?

PRORSUS.

A ne rien déguiser,

Seigneur, ceux de sa suite en ont eu mal leur ;
 J'en crains parmi le peuple un insolent murmure.
 Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature ;
 Que vous seul refusez les dangers de la paix ;
 Et vendez une guerre à ne finir jamais.
 Dejà de nos soldats l'ame préoccupe
 Montre un peu trop de joie à parler de Pompée ;
 Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
 Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en craignons le coup avant qu'elle germe ;
 Et sçavons par nos soins porter l'ambuscade.
 Et contre plus grands périls le ciel m'a garanti.

PRORSUS.

Ne laissez-vous pas mener d'accepter le parti,
 Seigneur ? trouvez-vous l'affaire, un honneur, ou mal
 sûr ?

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa dictature ;
 Mais il peut faire aussi des conseils à son choix ;
 De qui le pouvoir exalté agit sous ses loix ;
 Et quand nous n'en craignons aucun ordre si lâche,
 Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
 Corps-moi, pour des gens comme vous deux et moi,
 Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
 Sylla par ses loix a pris votre mesure
 De montrer un soldat l'impassible fort sûr ;
 Mais pour Cinnus, Carbon, le jeune Marius,
 Il a voulu leur tête, et leur tous perdus.
 Pour moi, que tout leur sang sur ce bruit m'abandonne,
 donnez.

Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller tant qu'il vivra léguer le consulat.
Venez...

PERSPENA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine:
Exclus du consulat par l'ignominie d'une reine,
Du sénat et vos loixés en obéissant ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur;
Et, banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SEPTORIUS.

Qui; mais je ne vois pas encore de sûreté
À ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...
Mais peut-être le temps la rendra plus aisée.
Adieu; disposez-vous de parler là-dessus.

PERSPENA.

Partez, seigneur: mes vœux sont-ils si mal reçus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?
SEPTORIUS.

Se retirez à plus dit que je ne puis vous dire.

PERSPENA.

Elle m'a dit beaucoup; mais, seigneur, achetez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rien dit que d'un espoir frivole?

SEPTORIUS.

Non; je vous l'ai avoué, et vous m'avez dit parole.
Je l'aime, et vous le devez savoir malgré mon feu.
Mais je crains que ce don n'ait jamais son effet,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin? L'Espagne à d'autres rois est;
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux.
Si vous finiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Yariens, celle des Berges,
Rendroient vos vœux et bien plutôt solidaires;

La reine avec chaleur auroit vous y servir.

PERSPENA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir.

SEPTORIUS.

Que sert que je promette, et que je vous la donne,
Quand mon ambition l'attache à ma personne?
Vous savez les raisons de cet attachement;
Je vous en ai tantôt parlé confidentiellement;
Je vous en fais encore la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence;
J'ai triomphé du sien; j'y suis encore tout peul:
Mais s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le serment, depuis plus d'un an,
N'est à mieux sceler que tous nos partisans?

PERSPENA.

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous servir?

SEPTORIUS.

Non; elle ne peut pas tout-à-fait nous décevoir;
Mais si vous m'enclouez à ce que j'ai promis,
Dix demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop peiché; tel chacun m'assure;
Jugez ce qu'il faut valoir en cette conjoncture;
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous avons de la violence.

PERSPENA.

C'est à moi de me vaincre, et la reine l'ordonne;
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui fré-

sonne...

SEPTORIUS.

Ne vous contraignez point; dit m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERSPENA.

Si vos promesses n'ont l'assent de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contenter, et j'y suis résolu.
Où, sur tous mes desirs je ne tends absolu-
Fait vous, à votre exemple, être au point d'en le maître,
Et, malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous dire à la reine...

SERTORIUS.

Hé bien! je lui dirai?

PERPENNA.

Rien, Seigneur, rien enco; demain j'y penserai.
Tantôt le colere s'en est allé son nez
Pourrait des cœurs nuit commencent quelque trame:
Vous lui dites, Seigneur, tout ce que vous voulez;
Et je suivrai l'exemple pour être votre pénitent.

SERPENTIA.

Je vous admire et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'haine accablée!

SERPENTIA.

Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu, j'entre en ce moment pour calmer mes douleurs,
Et me rendre chez vous à l'heure du festin.

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles!
Votre flamme en crevait des feux sans pareils!
Son nom seul, malgré lui, vous avait tout vu,
Et la reine se rend dit-il qu'il en parle!
Quels services faut-il que votre esprit honore
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde?

Et dans quel temps, Seigneur, passerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui donne les yeux?
Elle n'est point ingrate; et les lois qu'elle impose
Pour ne faire croire promettent peu de chose;
Mais on n'a qu'à laisser le salut à son choix,
Et courir sans qu'on parle enlever ses loix.
Vous ne me dites rien! Apprenez-moi, de grâce,
Comment vous résoudre que le festin se passe.
Dis-moi plutôt vous le manquement de loi?
Et voulez-vous...

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi.

FIN DE QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

Où, madame, j'en suis comme vous ennemie :
 Vous aimez les grandeurs, et je hais l'Infernie.
 De chercher à me venger, vous, à vous établir ;
 Mais vous pouvez me parler, et moi vous affaiblir,
 Si le cœur même osevent de moi d'intelligence
 Votre établissement avecque ma vengeance.

Où n'a volé Pompée ; et moi, pour le braver,
 Cet ingrat que sa foi n'est me conserver,
 Je cherche un autre dyon qui le passe, ou l'égal ;
 Mais je n'ai pu de vous d'être votre rival ;
 Et n'ai point dû prétendre, si que vers un Romain
 Une reine jamais daignât se pencher au sein,
 Ni qu'un héros dont l'honneur a paru si romain
 Dédaigné ce grand nom par l'épouse d'une reine ;
 J'ai vu dans sa naissance et votre dignité
 Pareille aversion et contraire honte.

Cependant on me dit qu'il connaît l'Hyernaise,
 Et qu'en vain il s'oppose au choix de la Juive.
 Faisiez, si dès de vous il n'a tout son dépit,
 Vous aller du parti à parer votre dit.

Comme je n'ai pour lui que d'en grossir les braves,
 J'aurois grand déplaisir d'y cause des divorces,
 Et de servir Sylla même que tous ses amis,
 Quand je lui veux par-tout faire des ennemis.
 Parlez donc : quelque espoir que vous m'ayez vu
 possible,

Si vous y prétendez, je consens d'y prétendre.
 En route d'autres espoirs, et plus juste, et plus doux,
 Saura voir sans chagrin Sergiorus à vous :
 Mon cœur vent à tous deux sans inconvénient à Pompée.
 Tous les contentements de ma plume usée ;
 Et comme son amour est peiné à me trahir,
 J'ai voulu me venger, et n'ai pu le faire.
 Ne me dépitais rien, sans plus que je dépitais.

VIRIATE.

Viriato à son tour vous dois même franchise,
 Madame ; et d'ailleurs sachez que vous en a trop dit
 Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
 J'ai fait venir auprès Sergiorus d'Afrique
 Pour servir nos états d'un puissant tyrannique ;
 Et mes voisins de vous m'apprennent que sans lui
 Nos rois comme Sylla n'étoient qu'un vain appui.
 Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre ;
 Avec ses sujets seuls il commença la guerre ;
 Je suis entre ses mains mes places et mes ports,
 Et je les rendrai tous maîtres et mes trésors.
 Dès l'abord il sur vainquit ; et j'ai vu le victorieux
 Rallier de jour en jour sa puissance et sa gloire.
 Nos rois leont du jong, et vos pressentés,
 Avec tout de chaleur l'eurent joint de tous côtés,
 Qu'enfin il a prouvé nos armes fortunées
 Jusques à vous vaincre au pied des Pyrénées.
 Mais après l'avoir mis au point où je le voi,
 Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi ;
 Et, regardant sa gloire ainsi que mes ouvrages,
 Je prétend plutôt qu'une autre le partage ;
 Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
 Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
 Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
 Et rendre votre Espagne en la rive et le monde
 Qu'un vain au jour le Pâ redouble ses efforts,
 Et le Tibre lui-même en trouble pour ses bords.

ARISTIE.

Votre dessein est grand; mais à quoi qu'il aspire...

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sais qu'il seroit bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer;
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on m'offre à ce grand
hymen

Ouvrir trop les chemins et les portes de Rome:
Je vois que, s'il y consent, il est possible pour moi;
Et je l'en veux haïr par le droit de son Roi.
Si je lougais trop de m'être déclaré,
Faisme avertir en péril, que ma perte assurée;
Et si tous vos projets aient s'en démanier,
Non moins de vous sans eux pourroient nous contenir.
Mes peuples, aguerri sous votre discipline,
N'auroient jamais au cœur de Rome qui dominer;
Et ce sont des Romains dont l'unique souci
Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
Tant qu'ils venroient marcher en héros à leur tête,
Ils troient sans frayeur de compagnie en conquête.
Un exemple si grand dignement contenu
Sera... Mais que vous veut ce Romain incertain?

SCENE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARGAS.

ARISTIE.

Madame, c'est Argas, l'affessant de mon frère:
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
Parle, Argas, et dis-moi...

ARGAS.

Ces lettres m'ont que vous
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi.

ARISTIE dit.

Chère sœur, pour te joir il est temps que tu marches
Que nos mains et les tiens vont faire un effort.
Sylla marche en public sans faiblesse et sans honte,
Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.

Il s'est en plein écart dressé par sa puissance;
Et si vers toi Pompée le meuble pesant,
Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
Et la triste famille est morte en se couchant.
Sylla même consent, pour calmer tout de honte,
Qu'un feu qui fut si beau venant en sa dignité,
Et que Thyrrus se rende à tes premières chaînes,
En même temps qu'à Rome il vend sa liberté.

QUINTUS ARISTION.

Le ciel s'est donc lassé de m'être insupportable!
Ce bonheur, comme à toi, me paroît incroyable:
Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Aris...

ARGAS.

Il a cette nouvelle, et venant sur ses pas
De la part de Sylla chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une nouvelle lettre,
A deux milles d'ici j'ai eu le rencontrer.

ARISTIE.

Quel ancer, quelle joie m'est-il daigné montrer?
Que dit-il? que fait-il?

ARGAS.

Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de son impudence:
Mais rappellez-vous par un transport d'amour
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effort demande
L'ordre à le donner, attendant qu'il s'y rende.
Il me suit de près, et m'a fait avouer
Pour vous dire un succès où vous n'osiez passer.

ARISTIE.

Vous avez bien d'un prendre une abaisse égale,

Machon; vous voilà sans crainte et sans risde.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter;
Mais il m'en reste une autre, et plus à redouter;
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préférerait sans doute au châtiment,
Si comme cet ennemi.

SCÈNE III.

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

Ah! vendame!

VIRIATE.

Qu'es-tu,

Thamire? et d'où te vient ce visage abattu?
Que vous disent tes pleurs?

THAMIRE.

Que vous êtes perdus;

Que cet illustre bras qui vous a défendus...

VIRIATE.

Sectorius?

THAMIRE.

Hélas! ce grand Sectorius...

VIRIATE.

N'achèveras-tu point?

THAMIRE.

Machon, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus! à quel? Qui te l'a dit, Thamire?

THAMIRE.

Des assassins font gloire eux-mêmes de le dire.
Ces tigres, dont le rage, au milieu des festins,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tout couverts de son sang courent parer la ville

Encourir les soldats et le peuple insensible;
Et Perpenna par eux proclamé prisonnier
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait venir ensemble et l'entour et le cerner:
Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose;
C'est mon trépas, c'est moi qu'on prétend conquérir;
Et c'est mon sang que l'on veut que je sois fait pleurer.

Machon, après sa perte, et parmi ses alarmes,
N'attendez point de moi de soupçons ni de larmes:
Ce sont amusements que de laques à l'instinct
Le prompt et noble orgueil d'un vil assassinat;
Qui pleure l'affaiblit, qui soupire l'exalte.
Il faut plus de fermeté dans une âme royale;
Et ma douleur, soumise aux soins de la vengeance...

ARISTIE.

Mais vous vous voyez en milieu du danger.
Songez à fuir, machon.

THAMIRE.

Il n'est plus temps! Aufile,

Des portes du palais allez pour ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient; dissimulez en si juste courroux;
Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive,
Daignez vous couronner que vous êtes captive.

VIRIATE.

Je sais ce que je ferai, et le serai toujours,
N'excusez pas le ciel et moi pour mes secours.

SCÈNE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE,
THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, à Viriate.

Sectorius est mort; cessez d'être jaloux.

Madame, de haut rang qu'avoit pris son époux;
Et n'appréhendait plus, comme de son vivant,
Qu'en vos respects états elle ait le pas devant.
Si l'espérance a fait ombre en votre,
Je puis vous assurer et d'elle et de tout autre,
Et que ce coup beaucoup mieux vous mériteroit
Et contre le présent et contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge
Ne pouvoient avec vous faire un digne avantage;
Et, malgré ses défauts, ce qui vous en plaisoit,
C'étoit un mérite qui vous tyrannoisoit.
Le titre de général vous le rendoit aimable;
À vos vœux, à moi-même il étoit préférable;
Vous vous élevez au titre de l'Empire;
Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en vain,
Avec des qualités qui vous ont fait attendre
Trouveriez-vous de quoi mériter une reine.
Un Romain qui commande et sort du sang des rois
(Se laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
Surtoût quand d'un affront son amour l'a vengé,
Et que d'un choix objet, son bras l'a dégagé.

A RISTIDE.

Après être innomé chez toi ton général,
Toi, que laissez trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche, tu viens ici braver avec des femmes,
Tantôt insolemment tes détestables flammes,
Tantôt d'une reine en son propre palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits!
Craintes les dieux, méfies, craintes les dieux, ou Pompey;
Craintes le son lui-même, ou son bras, leur foudre, ou
son épée;
Et, quelque noir reproche qui te puisse avangier,
Apprends qu'il n'est ni noir, ni blanc, et commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plutôt que tu ne penses;
Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

BERPENSIA.

Et si c'est votre vœux, je suis sûr du trépas;
Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas;
Et quand il me verra commandant une armée
Contre lui tant de fois à vos vœux accordée,
Il se verra facile à conclure une paix
Qui feroit des vœux ses plus ardents souhaits.
J'ai même entre mes mains un assez bon écu
Pour faire avec vous quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre honneur et le mien,
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien.
Ces menaces en fait vous donnent trop de pain.
Après ce que j'ai fait, laissez faire le vain;
Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à votr,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRGATE.

Où, madame, en effet, c'est à moi de répondre;
Et vous silence ingrat a droit de me confondre.
Ce général exploit, ces nobles sentiments,
Même et de ma part de hauts remerciements;
Lui diffère encore, c'est lui faire injustice.
Il m'a rendu sans doute un signalé service;
Mais il n'en sait encore le grandeur qu'il doit.
Le grand Bertorius fut son parfait roi;
Apprenez-le, s'il vous plaît, (car je ne persuade
Que vous devez en être le votre au grand grade;
Et, pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le différer.)
Sachez donc que pour vous il me me déplaît,
Ce héros; qu'il me méritait sa victoire,
Que malgré son amour, que malgré mes courtois,
Il a fait des efforts pour me donner à vous;
Et qu'il meurt qu'il vous plût lui rendre sa parole
Tout mon dessein n'étoit qu'une épreuve feinte;
Qu'il n'obtienne pour vous un refus de sa main.

AUFIDE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein !
Et ton bras...

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'estime
La grandeur de l'honneur par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenez l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
Lorsque son ami lui rend un tel service ;
Remonter à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, et l'honneur qui suit les grands forfaits ;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence ;
Pour obtenir ma main n'y tenir sans défense :
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je dois
À cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi ;
Tout cela me offre une ame au dernier point étonnée :
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée.
Et, comme je n'ai point les sentiments ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas ;
Ce seroit en son lit mettre son ennemi
Pour être à tous moments maître de sa vie ;
Et je me résoudrois à cet excès d'humilité
Pour mieux obtenir la place à lui percer le cœur.
Surtout, voilà l'effet de ma reconnaissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance ;
Vous êtes maître ici, commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'aimez.

PÉPÉNNA.

Moi ! si je l'aurois ? Vos conseils magnifiques
Pourroient perdre mieux d'art à m'étaler mes crimes ;
J'en croirois mieux que vous tous l'épouvé,
Et, pour le bien connaître, ils en ont assez écrit.
On ne s'attache point, sans un regard bien rude,
À tout de perfide et tout d'ingratitudes ;
Pour vous je l'ai donné, pour vous je l'ai détruit ;

J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
Menez-mes forfaits, et prescrivez-moi autre ;
De ces mêmes forfaits vous avez la conquête ;
Et n'est tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dû dessein qu'à vous y préparer.
J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée ;
J'en ai prévu la suite, et j'en suis la portée.
Mon triomphe...

SCÈNE V.

PÉPÉNNA, ARSTIE, VIRIATE, AUFIDE,
ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

Sire, Pompée est arrivé,
Nos soldats contents, le peuple content.
La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
Nous n'avons point d'ennemi qui ne cède au nombre ;
Antoine et Maulin, déclarés par nous-mêmes,
Tout morts et tout sanglants, ont encor des beaux yeux.
On cherche avec plaisir le reste des complices,
Que lui-même il destine à de pareils supplices.
Je défendois mon poste : il l'a soudain forcé,
Et de sa propre main vous me voyez percé ;
Maître absolu de tout, il change ici la garde.
Restez à vous ; je mets à la suite vous regarde.

ARSTIE.

Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer
À ce rare bonheur qu'il vient vous assurer ?
Avez-vous en vos mains un assez bon étage
Pour faire vos traités avec grand avantage ?

PÉPÉNNA.

C'est perdre en sa faveur un peu trop de souci,
Médians ; j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCÈNE VI.

POMPEE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTE,
CRISUS, ARCAS, THAMIRÈ.

PERPENNA.

Seigneur, vous aurez en ce que je viens de faire.
Je vous ai de la pain lavé l'indesirable,
L'amant de votre femme, et ce rival fâcheux
Qui s'opposoit par-tout au succès de vos vœux.
Je vous rends Ariste, et fais cette visite
Deut votre ame tantôt se croiroit trop attirée;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennemi
Qui ne pouvoit le voir entrer les bras d'autrui.
Je fais plus: je vous livre une fille romaine,
Avec tout son orgueil, et sa Lusitanie;
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains
Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand besoin, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ai point eu, seigneur, devoir apprendre à vous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous;
Mais j'en porte sur moi d'assez bons témoignages:
Ces lettres de ma loi vous servent de bons gages;
Et vous reconnoîtrez par leurs perfides traits
Combien Rome pour vous a d'inconnus secrets,
Qui tous, pour Ariste enflammés de vengeance,
Avec Sutorius étoient d'intelligence.
Lien.

(Il lui donne les lettres qu'Arliste avoit apportées
de Rome à Sertorius.)

ARISTE.

Quoi! soléris! quai! l'ache! osea tu hira...

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien;

Il faut en sa présence un peu de modestie,
Et, si je vous oblige à quelque respect,
La faire sans aigreur, sans contrainte, sans
Et ne point oublier devant qui vous parlez.

Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette peste amène à des laines égales.
Jusques au dernier point elles se sont outragés;
Mais, puisque je vous vois, j'en suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire;
Et ne puis... Mais, à Dieu! seigneur, qu'allez-vous
faire?

CRISUS, après avoir brulé les lettres sans
les lire.

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir.
Si vous n'avez connu, vous l'aurez en prison.

Rome en deux factions trop long-temps partagée
N'y sera point pour moi de nouveau replongée;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y consentirai point le surnom d'Usurpateur.
Dixit, Calvus.

(Il lui parle bas.)

Sur-tout empêchez qu'il ne sache

Aucun des secrets qu'elle m'a faits à Rome.

(à Perpenna.)

Vous, autres ce tableau; j'ai quelques instants
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service...

PERPENNA.

J'en reconnois l'importance, et lui rendrai justice.
Adieu.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine...

POMPEE.

C'est assez.

Je suis maître, je parle, adieu, adieu.

SCÈNE VII.

POMPEE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE,
ARCAS.

POMPEE.

Ne vous offensez pas d'avoir parlé en maître,
Grande raison; ce n'est que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop dédaigné
L'insolence où m'emportait ce même lâcheté,
J'ai cru devoir me lui prescrire en haut empire
Pour me justifier avant que vous rien dînez;
Mais je n'ai pas peur d'un si facile accès,
Et je n'ai jamais eu de braver mes succès.
Quelque appel que son crime aujourd'hui vous envoie,

Je vous offre le pain, et ne romps point la treuve;
Et ceux de nos Romains qui sont surpris de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ai garanti,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui, devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE.

Le sien devoit vous rendre une ardente maternelle;
Et, pour mieux recevoir ce don immortel,
Il embrava, seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moi, l'accepte la paix que vous m'avez offerte;
C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte,
Elle est irréparable; et comme je ne voi
Ni chef d'épée de vous, ni vain digne de moi,
Je renonce à la guerre, ainsi qu'à l'honneur;
Mais j'aime encore l'honneur de trêve où je suis né.

D'une juste amitié je sais garder les lois,
Et ne sais point régner comme règneront vos rois:
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'un je domine,
Je m'enservirai sous un propre culte;
Mais si je puis régner sans honte, et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous.
Vous choisissez, seigneur; ou, si votre alliance
Ne peut voir mes états sous sa seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déjà captif des Romains.

POMPEE.

Madame, vous avez l'âme trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse;
Et l'on verra bien que mon pouvoir abattu,
Ou j'y serai toujours honorer la vertu.

SCÈNE VIII.

POMPEE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS,
ARCAS, THAMIRE.

POMPEE.

En est-ce fait, Celsus?

ARCAS.

Oui, seigneur; le perfide

A vu plus de cent bras punir son parricide;
Et, livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...

POMPEE.

Il a fait, Rome est englobée;

Et ceux qu'à ma haine j'avois trop eu contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y fontent rien à craindre.
(A Viriate.)

Vous, madame, après pour notre grand héros
Que ses mêmes vœux goûtent un plein espoir.

Allons donner notre ordre à des pompeux funèbres,
 A l'égai de son nom illustre et célèbre,
 Et dresser un tombeau témoin de son malheur,
 Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

F. X.



174884

III

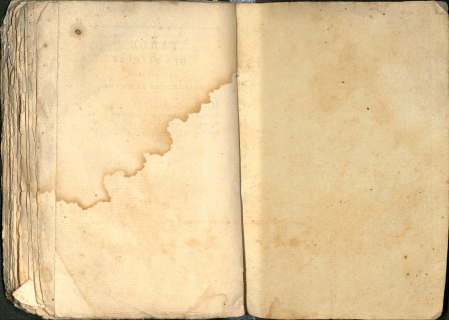
174884

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOMÉ TROISIÈME

HÉSÉLIUS, tragédie.	Page	2.
DES SAGES D'ARAGON, comédie héroïque.		15.
NECOMENS, tragédie.		179.
SERTORIUS, tragédie.		235.



Pedagogiczna Biblioteka Wojewódzka
im. Komisji Edukacji Narodowej
w Lublinie

174 884

II